

23

B. L. franc. pag. 24.

P. O. gal. 35.

ALIX
DE
DE FRANCE
NOUVELLE

HISTORIQUE.

Ad Conventum Monasterii S. Augustini.



A L I E G E ,
Chez Louis MONTFORT sur le
Vieux Marché.

M. DC. LXXXVII.





A SON EXCELLENCE
MADAME
LA COMTESSE
DE
FURSTEMBERG.



ADAME

Rien ne peut excuser la liberté que je prens de mettre un Nom aussi Illustre , que l'est celuy de V^{otre} Excellence , à la
teste

ÉPI TRE

teste d'une Historiette, que
l'empressement que j'ay de
luy témoigner ma tres-hum-
ble reconnoissance de la ge-
nerreuse protection qu'elle a
eu la bonté de m'accor-
der.

Ce petit ouvrage me
tomba il y a quelque temps
entre les mains, & je
vous l'offre, Madame,
n'ou pas comme quelque cho-
se de digne de vous, mais
comme les premices de mon
travail en ce pays-cy. En
effet je courerois risque de
ne me pas acquitter si-tôt de
mon

DEDICATOIRE.

mon devoir, si j'attendois,
Madame, à vous présenter
un sujet qui pût répondre à
cette élévation, cette deli-
cateſſe d'eſprit, cette finesſſe
de diſcernement, enfin à
ces nobles caractères de
bonté, de grandeur, & de
généroſité, que l'on voit ſi
vivement éclater en vous,
& qui vous mettent au-
tant au deſſus des Perſonnes
de vôtre qualité, que vôtre
Naïſſance vous diſtingue
du reſte du monde. Mais
où m'emporte mon zèle? Je
ne m'apperçois pas que je
me

EPITRE DEDICATOIRE:
*me jette dans les loüanges
de V^{otre} Excellence. C'est
une matiere trop sublime
pour moy, & je luy donne-
rois sujet de se plaindre de
ma temerité, au lieu de luy
marquer le profond respect,
& la parfaite veneration
avec laquelle je suis*

MADAME

DE V. Ex.

**Le tres-humble & tres-
obeïssant Serviteur
LOUIS MONFORT.**



ALIX DE FRANCE

NOUVELLE HISTORIQUE.



Le commerce honteux
qu'Eleonore de Guy-
enne, Femme de Louis
le Jeune Roy de Fran-
ce entretenoit dans le
Levant avec Saladin Sultan d'Egyp-
te, à la veuë de toute l'armée, ne
laissant point de repos à son Mary,
qu'il ne se fût deffait d'une si mē-
chante Femme, il ne fut pas plûtôt
de retour de ce long voyage, que
sa devotion luy avoit fait entre-
prendre pour la deffenſe des autels,
qu'il reſolut de la repudier. Il vou-
lut que les choſes ſe fiſſent dans les
formes, & ayant fait aſſembler pour
cela un Concile à Baugency, cha-
cun y dit ſes raiſons. Mais le Roy

qui craignoit que l'infidelité de la Reyne , ne fût pas un moyen valable pour faire rompre son Mariage, y exposa que cette Princesse étoit sa proche Parente , & dans un degré, qui n'avoit pû permettre de les marier ensemble sans dispense. Ce défaut de formalité fut une raison plausible pour les Evêques qui s'étoient assemblez pour decider de la chose, la Reyne y demeura sans repliques, si bien que ces Prelats accorderent au Roy tout ce qu'il souhaitoit. Ce Prince après cela par une bonté, que nos Historiens traitent de ridicule, remit Eleonor en possession des belles Provinces, qu'elle luy avoit apportées en dot, & ces grandeurs qui avoient servy à luy faire trouver Louïs pour Mary, la fit rechercher encore par plusieurs grands Princes, qui n'avoient pas toute la delicateffe que le Roy pouvoit avoir.

Henry Duc de Normandie, & qui regna depuis en Angleterre, sous le Nom d'Henry II. fut celuy à qui elle échût en partage. Mais ce Prince n'ayant aspiré à son Mariage, que pour joindre à ses Etats, les

les grandes Provinces qui étoient attachées à sa personne, il ne l'eut pas plutôt épousée, qu'il commença à la mépriser. Cependant comme il ne pouvoit avoir aucune estime pour elle, il n'y eut point de marques de mépris qu'il ne luy donnât. Elle les souffrit quelque tēms sans rien dire, mais enfin la patience luy échappa, & elle ne se trouva pas à l'épreuve de mille petites amourettes, dont ce Prince faisoit trophée devant elle.

Elle fit d'abord éclatter sa jalousie par sa mauvaise humeur, mais ne voyant pas que son Mary fit cas de son ressentiment, elle se porta bientôt à toutes les extrémités qu'on peut attendre d'une femme, qu'on offense par l'endroit le plus sensible. Le desir de se venger d'un Epoux infidele commença à l'occuper entièrement, & elle trouva tant de plaisir dans ses pensées criminelles, qu'elle renonça dans peu de tēms aux sentimens de la nature. Elle ne fit point enfin de difficulté, comme l'Histoire nous enseigne, d'armer ses Enfans contre leur Pere, & ce fut dans la guerre que

ce Prince se vit obligé d'avoir contre son propre sang, qu'il reconnut, mais trop tard, combien il est dangereux de se charger d'une méchante femme.

Il se passa beaucoup d'occasions entre les armées de ces Princes, devant que la raison fit rentrer les Enfans dans leur devoir; mais enfin le second, qui s'appelloit Richard, eut horreur des mouvemens qui luy avoient mis les armes à la main, & se confiant entierement en la bonté de son Pere, il abandonna son armée, & vint le chercher jusques au milieu de son camp. Il se jeta d'abord à ses pieds, & luy fit voir tant de marques de son repentir, qu'il n'eut pas grand' peine à desarmer sa colere. Ce bon Pere surpris d'un changement si peu attendu l'embrassa tendrement, & ne se pût saouler de luy faire des caresses. La Nature parla dans toutes ses actions, & après luy avoir fait connoître qu'il se ressouvenoit moins de sa faute, que de ce qu'il luy étoit, il luy fit une entiere confiance de tout ce qu'il avoit sur le cœur, & ne luy cacha pas l'empresse.

preffement qu'il avoit de conclure la paix avec ses Freres. Mais ce ne fut pas là les seules marques de bonté que ce Pere luy témoigna ; car ayant resolu d'envoyer quelqu'un vers le Roy de France , que la Politique avoit armé contre luy en faveur de ses Enfans Rebelles, comme il fut question de faire choix d'une personne digne de cét employ , il jetta les yeux sur ce Fils nouvellement rentré dans son devoir , & sans songer à ses fautes passées , il voulut que ce fut luy qui se mêlât d'une affaire de si grande importance.

Il luy donna donc à quelques jours de là les instructions necessaires pour pouvoir reüssir dans un dessein si avantageux à sa couronne. Richard les reçut avec respect & voyant que la rencontre luy étoit favorable pour effacer les méchantes impressions qu'on pouvoit avoir de luy à cause de ses actions passées, il sçeut s'en servir si à propos, qu'il merita qu'on ne se ressouvint plus du tout de ce qu'il avoit fait. En effet il mania cette affaire si conformement à ce que son pere souhaitoit de luy, qu'il luy

luy moienna une entreveuë à Tours avec le Roy. Les deux Monarques y parlerent en personne de leurs intérêts, & après quelques conférences, la paix y fut conclue entr'eux aux conditions que Richard épouseroit Alix de France, fille du Roy Louïs, & d'Alix de Champagne sa troisième femme. Ce traité sembloit avoir rendu la paix à Henry; ses enfans rebelles y avoient été compris, & il n'y avoit gueres d'apparence que personne osât plus entreprendre de troubler son repos, mais les Rois ont leurs passions comme les autres, & ce Prince étant d'une complexion amoureuse, l'amour prit plaisir plus d'une fois à mettre la confusion dans ses états, après avoir jetté le desordre dans son cœur. Il y avoit peu de tems que cette fatale passion luy avoit fait des affaires touchant Marguerite de France, femme de son fils aîné qu'il ne s'étoit pû empêcher de regarder avec des yeux de convoitise; il s'en étoit ensuivy une guerre civile dans son Royaume qui l'avoit mis à deux doigts de sa perte & quoy que le souvenir en deût être encore present à sa memoire, il n'y
fit

fit aucune réflexion à la veuë d'Alix. Il luy trouva mille charmes qu'il n'avoit jamais trouvées dans Marguerite sa sœur & sans penser aux suites fâcheuses qu'alloit avoir un engagement de cette nature, il ne songea qu'à écouter les mouvemens de son cœur, dont il ne pouvoit assez se deffier néanmoins, après tous les tours qu'il luy avoit joués dans sa vie.

Nôtre Histoire, qui remarque la faute que fit Louïs le jeune, en rendant la Guyenne, & les autres Provinces à Eleonor après l'avoir répudiée, remarque encore celle que fit ce Prince ensuite du Traité de Tours, dont je viens de parler. Car après ce qu'avoit fait Henry à l'égard de Marguerite, il falloit tout craindre d'un Prince qui se laissoit gouverner entierement à ses passions. Cependant ce qu'on peut dire pour justifier le Roy, est que sa fille Alix étoit encore si jeune, qu'il n'y avoit point d'apparence que Henry dût jeter les yeux sur elle. Ce n'étoit qu'un enfant, & devant qu'elle pût être en âge d'épouser son fils, il étoit à présumer qu'il se

rendroit maître de ses passions , & que le temps diminueroit cette ardeur , qui le rendoit si sensible pour les belles personnes. Le Roy d'ailleurs étoit las de la guerre , & comme il en vouloit oster jusques aux moindres pretextes , il aima mieux luy confier la Princeſſe , que de ſe jetter dans de nouveaux troubles. Elle fut donc remiſe entre ſes mains pour en avoir ſoin juſques à ce qu'elle fut en état de conſommer le mariage , qui avoit été arrêté.

Henry qui commençoit à trouver mille plaiſirs dans la converſation de cette jeune Princeſſe , fut bien-aiſé que l'on eut paſſé pardeſſus tout ce qu'on devoit craindre de ſon temperament. Il ſ'embarqua avec elle pour retourner en Angleterre , & n'y fut pas plûtôt , qu'il donna des marques viſibles de la complaiſſance qu'il avoit pour elle. Il recherchoit avec application tout ce qui la pouvoit divertir , & n'y épargnoit ny ſoins , ny dépenses. Il étoit toujours auprès d'elle , ſon entretien faiſoit plus de la moitié de ſes plaiſirs , & quand il étoit obligé de ſ'en éloigner , on ne luy pouvoit
mieux

mieux faire sa cour, que de luy en parler avantageusement. On luy voioit prendre un air serein & content dans une si charmante conversation, & sa foiblesse devint enfin si grande, que pour se mieux attacher à elle, il se détacha entierement de tout ce qui l'avoit engagé jusques là.

Ceux qui ne jugent jamais des choses criminellement, crûrent qu'il y avoit un changement considerable dans la conduite de ce Prince, & qu'il se retiroit des desordres de sa vie passée, pour prendre des plaisirs plus réglés, & où il n'y eut aucun crime. Entre ceux-là, il y en avoit quelques-uns qui étoient attachés au service de la Reine, ou par une inclination particuliere, ou par des bien-faits qui les engageoient à la reconnoissance. Ils crûrent donc qu'ils devoient luy témoigner la part qu'ils prenoient dans un si grand changement, & ne voulant pas tarder davantage à luy en faire leurs complimens, ils furent bien surpris de reconnoître par la réponse, qu'elle leur fit qu'elle ne prenoit point la chose comme eux, & qu'au
con

contraire avoit bien une autre pensée de l'attachement que le Roy faisoit paroître pour la jeune Alix.

En effet cette Princesse en étoit extrêmement alarmée. Elle se ressouvenoit encore de ce que son amour pour Marguerite de France luy avoit fait faire, & comme on est toujours plus clair-voiant que les autres sur ses propres affaires; quelque intérêt qui les y puisse attacher, elle ne prevoioit pas moins de douleur & de peine de cette nouvelle attache, que de celle qu'il avoit eüe pour Marguerite. Aussi au lieu d'entrer dans le sentiment de ses créatures, elle leur fit connoître le plus succinctement qu'elle pût, qu'il y avoit moins d'esperance pour elle que jamais de gagner l'amitié du Roy, puis qu'il étoit bien plus aisé de se rendre maître d'un cœur, qui se partage entre mille affections, que d'un qui ne se donne qu'à une seule personne, & du mérite encore de celle qui commençoit à occuper toutes ses affections.

Ces personnes qui étoient entièrement devoüées à ses intérêts voulurent luy repliquer, tâchant de luy
ôter

ôter de l'esprit des impressions si
contraires à son repos ; mais elle ne
pût souffrir leur aveuglement , &
les interrompant dès le commence-
ment de leur discours. Voyez vous,
leur dit-elle , il est difficile de me
tromper là dessus ; je connois trop
les effets de l'amour, pour m'y lais-
ser surprendre. Je sçay par où il com-
mence ordinairement , & par où il
a coutume de finir. Il s'insinue
d'abord sous pretexte de nous faire
admirer ce que la Nature a formé
de plus beau, mais il n'en demeure
pas là long tēms, & il fait bien tôt
agir l'amour propre, qui sert à per-
dre tout le monde. Cette bonne opi-
nion que chacun a de soy-même,
nous represente à tous momens,
que nous avons bien autant de me-
rite qu'un autre , & nous persuade
enfin que puis que celuy-là doit être
heureux , qui doit posséder un si bel
objet , nous devons par consequent
tout entreprendre pour en faire la
conquête. De l'admiration on en-
vient ainsi aux desirs, mais à des de-
sirs tendres , & pressans , qui font
voir bien-tôt que ce qui ne paroif-
oit qu'un simple amusement, est de-
venu

venu une passion violente. Helas ! continuoit-elle, que je ne devine que trop ce qui me va arriver, & que je prevois de maux de cét engagement, dont vous croyez néanmoins que je dois être satis-faite.

Mais Madame luy répondit une de ces personnes qui portoit la parole pour tous les autres, Alix n'est pas plus belle qu'étoit sa sœur, le Roy l'aimoit tendrement comme nous sçavons tous, cependant n'avez-vous pas trouvé le moyen de l'éloigner de son cœur ? que devez-vous donc craindre de celle-cy, dont la beauté n'est rien en comparaison de celle de Marguerite & par consequent beaucoup moins capable de produire un fort engagement ? Vous sçavez d'ailleurs que cette aînée luy avoit été confiée dès l'âge de quatre ans, que le long commerce que le Roy avoit eu avec elle, avoit pénétré jusques au fond de son cœur, qu'il s'étoit fait une loy indispensable de l'aimer, & qu'enfin ces amitiés d'habitude s'enracinent beaucoup plus fortement que celles qu'on nomme de passage. Celles-cy naissent & meurent

rënt presque en un même jour ,
au lieu que celles-là ne finissent or-
dinairement qu'avec la vie.

La Reyne écouta paisiblement ce-
luy qui luy avoit parlé de la sorte,
mais n'en fut pas plus persuadée
pour cela. Si-tôt qu'il eut finy ce
discours , elle voulut luy témoig-
ner combien inutilement il s'étoit
efforcé de la consoler. Ne cherchez
point, luy dit-elle , tant de raisons
pour appuyer une si méchante cau-
se , vous ne m'avez rien dit que je
puisse goûter, mais aussi suis-je seu-
re que vous ne le goûtez pas
vous-même. L'attachement que
vous avez pour moy, vous fait cher-
cher seulement à me cacher ce que
je dois craindre. Mais parlez une
autre fois de meilleur foy , ou con-
noissez mieux ce que c'est qu'un
amour naissant , s'il est vray que
vous en ayez si méchante opinion
que de le croire incapable d'un
grand fracas. Ces vieux engage-
mens que vous venez de me tant
vanter , ont ils rien d'agreable au
prix d'une inclination nouvelle. Se
dit-on jamais rien de touchant d'u-
ne beauté , dont on connoit les
char-

charmes de longue main, & n'est-ce pas dans une nouvelle connoissance, qu'on ressent ces ardeurs, qui ne nous laissent de repos ny jour ny nuit. Mais ne croyez pas, continua-t'elle, que cecy arrive par une bizarrerie de l'amour, l'amour a la raison de son côté en cette rencontre ? n'est-il pas juste de ne plus estimer fortement ce qui nous a donné mille marques de sa foiblesse, & comment voulez vous qu'une Dame ait veu soupirer long têmes un homme, sans avoir fait connoître qu'elle étoit femme, & par consequent sans luy avoir donné des marques de sa reconnoissance ? n'est-ce pas dans ces lâches complaisances, qu'un ingrat trouve tant de sujet de se dégoûter, & voit on qu'un homme conserve, après avoir obtenu ce qu'il desire, les mêmes empressements qu'il avoit auparavant ? Je sçay bien, reprit-elle, que Marguerite n'a jamais eu que de la cruauté pour mon infidele, & que par consequent je ne luy puis faire l'application de ce que je viens de dire icy ; mais enfin elle a été exposée trop long-têmes à l'écouter, pour
ne

ne l'avoir pas épuisé de douceurs, & en matiere de galanterie, c'est grand pitié, quand un amant se voit obligé de rebattre toujours la même chose. Il dit tout après cela plus par routine, que par empressement, & qui ne sçait pas, que de dire les choses sans empressement, c'est être sans tendresse ? L'amour peut-il être sans desirs ? & n'est ce pas rentrer dans sa liberté, que de n'avoir plus ces grandes passions qui approchent plutôt de la folie, que d'une raison bien réglée ? Tombez donc d'accord avec moy, continua-t'elle, que ces vieilles habitudes n'ont point les agrémens d'une nouvelle, & jugez de là de ce que j'ay à esperer de cét attachement, que le Roy commence à témoigner pour la jeune Alix.

On ne répondit plus rien à la Reyne, quand on eut veu que ses allarmes étoient appuyées sur de si bonnes raisons, chacun au contraire entra dans ses sentimens, & luy souhaita une meilleur fortune. Ces vœux néanmoins ne furent faits que du cœur, tout le monde gardoit un triste silence, qui sem-

B

bloit

bloit presager les mal-heurs qui devoient bien tôt éclatter. Mais quoy ! peut on eviter sa destinée , & quelque precaution qu'on y apporte , n'est-ce pas proprement faire ce que font les impuissantes vagues de la mer , qui sont obligées de se briser contre les rochers qu'elles rencontrent ? La prudence humaine a t'elle droit de resister à ce qui est si fort au dessus d'elle , & quand la Reyne eut mis dans ses interêts tout ce qu'il y avoit de plus habile dans les Etats du Roy son Mary, pouvoit-elle empêcher les tristes effets de son Etoile , & que son infidele Epoux ne devint amoureux de la jeune Alix , comme il l'avoit été de la Princesse Marguerite ?

Il luy étoit sans doute impossible. En effet ce mal-heureux Prince , l'un des plus foibles pour le beau sexe de tous ceux qui ayent jamais porté Couronne , commençoit à n'avoir plus d'yeux que pour elle. Tout ce qu'elle faisoit étoit toujours bien fait, point de plaisirs pour luy , que les plaisirs qu'il trouvoit avec elle , point de conversa-
tion

tion agreable , que sa conversation, point de graces à distribuer à ses sujets , s'ils employoient d'autres personnes à les luy demander , & enfin point de complaisance , que pour ce qui la regardoit. Une conduite si éloignée de celle qu'il devoit avoir , donna tous les sujets de chagrin à la Reyne , elle sentit une jalousie inconçevable de ce qu'elle voyoit ; mais connoissant l'innocence de la Princesse , elle ne luy voulut point de mal , sçachant qu'elle ne contribuoit en aucune façon à son mal-heur. Son ressentiment fut donc entierement reservé pour son infidele , elle luy fit la guerre plus d'une fois de ce nouvel attachement , tâchant de le toucher tantôt par ses prieres , & tantôt par des menaces. Mais quoy qu'elle le fit souvent rentrer en luy-même , par tout ce qu'elle luy disoit , & qu'il connut même le precipice où il s'alloit jeter , son amour fut plus fort , que toutes ses reflexions. Il étoit écrit qu'il aimeroit la Princesse plus qu'il n'a voit jamais aimé personne , & il ne pût venir à bout de se surmonter en cette occasion.

Cepen-

Cependant le Roy & la Reyne n'étoient pas seuls à plaindre. Le Prince Richard, & la Princesse Alix avoient des sentimens l'un pour l'autre, qui leur faisoient passer de méchantes heures. Ce Prince quoy que bien-fait de sa personne, & d'ailleurs tres honête homme, déplaisoit extrêmement à cette Princesse, & la Princesse de même par un effet assez bizarre de la fortune, quoy qu'elle pleut à tout le monde, ne luy plaisoit nullement. Le Roy qui veilloit sur toutes leurs actions remarqua des sentimens si extraordinaires, & y fonda de grandes esperances. Au lieu qu'un autre à sa place eut fait ses efforts pour leur inspirer d'autres sentimens, il tâcha au contraire de fomentier leur division. Il étoit toujours aux oreilles d'Alix à luy souffler, que Richard se rendoit indigne de la posséder par le peu de consideration qu'il témoignoit pour elle. Qu'il ne comprenoit pas son aveuglement; mais que si elle l'en vouloit croire, elle luy feroit payer bien cher tout ce qu'il faisoit de mal à propos. Qu'il sçavoit bien à quoy la qualité de Pere l'obli-

l'obligeoit envers luy, en étant averty assez souvent par la voix de la nature; qui le sollicitoit en sa faveur; mais enfin qu'il ne pouvoit être assez injuste pour ne pas l'avertir d'un mépris qui étoit si visible. Que pour luy il étoit résolu d'empêcher son Mariage, jusques à ce que son Fils rentrât dans son devoir, & rendit ce qu'il devoit à une si aimable Princesse.

Le Roy tâchoit par ces manieres obligeantes, de s'insinuer dans l'esprit de la jeune Alix, & comme l'âge où il étoit ne luy donnoit pas assez bonne opinion de luy-même, pour oser entreprendre de lui déclarer ses véritables sentimens, il les couvrit long-temps de cette fausse apparence d'honnêteté. Cependant Alix qui ne lisoit pas dans son cœur, luy sçavoit bon gré de se déclarer pour elle. Elle faisoit tout son possible pour surmonter l'indifférence qu'elle avoit pour le Prince, & elle espera, que pendant que Henry retarderoit son mariage, son cœur se porteroit peut-être à son devoir, ou du moins, que s'il ne pouvoit consentir à aimer son fils, il le recevrait toujours avec moins de repugnance.

C'est ainsi que cette jeune Princesse travailloit pour n'avoir rien à se reprocher ; mais la vertu, qui agissoit si puissamment dans son ame, ne faisoit pas le même effet sur celle du Roy. Il est vray que ce Prince se faisoit bien quelque fois de petits reproches de sa foiblesse, & qu'envisageant les suites qu'elle pouvoit avoir, il se promettoit de la surmonter. Mais ce n'étoit que des résolutions mal digérées ; un regard d'Alix les luy faisoit oublier dans un moment. Enfin ce n'étoit pas proprement un combat que ce qui se passoit dâs son ame, la mollesse y avoit tout le dessus, & soit que son penchant le rendit foible naturellement, ou que son âge, qui étoit déjà avancé, eut entièrement ruiné sa vertu, on le voioit se rendre bien plutôt aux passions qui conduisent à la foiblesse, qu'à celles qui mènent à la gloire. Mais aussi ne prenoit il pas un bon chemin pour se deffaire d'un amour si honteux, il étoit à tous momens avec la Princesse, à la considerer, à l'entretenir, à l'admirer, & qui ne sçait que c'est le moyen d'augmenter plutôt une

passion

passion, que de l'éteindre. N'est-ce pas dans ces sortes d'occasions, que l'on doit se deffier de soy-même? Sans une retraite judicieuse, que ne doit-on point craindre des surprises de l'amour? N'est-ce pas vouloir tomber dans les pieges, que de pretendre s'en sauver par le seul secours de la raison, & qu'esperer d'un foible raisonnement contre ces tendres mouvemens de la nature, qui seduisent les sens avec tant d'enchantement, & de plaisir?

Le Roy se trouva donc pris tous les jours de plus en plus & ne pouvant plus vivre dans la contrainte où il avoit vécu jusques là avec la Princeesse, il resolut de luy decouvrir son amour. Cependant il la vit bien des fois, sans oser luy parler, le respect fit mourir ses paroles, lors qu'il avoit déjà la bouche ouverte, & commençant à faire de nouvelles reflexions; on eût dit, à voir ce qui se passoit dans son ame, qu'il se repentoit d'avoir trop écouté des desirs suborneurs. En effet il envisageoit serieusement qu'il alloit faire prendre les armes au Prince Richard. Que ce second fils n'auroit pas

pas plus de respect pour luy, qu'en avoit eu son aîné en pareille rencontre, qu'il feroit appuyé du Roy de France ancien ennemi de sa couronne, & par la jalousie qu'il y avoit entre eux, & par l'intérêt qu'il avoit en la cause. Il vit bien enfin qu'il alloit replonger ses sujets dans les horreurs d'une guerre civile, dont ils ne faisoient que de sortir. Des considerations si puissantes étoient capables sans doute de le remettre dans le bon chemin; mais y avoit-il rien de si dangeureux, que l'amour propre? Ce malheureux Prince l'écoula un peu trop, & ce fut avec luy qu'il combattit de si importantes réflexions. Il ne peut consentir après cela de quitter à une autre la possession d'une si charmante Princeesse, & ne voyant point de moyen d'être heureux sans elle, il resolut de la disputer contre toute la terre. Il ne pouvoit gueres esperer néanmoins de réussir dans ce dessein, car outre que sa femme rendoit tous ses desirs criminels elle apportoit un obstacle invincible à ses pretentions. Il la haïssoit déjà beaucoup auparavant, mais cela la luy faisant haïr encore davan-

d'avantage , il ne la pût plus voir sans emportement , & songeant à s'en deffaire, il crût que s'il y pouvoit reüssir , ce seroit le moyen de parvenir au mariage de la Princesse , dont il commença à se flatter ; tant il étoit broüillé avec le bon sens.

Il prit de grandes mesures pour cela , comme si le projet en eût été juste , & legitime , & après avoir formé d'étranges résolutions contre la Reine , il fit enfin dessein de ne plus garder le silence auprès d'Alix , & de luy faire connoître à quoy il étoit capable de se porter pour l'amour d'elle. Il ne luy étoit pas bien difficile de prendre son temps , il la voioit à toute heure , & d'ailleurs il en étoit toujours écouté favorablement, parce que la Princesse ne pénétrant pas dans ses desseins , étoit bien-aïse de l'avoir de son côté , pour s'opposer au mariage du Prince Richard , qu'elle avoit tous les jours de plus en plus en aversion. Un jour donc que le Roy luy étoit allé rendre visite, elle trouva ce Prince plus melancolique qu'à l'ordinaire. Elle luy en demanda la cause au mêm

me temps, & le regardant d'une maniere toute obligeante. Qu'y a-t'il, Seigneur, luy dit-elle, qui vous puisse donner tant de tristesse. Sçachez que je prens assés de part au changement qui paroît sur votre visage pour m'en allarmer, & que je vous ay assés d'obligation, de la maniere dont vous vivez avec moy, pour n'en être jamais ingrate ?

Un discours si obligeant pensa faire mourir de joye cét amoureux Prince, il regarda tout autour de luy, pour voir s'il n'y avoit personne qui le pût entendre, & voiant que tout ce qui l'avoit suivi chez la Princesse, s'en étoit éloigné par respect. Vous avez trop de bonté, Madame, luy dit-il, pour un Prince à qui vous n'avez encore aucune obligation qui merite que vous entriez si fort dans ses interêts, & si vous m'êtes redevable de quelque chose ce n'est que de ce chagrin que vous remarquez maintenant sur mon visage. Ouy Madame il ne vient que de la part que je prens à votre tristesse, quand je dois vous annoncer qu'il faut vous reloudre au mariage de mon Fils. Le temps de sa

con-

conclusion approche, & je ne puis plus me dispenser de vous en avertir, quelque soin que j'aye pris d'éloigner une chose, qui ne vous doit pas être trop agreable, puis que je ne vois pas qu'on ait pour vous tous les égards que vous méritez.

La Princesse ne peut entendre ces paroles, sans rougir, elle palit ensuite, & n'eut pas enfin la force de répondre. Ce Prince l'observoit exactement, & tâchoit à lire jusques au fond de son cœur, pour juger de là quelles pouvoient être ses esperances. Il luy sembla que tout y alloit bien pour luy, & comme une longue pratique avec les femmes luy avoit acquis une experience consommée, il ne vit pas plutôt la contenance que la Princesse tenoit, qu'il jugea que le mariage de son fils ne luy plaisoit pas. Ce luy fut un grand sujet de joye, il s'en promit au même temps une bonne fortune, & se repaissant d'esperance, il reprit la parole en ces termes. Le Roy vôtre Pere me fait presser par son Ambassadeur de vous remettre entre les mains du Prince Richard, & de vous le faire épouser. Y consentez vous.

vous, Madame, je desiré sçavoir ce que vous en pensez, avant que de le faire, & veux même vous en dire mon sentiment avant que d'apprendre le vôtre. Vous connoîtrez par là ma sincerité, & cela vous doit obliger à en user de même avec moy sans vous amuser à ces déguilemens que la pudeur exige souvent d'une fille quand il s'agit de découvrir au vray l'état de son cœur.

La fortune du Prince Richard, continua le Roy, seroit grande, s'il sçavoit la connoître, il va posséder la plus belle Princesse de l'Europe, & ce qui meriteroit mille soins, & mille assiduités, ne luy a pas seulement coûté un soupir. Il semble même qu'il a déjà toute la tranquillité d'un époux, lors qu'il ne devroit encore avoir que les inquietudes d'un amant. On ne luy voit point ces complaisances, que produit ordinairement un amour tendre. Quand il est éloigné de vous, il ne sçait ce que c'est qu'ardeur, & qu'empressement. Il n'entame jamais adroitement un discours, qui vous regarde, pour avoir le plaisir d'entendre parler de vous. Il ne se trouve jamais
de

de deſſein premedité aux endroits où vous allez ordinairement, & ſ'il arrive qu'il s'y trouve, l'on ne voit point que ſes yeux ſe rencontrent avec les vôtres, ou bien c'eſt un effet du hazard, & non pas de ſa volonté. Que voulez vous enfin que je vous die, ne reconnoiſſez vous pas auſſi bien que moy que ce malheureux Prince ne recherche que les occaſions de ſe rendre indigne d'une ſi aimable Princeſſe, & que le Ciel ne vous pouvoit choiſir un mary moins ſenſible à tant de charmes. C'eſt luy neanmoins continua t'il à qui vous vous allez lier pour toute vôtre vie, c'eſt luy que vous allez recevoir chèrement entre vos bras, & à qui enfin vous allez faire de tendres careſſes, à quoy il ne répondra pas comme il devroit. C'eſt luy en un mot qui les recevra ſi froidement, qu'on diroit qu'il ne ſçait pas eſtimer tous les charmes que je vois. Ah Madame! faut il qu'un ſi grand mérite ſoit expoſé à tant de mépris, & que la crainte qu'une Princeſſe peut avoir de manquer à ſon devoir, l'oblige d'être ſans reſſentimēt ſur un ſi grand outrage.

Le Roy accompagna ces paroles
d'un

d'un soupir , & ses regards apprirent à Alix dans un moment ce qu'elle avoit ignoré jusques-là. Sa surprise fut extraordinaire , elle n'avoit pas eu seulement le moindre soupçon de ce qu'elle commençoit à connoître , & la nouveauté du fait l'embarraffa au dernier point. Cependant elle n'eut pas plus de complaisance pour le Pere , qu'elle en avoit pour le Fils. L'amour de celuy-là au contraire l'affligea beaucoup plus cruellement que l'indifference de celuy-cy , & elle s'en trouva si accablée , qu'elle fut prête mille fois de reprocher à ce vieillard Amoureux , & son crime , & sa folie. Mais après bien des combats , la politique prit le dessus chez elle , & considerant qu'elle ne tireroit aucun avantage de son ressentiment , au lieu qu'elle en pouvoit beaucoup esperer de sa dissimulation , elle se resolut enfin de menager ce Prince , à qui elle s'imagina que si elle vouloit donner quelque esperance , il ne consentiroit jamais à son Mariage , & s'y opposeroit , au contraire de tout son pouvoir.

Pendant qu'elle repassoit tout ce-
cy

cy en elle-même , & qu'aux divers mouvemens qui paroiffoient fur son viſage , il étoit aisé de juger qu'elle n'étoit pas peu embarrassée , le Roy étoit bien autant à plaindre qu'elle. Il craignoit ſa réponse également , comme il la deſiroit. Il devoit être heureux ſi elle luy étoit favorable , mais auſſi il devenoit le plus malheureux de tous les hommes , ſi elle ne s'accordoit pas à ſes deſirs. Il jettoit les yeux de moment à autre ſur cette agreable Princeſſe , & tâchoit par des regards languifſans , mais tout de feu , de luy inſinuer de la douceur. Il attendoit avec un batement de cœur tout extraordinaire , cette importante réponse , d'où il faiſoit dépendre tout le bon-heur , ou le mal-heur de ſa vie , quand il fut tout ſurpris de voir la Princeſſe demeurer dans le ſilence. Elle n'eut pas la force en effet de luy dire une ſeule parole , & quoy qu'elle ſe fut reſoluë à le traiter doucement , jamais il ne fut en ſon pouvoir de luy dire ce qu'elle avoit projeté ; tant elle avoit de peine à parler autrement qu'elle ne penſoit. Le Roy ne ſçeut preſque
que

que croire de ce qu'il voyoit, & fut quelque tēms incertain de ce qu'il devoit faire, ne ſachant ſ'il luy ſeroit plus avantageux d'apprendre ſa deſtinée, ou de l'ignorer. Mais enfin le deſir de ſçavoir ce qu'il devoit eſperer, l'emporta ſur toutes choſes. Il reprit donc la parole au même tēms, & parla en ces termes. Eh bien, Madame ! que veut dire un ſi long ſilence, marque-t'il vôtre refus, ou vôtre conſentement ? épouſerez-vous mon fils, qui ne vous aime pas, & faut il que tout ce que je vois de charmes, ſoit reſervé à une perſonne qui en connoît ſi peu le mérite ? Non je ne puis me reſoudre à vous le laiſſer épouſer, & m'en deſſiez-vous haïr, je ne ſouffriray pas qu'étant ſi indigne de vous, il ſe puiſſe vâter de jouïr de ce qui mérite mille fois plus que luy. Je ſçay bien, que ce que je vous dis là, vous va paroître de très-mauvaiſe grace à un Pere, qui eſt obligé d'excuſer ſon Fils, plutôt que de le déclarer contre luy. Je ſçay auſſi que c'eſt me l'attirer ſur les bras, que de vous tenir un pareil diſcours, ſ'il vient
jamais

jamais à la connoissance; mais apprê-
nez qu'il y a quelque chose de plus
fort que la Nature, qui m'oblige à
vous parler ainsi, & d'ailleurs que je
fais fort peu de cas de son ressentimēt
pourveu que vous vouliez bien ne
vous point joindre à luy contre
moy. Ouy Madame, je n'ay rien
à considerer que vous en cette ren-
contre, c'est vous à qui je veux
plaire, & à qui je veux obeïr, car
enfin il n'est plus tēms de vous dé-
guiser mes veritables sentimens.
Je vous aime, & vous aimé dès
le premier jour que je vous vis.
Vous avez apporté la paix entre
deux Couronnes, mais vous avez
jetté le desordre dans le cœur d'un
miserable Prince, qui pour juger si
le Traité qu'il a fait avec le Roy vô-
tre Pere, luy a été avantageux, ou
non, n'attend que vôtre réponse.
C'est à vous maintenant à choisir
ou du Pere, ou du Fils. L'un vous
est destiné par la bizarrerie de la
fortune, l'autre par une inclination
puissante, qui l'attache à vous pour
toute sa vie. Tout ce que j'ay à vous
prier, c'est de vouloir faire reflexion
sur la difference de nos sentimens,
&

& de ne vous pas laisser surprendre à ce qu'il vous va témoigner, dès qu'il sçaura que je vous aime. Car enfin je ne doute pas, que la jalousie ne luy fasse faire ce que le devoir & la raison n'ont pas été capables de luy inspirer. Ouy, Madame, je prevois qu'il vous assurera bien-tôt d'une forte inclination, mais il ne la sentira pas telle qu'il prendra la peine de vous la dire, & son cœur l'en démentira, si vous voulez bien l'examiner. Quoy qu'il en soit, je me flatte què je ne vous rends pas un petit service en cette occasion; vous l'aimez, ou vous ne l'aimez pas: si vous l'aimez, vous ferez ravie qu'il ne continuë pas de vivre avec vous, aussi froidement qu'il a fait jusques icy, & je vay être cause de ce changement; si vous ne l'aimez pas, vous ne ferez point fâchée que je vous offre ma protection contre luy, & que j'empêche que vous ne deveniez mal-heureuse en l'épousant.

Le Roy se teut aussi tôt qu'il eut achevé ces paroles, & attendit quelque tēms que la Princeesse luy répondit; mais voyant qu'elle continuoît à de-

à demeurer dans le silence. Enfin. Madame, reprit-il, je vois bien ce qui vous empêche de parler; l'amour que j'ay pour vous, vous déplaît autant que le mépris de mon Fils vous embarrasse. Vous voudriez qu'il fut sensible, & que je fusse indifférent, vous trouvez encore que son âge se rapporte assez bien au vôtre, & que mes cheveux gris s'accordent mal avec l'ardeur que je vous fais paroître. Eh bien! ingrate Princeſſe, pouſſez encore plus avant votre cruauté, dites, ſi vous voulez, qu'il eſt auſſi digne de votre amour, que je le ſuis de votre haine, tout cela ne fera rien ſur mon cœur? Henry tout mépriſé qu'il eſt, n'en fera pas moins à vous, que ſi vous aviez pour luy quelque reconnoiſſance, & il eſt de la deſtinée de vous adorer, quelque témoignage que vous luy donniez de votre cruauté.

Le Roy n'en dit pas davantage, & la Princeſſe jugeant qu'elle ne pouvoit ſ'empêcher de luy répondre, le fit conformément à la reſolution qu'elle avoit priſe de ne le point trop mal-traiter. Je n'ay point,

point, Seigneur, luy dit elle, les sentimens que vous me croyez. Je vous avoüeray bien que je suis plus surprise de ce que vous venez de m'apprendre, que des froideurs du Prince Richard, mille deffauts qu'il voit en ma personne, anthorisent son indifferance, au lieu que rien ne peut excuser vôtre aveuglement. Il est bien mal heureux de ne pouvoir m'aimer, puis que je suis destinée a être sa Femme, mais je suis bien autant à plaindre que luy, de me voir obligée de me donner à un Mary si indifferant.

Vôtre Mary, Madame, repliqua le Roy il ne l'est pas encore, & ne le sera même jamais, si vous m'en voulez croire. Je vous diray de plus, que s'il ne vous faut qu'un Epoux tendre, & passionné, pour vous rendre heureuse, je vous offre en moy un caractere tout semblable, à celuy que vous pouvez desirer. Vous Seigneur, mon Mary, répondit la Princesse toute étonnée, qui pourroit croire que vous me fissiez une pareille proposition, & . . . ouy, moy, Madame, interrompit le Roy, & je ne vois pas
pour-

pourquoy vous devez être si surprise, à moins que ce ne soit la différence de nôtre âge qui vous alarme. Mais apprenez que cela ne vous devroit point faire tant de peine. Un vieillard recompense ce petit deffaut par mille complaisances. Il connoit la grace qu'on luy fait de se donner à luy, & il en est toujours reconnoissant, au lieu qu'un jeune cœur méprise bien-tôt ce qu'il possède. Il n'y a point de sûreté avec ces sortes de gens, ils s'imaginent faire grace au lieu de la recevoir, & seurs de pouvoir faire de nouvelles conquêtes, ils s'évaporent le plus souvent en desirs pour tout ce qu'ils voyent, donnant par leur inconstance mille sujets de chagrin à ce qu'il n'aiment plus, & qu'ils devroient cependant aimer toute leur vie.

La Princesse n'étoit pas encore bien revenue de l'étonnement qu'elle avoit eu à la proposition du Roy, ces dernières paroles acheverent de la confondre. Elles luy firent comprendre en un moment combien il étoit amoureux, & par consequent ce qu'elle devoit craindre

dre de la violence de ses desirs. Elle eut pitié néanmoins de sa foiblesse, & croyant que la douceur luy serviroit plus envers luy, que la cruauté. En quel Pays, Seigneur, luy dit-elle, sommes-nous donc? n'est-ce pas au Roy d'Angleterre à qui je parle, & au Mary de la Reyne Eleonor? Depuis quand est-il permis dans vos Etats d'avoir deux Femmes? songez-vous bien à ce que vous me dites, & ne craignez-vous point que l'on sçache dans le monde une proposition si extraordinaire? Eleonor & Richard ont-ils sujet d'être contents de vous, & que diroit le Roy mon Pere, s'il sçavoit dequoy vous m'entretenez? Le Roy vôtre Pere, répondit ce Prince, ne sera point fâché que vous deveniez Reyne, quand vous ne devez être que la Femme d'un Sujet, & je fais si peu de cas du ressentiment d'Eleonor, & du Prince Richard, que je n'en ay pas seulement la moindre inquietude. Je les sçauray remettre l'un & l'autre dans le devoir, s'ils s'oubliēt jamais assez, que d'en vouloir sortir. Et pour vous dire quelque chose de plus,

sçay

sçachez que j'ay de si bonnes raisons de repudier la Reine, que le succès en est indubitable, dès que je l'auray entrepris.

Ah Seigneur, repliqua la Princesse, avez-vous si peu de soin de votre gloire, que d'écouter de pareilles pensées? ne vous souvient il plus de ce que votre amour pour ma sœur a fait dire de vous par toute l'Europe, & les malheurs qu'il a trainés après soy, font-il tellement effacés de votre memoire, que vous ne craigniez point de les voir renaître? N'avez-vous point de peur de ces images affreuses qui suivent toujours une guerre civile? Que diront vos peuples, que vous les épargniés si peu, & quand ils se verront les malheureux victimes de vos passions, ne craignez vous point que le desespoir ne les sollicite à se dispenser de ce qu'ils vous doivent? Ils ont excusé votre foiblesse pour Marguerite, mais j'ose vous prédire, qu'il n'en sera pas de même en cette occasion. Quand ils vous verront retomber dans une faute dont vous ne faites que de sortir, ils taxeront votre passion de débâche, & en prendront sujet de se
foûle

soulever. Eleonore persecutée injustement ne manquera pas aussi d'appuyer leur rebellion & personne n'y pourra trouver à redire, sachant que vous vous ferez attiré son ressentiment. Le Prince Richard deffendra sa Mere d'un autre côté, & personne ne le blâmera non plus qu'elle, sachant l'intérêt qu'il y aura, quand ce ne seroit que pour se conserver une Princeesse qui luy est accordée. Que deviendra alors cet amour trompeur parmi tous les troubles de votre état & que ne voudriez vous point avoir donné, pour rendre la paix à vos sujets, qu'une passion criminelle leur aura ravie ?

Ah Madame, répondit le Roy en soupirant, que ne suis-je comme vous, ou plutôt que n'êtes-vous comme moy, vous n'envisageriez point maintenant toutes les suites fâcheuses de cet amour que vous me reprochez, & les douceurs qu'il vous montreroit vous cacheroient toutes les peines, dont vous voulez m'allarmer. Que ma femme se déchaine contre moy; que mon fils arme toute la terre pour me faire la guerre; qu'ils entraînent encore
après

après eux la ruine de mes états, tout cela ne me fera point changer de résolution. La passion que j'ay pour vous est plus forte que toutes les craintes que vous voulez me donner. Un regard favorable de ma Princeſſe, a de quoy me recompenſer de toutes les pertes que je puis faire, faites moy ſeulement eſperer que vous pourrez être ſenſible à mon amour, & vous verrez, Madame, que je ſacrifieray bientôt à de ſi douces eſperances, tout ce qui attache les autres le plus fortement à la vie.

La Princeſſe n'avoit pas deſſein de répondre favorablement à ce que luy avoit dit le Roy; mais ſçachant que c'étoit irriter un eſprit, que de s'oppoſer directement à ce qu'il deſiroit, elle ſ'accommoda au temps, & luy parla tout autrement qu'elle n'eût fait, ſi elle eût pû dire ſes véritables ſentimens. Elle luy remontra néanmoins combien il y avoit d'injuſtice dans ſes deſirs, & fit ce qu'elle pût pour le tirer de ſon aveuglement. Mais ce vieillard amoureux ne prit pas pour cela de meilleurs reſolutions; quand il aimoit une fois, il

D

n'étoit

n'étoit pas si aisé de le desabuser de l'amour. Il se separa donc de la Princesse sans avoir dessein seulement de faire reflexion sur ce qu'elle luy avoit dit, & sa passion fut si forte, qu'il en perdit entierement la raison.

Cependant Alix, quelque mine qu'elle eût faite, étoit dans un chagrin mortel de ce qu'elle venoit d'apprendre. Elle craignoit également de tomber entre les mains du Pere, & du fils, & l'un ne luy sembloit pas plus aimable que l'autre. Dans un état si fâcheux, elle ne sçavoit à quoy se résoudre; mais enfin elle se representa tant de fois son devoir que pour empêcher les suites d'un amour criminel, elle fit dessein d'informer la Reine de ce qui se passoit. Elle s'imagina qu'elle luy en auroit obligation, & qu'elle luy aideroit à prendre la resolution necessaire dans une occasion si pressante. Elle luy envoya donc une personne fidele, & en qui elle se pouvoit confier. Elle luy fit demander un rendez vous assuré, & où elle peut l'entretenir d'une affaire, qui leur étoit d'aussi grande consequence à l'une qu'à l'autre. Comme Eleonore se confir-

moit

moit tous les jours de plus en plus dans les soupçons qu'elle avoit de son mary, elle se douta bien à peu-près de ce qu'elle luy vouloit dire. Elle luy sceut bon gré de ce qu'elle faisoit, & luy manda qu'elle se rendroit sur le soir à son Appartement. Elle y vint seule, & sans que personne en sceut rien. Ce ne furēt que complimens, & que civilités dans les cōmencemens de cette entreveuë; mais quand la Princeesse luy eut déclaré la conversation qu'elle avoit euë avec le Roy son mary, & ce qu'elle devoit craindre de ses sentimens, la chose changea biē tōt de face. Au lieu de ces honnētetés que la Reine avoit euës pour elle, elle en vint à des reproches, comme si elle auoit été capable de le seduire. Ce ne furent qu'injures, & qu'emportemens; mais la Reyne enfin connoissant l'injustice qu'elle faisoit à une Princeesse innocente, eut recours à ses larmes, & en versa affés, pour meriter qu'elle ne se ressouvint plus d'un si fâcheux traitement. Elles mêlerēt leurs pleurs ensemble & témoignerēt par un long silence que la douleur la plus eloquēte n'est pas toūjours la plus forte. Mais
après

après avoir passé quelque temps à pleurer amèrement, il en fallut revenir à la conversation, & prendre des mesures sur ce qu'elles avoient à faire. Leur résolution fut qu'Alix écrirait au Roy son Pere ce qui s'étoit passé, & qu'Eleonore de son côté feroit ce qu'elle pourroit auprès de Richard, pour le porter à presser son Pere de luy remettre son Accordée entre les mains, & de la luy faire épouser sans aucune remise. Ces deux Princesses se separerent ensuite. Alix écrivit la lettre, dont elle étoit tombée d'accord avec Eleonore, & la luy fit voir si tôt qu'elle fut écrite. Elle la trouva bien, & luy apprit aussi qu'elle avoit parlé à Richard, qu'elle avoit trouvé beaucoup plus amoureux qu'elle ne pensoit; qu'il avoit témoigné beaucoup de ressentiment de la passion criminelle de son Pere, & qu'il l'avoit enfin assurée qu'il se porteroit à toutes sortes d'extrémités, plutôt que de souffrir qu'on luy enlevât l'Épouse qu'on luy avoit promise. Le Roy de France fut étonné des desseins d'Henry, dès qu'il en fut averty. Celuy que sa
fille

fille luy avoit envoyé l'entretint long - temps là dessus, & comme c'étoit une personne en qui le Roy pouvoit prendre confiance, il ne feignit point de luy ouvrir son cœur, & de luy faire voir le ressentiment qu'il avoit du procédé du Roy d'Angleterre. Il le chargea d'affûter la Princesse, qu'il bouleverseroit plutôt son Royaume, que de consentir qu'on luy manquât de parole, & qu'on violât le traité de tours. Il le renvoya ensuite vers sa fille avec des lettres, qui l'affûroient de la même chose.

Cependant ce grand Roy ne crût pas à propos d'écouter tout ce que luy inspiroit sa colere. Avant que d'en venir à une rupture ouverte, avec un si puissant Voisin, il aima mieux y employer la douceur, que de se servir de la force de ses armes. Il avoit déjà fait parler à Henry pour le prier de terminer le Mariage de leurs Enfans, il le luy fit redire de nouveau par l'Ambassadeur qu'il avoit auprès de luy; mais avec des instances si pressantes, que l'Anglois n'en fut pas peu étonné. Il connut bien d'où cela venoit, mais il

il eut bien encore à songer , quand il vit le Prince Richard à ses pieds , lequel luy demanda la même chose , qu'avoit fait l'Ambassadeur , & d'une maniere toute aussi pressante. Il falut chercher des raisons dans la politique , pour autoriser son retardement. Il répondit à son Fils , que ce n'étoit point à luy à pénétrer dans les secrets de l'Etat , qu'il sçavoit ce qu'il avoit affaire , & qu'il luy donneroit satisfaction , quand il en seroit têts. Mais il n'osa pas répondre la même chose à l'Ambassadeur de France , un pareil compliment eut eu des suites trop fâcheuses , & pour les éviter , il promit que le Roy son Maître auroit lieu d'être content de luy dans peu de têts.

Après qu'il se fut ainsi deffait de cet embarras, il alla trouver la Princesse dans son Appartement , & ne doutant point que tout ce qui venoit de luy arriver , ne vint d'elle , il l'aborda avec des yeux où l'amour , & la colere éclatoient également. Mais faisant quelque violence sur son ressentiment. Enfin , Madame , luy dit-il , vous voulez donc

donc épouser mon Fils. L'empres-
sement qu'il vous fait paroître de-
puis deux jours , vous touche plus
que l'amour que je renferme de-
puis si long-têms dans mon cœur.
Je suis vieux, il est vray , & il a de
la jeunesse ; il l'emporte sur moy de
ce côté-là, mais il ne vous aime pas,
& je vous adore. Vous serez sujette
de plus avec luy , & vous serez
Reyne avec moy. Un peu de re-
flexion là-dessus , chere Princef-
se , & si je ne merite pas de vous
attâcher à moy par ma seule per-
sonne , qu'une tendresse toute ex-
traordinaire , & des offres si avan-
tageuses , fassent sur vous , ce que
l'amour n'y peut faire. Que l'am-
bition enfin vous persuade de m'é-
couter , si la reconnoissance ne le
fait pas. Il ne m'importe par quel
endroit je devienne heureux , & si
le desir de regner vous jette une fois
entre mes bras , ce fera à moy après
à faire en sorte qu'une autre pas-
sion vous y retienne. Commencez
dés aujourd'huy à prendre le Gou-
vernement de mon Etat , je le re-
mets volontiers entre vos mains.
C'est par vôtre canal que vont cou-
ler

de toutes les graces qui se distribueront dans mon Royaume. Je vous rends Maîtresse dès à present de mes armées, & de mes vaisseaux, diminuez-les, augmentez-les, selon que vous le jugerez à propos, je ne m'en mêle plus; disposez entièrement de mes finances, & que ce ne soit qu'à vous, qu'on en rende conte: je ne veux plus employer mes soins qu'à adorer tant de charmes. Eh bien, Madame! continuait-il, qu'en dites-vous, & tant de grandeurs ne recompenfent-elles pas bien un peu de jeunesse qui me manque? Quoy donc cette jeunesse a-t'elle tant de charmes pour vous que vous aimiez mieux passer vôtre vie comme une personne privée avec mon Fils, que de vivre Souveraine avec moy.

Pendant que le Roy tenoit ce discours, la Princeffe révoit profondément au peu de satisfaction qu'elle devoit vray-semblablement esperer dans le monde. Cette reflexion luy avoit attiré des larmes, qu'elle ne peut cacher, & ce Prince s'en étant apperçeu, crût, comme on croit toujours ce qu'on desire, qu'il

qu'il l'avoit touchée , & qu'elle se rendoit aux marques éclatantes qu'il luy donnoit de son amour. Il sentit dans ce moment , tout ce qu'on a coûtume de sentir dans une extrême joye. L'esperance fit briller les yeux , quoy que l'âge y eut déjà éteint une bonne partie des feux qui y avoient paru dans le tēms de sa jeunesse , & ne pouvant cacher son contentement. Eh bien , Madame ! reprit-il , est-ce enfin à l'ambition que vous vous rendez , ou à mon amour ? Si je n'avois égard qu'à moy , je vous dirois que l'un ne m'importeroit pas , plus que l'autre & que ce seroit assés pour être heureux. Mais vous aimant aussi tendrement que je fais , je vous cacherois la verité , si je vous parlois de cette maniere. Pour être le plus satisfait de tous les hommes , il faut que l'amour ait un peu de part dans nôtre foiblesse , & je ne vous en auray pas plutôt entendu dire quelque chose , que vous me verrez à vos pieds , vous affeurer que rien n'approche de mon contentement.

La Princesse étoit bien embarrassée sur ce qu'elle avoit à luy répon-

E dre,

dre. Elle étoit bien éloignée d'avoir pour luy ces sentimens avantageux, dont il se flattoit, & sa presumption augmentant encore la haine qu'elle pouvoit avoir pour luy, elle eût la bouche ouverte mille fois pour le desabuser. Mais faisant reflexion au même temps qu'un pareil aveu le feroit peut être refoudre au mariage de son fils, comme elle n'y pouvoit songer sans se voir au deſespoir, elle aima mieux diſſimuler avec luy, que de ſe livrer elle-même entre les mains d'un homme qu'elle haïſſoit naturellement, ſans pouvoir ſurmonter l'averſion qu'elle avoit pour luy. Elle dit donc au Roy, d'une maniere à luy faire tout eſperer, qu'elle avoit beaucoup de reconnoiſſance de tout ce qu'il avoit fait pour elle depuis qu'elle étoit en Angleterre, qu'elle ne l'oublieroit jamais, mais qu'elle ne pouvoit répondre à ce qu'il venoit de luy dire, puis qu'une Princeſſe comme elle ne devoit jamais avoir de volonté. Que ce n'étoit pas à elle, à qui il devoit ſ'adreſſer, qu'elle avoit le Roy ſon Pere de qui elle dépendoit abſolument & dont le commandement luy ſerviroit de regle toute ſa vie.

Quoy que ce discours eût été fait malicieusement, & pour éluder plutôt les prétentions de ce Prince, que pour luy faire plaisir, il en fut charmé néanmoins, & se jetta aux pieds de la Princesse, pour l'en remercier. Il luy dit là toutes les folies que l'amour peut mettre dans la bouche d'un vieillard amoureux; mais son fils vint bientôt troubler les douceurs qu'il commençoit à goûter; il le pressa fortement de luy faire épouser Alix, & luy en fit de si fortes instances, que ce Pere outré de son procédé, luy répondit que ce seroit quand il luy plairoit, & que son mariage ne s'acheveroit jamais s'il étoit encore une fois assés mal avisé, pour le fâcher par ses importunités. Après une réponce si cruë, le Prince Richard qui commençoit à aimer éperduëment la Princesse devint jaloux jusques à l'excès, & cette fatale passion faisant tout le ravage dans son cœur, qu'elle a coûtume de faire dans celuy des autres, il n'y eût rien qu'il ne dit contre le Roy son Pere. D'ailleurs pour luy donner sa part du chagrin qu'il recevoit luy-même, il commença à se montrer fort assidu

du auprès de la Princeſſe, & à luy témoigner qu'il étoit fort éloigné de l'indifference, dont on l'accuſoit. Mais il étoit bien tard pour ſonger à la toucher, elle attribuoit toutes ces marques de tendreſſe, à toute autre choſe, qu'à l'amour, & quand on a une pareille penſée, il n'y a gueres d'apparêce qu'on puiſſe aimer. C'étoit donc un grand obſtacle aux deſirs de ce jeune Prince; mais ce qui eſt de plus conſiderable, c'eſt que le deſtin ſ'oppoſoit à leur union. En effet il la vit bien de fois, & luy parla de même ſans tirer d'elle que des paroles de civilité. Elle luy répondit toujours comme une perſonne qui ſçavoit ſe ſoumettre à ſon devoir, & qui ne vouloit point connoître de Paſſion. Richard ſurpris de tant de froideur, fit ce qu'il pût pour luy inſinuer de meilleurs ſentimens pour luy; mais voyant que tout ce qu'il faiſoit luy étoit aſſez inutile, il pria la Reyne ſa Mere de ſe joindre à luy, & ils travaillèrent tous deux de concert à vaincre l'indifference de la Princeſſe.

Cependant le Roy de France ennuyé des pretextes que le vieil Héry cherchoit

cherchoit tous les jours pour retarder le Mariage de la Fille , passa luy-même en Angleterre , pour voir à quoy il tenoit qu'il ne s'achevât. Les deux Monarques eurent ensemble de grandes conferences là-dessus ; mais Henry trouva encore le secret de se tirer de ce mauvais pas. Il promit néanmoins au Roy de France de le contenter dans peu de têmes ; mais ce Prince n'eut pas plutôt repassé la mer , que le Monarque Anglois ne songeant plus à sa parole , negligea de l'exécuter. Cependant comme il se doutoit que le Roy de France n'avoit entrepris ce voyage , qu'à la persuasion de la Reyne sa Femme , & du Prince Richard son Fils , il leur en voulut un mal mortel , & les regarda long-têmes comme des victimes , qu'il devoit immoler à sa passion. Il roula long-têmes cette fâcheuse resolution contr'eux ; mais craignant qu'en faisant arrêter son Fils , cela ne donnât lieu à ses peuples , & même au Roy de France , de prendre les armes contre luy , il modera sa colere à l'égard de l'un & de l'autre , & fit tōber tout son ressentiment sur la Reyne. En
effet

effet après mille éclats qui présageoient son mal-heur , il la fit arrêter , & resserrer dans une étroite prison. Un procédé si violent allarma extrêmement nôtre jeune Princesse , qui avoit des liaisons tres-étroites avec la Reyne, dont elle esperoit un grand secours. Au reste sa disgrâce la privant tout à coup de ces esperances , elle ressentit vivement son mal-heur , & ne sçavoit plus à qui avoir recours dans un lieu , où elle prevoioit mille fâcheuses aventures , lors que la fortune prit soin de luy envoyer quelque consolation.

Guillaume Comte de Ponthieu , jeune Prince de grande esperance , venoit de faire le tour de l'Europe. Il arriva à Londres incognito , & étant bien-aïse d'y voir toutes les beautés qu'on luy avoit dit qu'il y avoit dans la Ville , il commença par celle qui faisoit le plus de bruit , & voulut s'éclaircir si Alix répondoit à la reputation qu'elle avoit dans le monde , d'être la plus belle Princesse qu'il y eut. Il alla à Oet-hal tout exprés le même jour qu'il fut arrivé , & se fourant parmy les
autres,

autres, comme s'il n'eut été qu'un simple Gentil-homme, il la vit manger tout à son aise, & luy remarqua encore plus de mérite, qu'il n'en avoit jamais ouy publier. Charmé de la venue d'une si belle personne, il luy sembla que le repas n'avoit duré qu'un moment, tant il avoit eu de plaisir à la regarder. Ainsi il la suivit des yeux, tant qu'il pût, & s'étant retirée dans son cabinet, il se retira luy-même chez luy, l'esprit si remply de ses perfections, qu'il en avoit chassé toute autre idée.

Comme il voyagoit incognito, son équipage n'étoit pas de ceux qui font reconnoître aisement qui l'on est, à leur grandeur, & à leur magnificence. Il n'étoit composé que de cinq ou six personnes, dont son Gouverneur étoit le chef. C'étoit un Gentil-homme de mérite, qui sçavoit extrêmement bien vivre, & qui a mille bonnes qualités, joignoit celle d'aimer son Maître, plutôt par inclination, que par intérêt. Ce Gentil-homme ne le vit pas plutôt revenir d'Oethal, qu'il reconnut, au trouble où il

il étoit, qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire dans son ame. Il en voulut sçavoir le sujet, & sensible à sa tristesse, comme il l'étoit à sa joye, on le vit s'enquerir avec ardeur, d'où pouvoit venir le changement qu'il remarquoit sur son visage. Le Comte ne répondit rien d'abord à son Gouverneur, & l'allarmant par son silence, ce Gentil-homme crût qu'il luy étoit survenu quelque accident, ou pour mieux dire, quelque maladie, qui l'empêchoit de parler. Pour voir ce qui en étoit, il luy prit le bras au même tēms, & luy tâtant le poux, qu'il trouva déreglé. Ah Seigneur ! s'écria-t'il, que je suis mal-heureux de vous avoir accompagné par tant de differents Pays, pour vous voir tomber malade à la veille de retourner dans le vôtre ? Pourquoi ne pas croire les conseils que je vous donne si souvent ? Pensez-vous avoir un cōrs de fer pour vous menager si peu que vous faites, & dans quelles allarmes ne vay-je point être, tant que durera une indisposition, dont je crains les suites, comme je pour-

rois

rois craindre pour ma propre vie? Le Comte avoit entendu tout ce discours sans y repliquer, mais voulant ôter son Gouverneur de peine, qui luy tâtoit toujours le poux. Ce n'est point là, Blainville, luy dit-il, où il faut chercher mon mal, ma santé n'est point diminuée, & si vous me croyez atteint de quelque maladie, c'est mon ame, bien plus que mon corps, qui en souffre toute la rigueur. C'est sur elle que la Princesse Alix, que je viens de voir pour mon malheur, a porté ses premiers coups. Qu'elle est belle, Blainville, qu'elle est belle, & qu'il est difficile de la voir sans l'aimer?

Blainville surpris extraordinairement d'un discours si peu attendu, fut consolé que ce ne fut qu'une fièvre d'amour. Il n'étoit pas ennemy d'une honnête passion, & croyoit même que cela aidait extrêmement à former un honnête homme, si bien qu'il ne dit rien de trop severe à son Maître, pour le détourner d'être amoureux. Mais voulant néanmoins luy faire connaître qu'il devoit s'adresser ailleurs

leurs pour goûter les douceurs d'un amour reciproque , il luy dit tout ce qu'il pût pour luy faire comprendre qu'il ne falloit jamais aimer si inutilement. Pour le luy insinuer mieux , il luy representa toutes les difficultés qu'il y avoit dans l'amour d'Alix , & au cōtraire toutes les facilités qu'il trouveroit dans celui d'un autre. Mais le Comte ne l'écouta pas dans le dessein de regler ses sentimens sur les siens , & desaprouvant au contraire ce qu'il luy avoit dit : Ah Blainville ! reprit-il , que vous parlez icy à votre aise ; voyez seulement Alix , & dites moy après cela , si vous me conseillez de ne la plus aimer ? Ouy vraiment , Seigneur , luy répondit Blainville ; je vous le diray de même , que je fais à present. Il n'est pas necessaire que je la voye , pour croire qu'elle est belle , & qu'elle a du merite. Elle en a la reputation par tout , où nous avons passé , & ce seroit être incredule , que de ne pas vouloir adjoûter foy à la voix publique. Je ne vous blâme pas aussi d'aimer , ce qui est aimable , mais bien de

VOUS

vous être adressé à une personne ,
où il y a si peu d'esperance de reüs-
sir.

Si c'est là vôtre maniere d'aimer ,
repliqua le Comte , que vous êtes
heureux , Blainville , d'être fait
comme vous êtes , ou plutôt que
vous aimez peu ? L'amour n'est-il
pas toujours un effet du hazard ,
plûtôt que d'une volonté determi-
née , & où en voyez-vous qui puis-
se prendre là-dessus avis de leur
raison ? Un cœur est-il jamais en
état de se deffendre contre un veri-
table merite , & où m'en montre-
rez-vous qui refuse de se donner
à un objet tout charmant ? Ce que
vous dites, Seigneur, répondit Blain-
ville , est difficile à faire , & j'en
dois tomber d'accord avec vous ;
mais aussi convenez avec moy ,
qu'avec un peu de violence , il
n'est pas impossible de resister à u-
ne douce tentation. Elle ne prend
d'empire sur nous , qu'autant que
nous luy en voulons donner par
nos lâches complaisances , & quand
on luy ferme l'entrée de nôtre
cœur , c'est le moyen bien souvent
de nous épargner bien des déplai-
sirs.

firs. Que n'avez vous, continua-t'il, pratiqué un secret si utile contre ce doux ennemy de vôtre repos, & que vous jouiriez maintenant d'une grande tranquillité, si vous aviez repouffé ces douces tentations, que vous avez senties à la veuë de la Princeffe ? Il n'est pas difficile d'effacer de son cœur une idée aussi legere, qu'une beauté y peut faire en passant, & l'on n'en a rien à craindre, à moins que de luy donner le tēms de pénétrer.

Vous parlez de l'amour, répondit le Comte, comme un homme de cinquante ans, & à qui il faut plus d'un jour, pour en être échauffé. Mais si vous le connoissiez comme moy, qui n'ay gueres que le tiers de vôtre âge, peut-être changeriez-vous de sentiment. Ce que vous me dites ; Seigneur, repliqua Blainville, me donne beaucoup de consolation. Vôtre blessure ne sera pas mortelle, & c'est le propre des gens de vôtre âge, de se prendre facilement, & de se guerir de même. Ah Blainville ! reprit serieusement le Comte, apprenez que je ne trouve pas bon que vous insultiez

tiez davantage à mon amour. Je fais pris pour toute ma vie, & je vois bien que vous ne connoissez pas encore tous les charmes de la Princeſſe. Je ne vous demande auſſi que de ſuspendre vôtre jugement, juſques à ce que vous l'ayez veüe, j'en croiray après ce que vous m'en direz, & peut-être ſerez vous alors le premier à m'avoüer, qu'il eſt auſſi difficile de luy ôter ſon cœur, quand on le luy a donné une fois, qu'il eſt impoſſible de le luy refuſer, quand on la voit.

Blainville ne répondit rien à ce jeune Prince; mais luy fit voir par un branlement de tête, qu'il n'étoit pas perſuadé de tout ce qu'il luy diſoit. Cependant le Comte bien loin de profiter des conſeils de ſon Gouverneur, ne l'eut pas plutôt quitté, qu'il ſ'en retourna à Overhal. Il chercha un endroit, d'où il pût voir la Princeſſe, ſans en être veu, & il acheva là de ſe perdre. Il ſe dit mille fois qu'il n'avoit rien veu de ſi beau de ſa vie, & ſans examiner mille obſtacles qu'il devoit prévoir dans ſes ſuites, il reſolut de l'

vit encore deux ou trois jours tout à son aise, & une si grande facilité ne luy pouvant être qu'extrêmement prejudiciable, il l'aima si éperduement, qu'il ne voulut point entendre parler de quitter l'Angleterre. Cependant il ressentit bientôt, qu'il n'y a que l'esperance qui rende l'amour agreable. Il commença donc, mais trop tard, à envisager les suites funestes qu'il devoit attendre de sa passion. Le desespoir le prit à cette reflexion, sa santé en fut bien-tôt alterée, & une fièvre-lente le consuma peu à peu, qui le reduisit en peu de jours dans un état pitoyable.

Blainville avoit traité d'abord la passion du Comte de bagatelle, il changea aussi-tôt de sentiment. Sa maladie luy fit peur, & il crût que prennant les choses à cœur, comme il faisoit, il devoit ne plus tant condamner son amour, s'il vouloit luy redonner la vie. Quoy, Seigneur, luy dit-il, est-ce ainsi que vous tenez vôtre parole? N'aviez-vous pas promis d'aimer fortement celle? & est-ce l'aimer, que d'abattre si-tôt au chagrin?

grin ? Vrayement les services que vous luy rendrez , ne feront pas de longue durée , & si ce que je vois continué encore quelques jours, vôtre mort vous mettra bientôt hors d'état de luy témoigner ce que vous vous sentez pour elle , & vous privera par conséquent de la reconnoissance que vous en pourriez esperer. Ah Blainville ! répondit le Prince en soupirant , que n'ay-je été insensible, ou que ne suis-je assez touché à l'heure qu'il est , pour ne pas survivre à un amour sans esperance ? Vous me le disiez bien, qu'il n'y avoit rien de si cruel, que l'état où je m'allois trouver ; mais il étoit déjà trop tard pour pouvoir profiter de vos conseils. La Princesse étoit trop avant dans mon cœur , pour esperer de l'en chasser , & je vois bien enfin , que n'ayant rien de bon à attendre , je dois me préparer à trainer les misérables restes d'une vie languissante , jusques à ce que mon desespoir l'ait entièrement consumée.

Dites plutôt , Seigneur , repliqua Blainville , qu'ayant eu l'audace d'aimer en si haut lieu , vous devez

devez tout esperer. Un cœur qui ose porter ses vœux jusques sur la fille d'un grand Roy, ne doit jamais se laisser abattre. Les conquêtes qui se font sans peine, n'apportent pas ordinairement grand plaisir, & ce n'est que dans les grandes difficultés, qu'on fait confister souvent la bonne fortune. Si enfin vous veniez un jour à être aimé de la Princesse, le present qu'elle vous feroit de son cœur, vous seroit bien plus agreable, que s'il ne vous avoit rien coûté à acquérir. Et comment Blainville, repliqua le Prince, y pourrois-je jamais pretendre. Elle va épouser bien-tôt le Prince Richard, & la chose seroit déjà faite, si le Roy d'Angleterre n'en étoit devenu amoureux luy-même, & ne s'opposoit secretement à son Mariage. Ce vieillard pretend, à ce qu'on dit supplanter son Fils, & repudier Eleonore, si bien que de quelque côté que je me tourne, je vois tout à craindre, & rien du tout à esperer. Et que dit la Princesse, répondit Blainville? Que disoit-

roit-

roit-elle repliqua le Comte , elle attend son sort indifferemment , & se remet si bien à ce qu'en ordonnera le Roy son Pere, qu'elle ne témoigne pas plus pancher d'un côté que d'autre. Ce que vous me dites, Seigneur, repartit Blainville , me console infiniment, & vous doit donner de grandes esperances. L'indifference que la Princeffe fait voir en ne se souciant pas auquel de deux on la destine , marque assés qu'elle ne fait cas ny de l'un, ny de l'autre. Fourez-vous là Seigneur , vous êtes jeune, vous êtes bien-fait , vous avez encore beaucoup d'esprit. De si belles qualités , ou je me trompe fort , sont plus que suffisantes pour faire cette conquête. Vous n'avez qu'à parler pour être écouté agreablement, & après la pratique que je dois avoir du monde, y ayant passé tant d'années, je m'y connoîtrois bien peu , si je ne vous assûrois qu'une femme qui n'ayme point son mary, n'a pas de peine à écouter un galant , qui a du merite.

Mais le Roy d'Angleterre, ou son fils vont l'épouser repliqua le Comte , & qu'esperer après un mariage

si funeste? que vous importe, repartit Blainville, pourveu que vous en soyiez aimé? n'auriez vous point assez de delicateſſe, pour être auſſi jaloux d'un mary, qu'un mary le pourroit être de vous, & je voudrois bien que vous fuſſiez d'humeur à vous tourmenter là-deſſus? Ah Blainville, répondit le Comte, que je vous veux de mal de parler ainſi d'une Princeſſe plus admirable encore par ſa vertu, que par ſa beauté. Que c'eſt mal connoître le beau feu qui me conſume, & ſi vous le connoiſſiez, que vous ſeriez éloigné d'une penſée dont je ſuis du moins auſſi offenſé qu'elle le pourroit être, ſi elle venoit à la ſçavoir, pleut à Dieu continua-t'il que j'en euſſe eu d'abord les mêmes ſentimens que vous en avez: je ne l'aurois jamais aimée ſi fortement que je fais. Sans une grâde eſtime il n'eſt point de violent amour, & quelque eſſect que puiſſe faire une beauté, la fuite n'en eſt gueres à craindre, quand le manque de vertu donne priſe ſur elle. La bonne opinion que j'ay de celle de la Princeſſe me l'a fait adorer, & il faut en un mot,
Blain-

Blainville, que je l'épouse, & que j'en sois aimé, ou que vous vous attendiez à me voir mourir comme le plus malheureux de tous les hommes.

Le gouverneur fut extrêmement surpris de ces paroles, la résolution avec laquelle le Comte lui parloit, ne luy permit plus de douter de son entêtement, & il jugea bien enfin, qu'il luy seroit impossible de luy ôter de son cœur l'amour qu'il avoit pour la Princesse. Après plusieurs reflexions qu'il fit inutilement là dessus. Avez vous bien pensé, Seigneur, luy dit-il, à ce que vous venez de me dire, & voyez vous quelque jour à y pouvoir réussir. Je voudrois bien que vous voulussiez abandonner un dessein, qui me paroît si difficile; mais enfin si vous vous l'êtes mis si fort en tête, qu'il soit absolument impossible de vous en détourner, il me semble que vous devez commencer une si grande entreprise, par la connoissance que vous donnerez icy de ce que vous êtes, afin que le rang que vous tenez dans le monde, vous y fasse rendre ce que l'on doit aux personnes

nes de vôtre naissance , & de vôtre merite. Le Roy d'Angleterre ne le sçaura pas plûtôt, continua-t'il, que vous aurez les entrées libres par tout. Vous pourrez ainsi parler à la Princeffe , quand vous voudrez , & vous verrez bientôt dans sa conversation ce que vous aurez à esperer. Ce ne seroit point là mô sentiment, repliqua le Comte , mes regards decouvriroient trop tôt le secret de mon cœur , & je serois le premier à me trahir , s'il m'étoit permis de voir ainsi la Princeffe à toute heure. J'aymeroies bien mieux pouvoir l'entretenir , sans qu'elle sçeut qui je suis. Il me seroit aisé de decouvrir si elle aime le Roy d'Angleterre , ou son fils, après quoy je lirois encore dans ses yeux quels sentimens elle a pour moy. S'ils me sont favorables , je prendray occasion de là de me faire connoître , & luy declareray ma passion.

Blainville fut quelque tēms sans luy répondre , puis reprennant la parole tout à coup. J'ay deviné , Seigneur , luy dit-il, ce qui est propre à vôtre satisfaction. On m'a dit qu'on faisoit la maison de la Prince
cesse

Cesse ces jours icy ; vous sçavez que Madame la Comtesse de Pembroc est de mes parentes , elle a du credit en cette Cour , autant que Dame qu'il y ait , & vous fera bien donner une place d'écuier chez la Princeesse, pourveu qu'elle veuille se donner la peine de s'employer pour vous. Je ne l'ay point encore veüe depuis que nous sommes icy ; mais je cours chez elle de ce pas, si vous y consentez, & peut-être qu'elle aura affés de consideration pour moy , pour m'accorder ce que je luy pourray demander. Vous ferez ainsi auprès d'Alix , sans qu'elle sçache qui vous êtes , c'est ce me semble tout ce que vous souhaitez maintenant , & sur quoy vous fondez une partie de vos esperances.

Le Comte embrassa Blainville à ces paroles , & luy fit tant de remercimens , que le Gouverneur demeura encore plus persuadé qu'il n'étoit , de la grandeur de sa Passion. Il fut chez la Comtesse de Pembroc à la même heure , & le Comte attendit son retour avec une impatience , qu'on ne ressent jamais , à moins que d'é-

tre aussi vivement touché qu'il l'étoit du mérite de la Princesse. Cependant il conta déjà sur la chose, comme si elle eût été faite, & s'en faisant une idée aussi présente, que s'il eût été devant la Princesse, il luy sembla qu'il trembloit à son abord. Il luy dit ensuite en luy même, tout ce qu'il luy eût pû dire, s'il luy eût parlé effectivement, & il alloit encore luy-même se rendre réponce pour elle, quand son Gouverneur revint de sa visite.

De vous dire qu'en le voyant il demeura avec le même visage qu'il avoit auparavant, je m'en empêcheray bien, puisque ce seroit parler contre la vérité; il changea au contraire de couleur, & devint si pale, & si deffait, que Blainville ne le voulut pas laisser plus longtemps dans l'incertitude. Seigneur, luy dit-il, remettez-vous, vos affaires ne vont point si mal que vous pensez, & tourneront bien-tôt à votre contentement. Il est vray, continua-t'il, qu'elles prenoient d'abord un chemin, qui ne pouvoit guere vous satisfaire, mais avec un peu de prudence, si je l'ose dire, nous

nous avons rectifié toutes choses , & donné un si bon tour à ce que vous souhaitez , que vous pouvez déjà vous asûrer , que vous avez obtenu ce que vous demandez.

Le Comte tressaillit de joye à ces paroles , & fût sur le point de se jeter aux pieds de son Gouverneur , pour luy témoigner sa reconnoissance ; mais ce qu'il devoit à la haute naissance, luy revenant au même têmes devant les yeux ; au lieu d'en venir là , ce qui eût extrêmement senty sa basseesse , il chercha dans les discours les plus obligeans du monde , dequoy exprimer son ressentiment. Il n'eut pas enfin discontinué de long-têmes de parler des obligations qu'il avoit à Blainville , si ce Gouverneur ne l'eut interrompu luy-même. Vous ne trouverez peut-être pas , Seigneur , luy dit-il, tous les sujets que vous croiez avoir de vous réjoûir , quand vous aurez entendu , ce qui me reste à vous dire. Il faut que vous sçachiez qu'il y a une condition d'attachée au bonheur que je vous ay fait espérer , à quoy je ne sçais , si vous serez d'humeur à vous soumettre. Vous
aurez

aurez une place chez la Princeſſe ; mais vous ne la ſçauriez occuper , ſi vous ne changez de ſexe , ou du moins ſi vous ne déguifez le vôtre. Il faut paroître fille , pour y entrer. Elle ne veut maintenant que de ces fortes de perſonnes , & dans l'embarras où me mettoit la neceſſité de ne rien faire pour vous , ou de changer de meſures, je me ſuis reſolu à ce que j'ay crû qui vous plairoit le plus. Je vous ay fait paſſer pour la fille de mon frere, & il ne tiendra qu'à vous , que vous n'entriez ſous ſon nom chez la Princeſſe , en qualité d'une de ſes filles d'honneur. Vous en avez la taille , & même quelque choſe qui luy reſemble dans le viſage ; beaucoup de jeuneſſe , & rien à apprehender de ce qui vous pourroit découvrir. Vous avez la tête auſſi belle, que femme du monde, pour vous bien coëffer, le teint admirable , le ſon de la voix comme il faut, & ſi enfin vous aviez de la gorge pour ſoutenir tant d'agrément , je prevois que vous feriez de grandes conquêtes à la Cour d'Angleterre , juſques à être importuné de donner remede à
des

des maux que vous auriez faits sans les pouvoir jamais guerir.

Le Comte modera sa joye à ces paroles. Ce que son Gouverneur luy venoit de dire , ne luy plût pas , & quoy que ce fut presque la même chose de déguiser son sexe, ou de cacher sa naissance, il ne pût jamais se résoudre à accepter la proposition qui luy étoit faite. Ah Blainville, s'écria-t'il , que mes plaisirs sont courts, & que mes malheurs ont la mine de durer long-têms ; ce que vous m'aviez dit d'abord, me faisoit concevoir quelque esperance , mais enfin je vois bien que je me flattois inutilement, puis que le remede que vous me proposez , est pire que le mal. Quoy voudriez-vous, continua-t'il, que je trahisse ma Princesse, & qu'elle eût un jour à me reprocher , que j'aurois debuté avec elle par une tromperie de cette nature? Je ne veux rien, Seigneur, repliqua Blainville, que ce que vous voulez, j'ayme au contraire à vous voir ces beaux sentimens , & vous m'apprenez en un mot, quel est mon devoir, en me montrant vous-même tant de vertu. La crainte que

j'avois pour vos jours, m'en avoit fait beaucoup relâcher malgré moy. Renoncez, Seigneur à cét amour qui a seduit vôtre raison, il est d'autres Princeſſes dans le monde: Alix n'est pas là ſeule d'un merite extraordinaire, & mille autres ſeront bien-aiſes de partager avec vous ces douces inquietudes que vous reſſentez pour une perſonne, qui par mille raiſons ne peut jamais être favorable à vos deſirs.

Le Comte ne répondit à Blainville que par un profond ſoupir, & n'ayant aucune envie de le croire; il aima mieux rompre cête converſation, que de la pouſſer plus loing. Il ſe retira donc tout ſeul dans ſon cabinet pour s'y entretenir de ſes malheurs: cependant ils étoient trop grands, pour ne pas l'abbattre entièrement, & la fièvre, dont il avoit déjà ſenty quelque accès, augmenta à tel point qu'il fut obligé de garder le lit. Ce fut alors que Blainville ſenſiblement touché de ſa maladie, fit ce qu'il pût pour luy ôter ce funeſte amour de la tête; mais voyant qu'il irritoit plutôt ſon mal, qu'il ne le diminuoit, il luy propoſa de nou-

veau de se servir de l'expedient qu'il luy avoit donné, & l'en pressa tellement, qu'il se resolut à la fin d'y avoir recours. Cela contribua beaucoup à le guerir, & à mesure qu'il s'affermissoit dans son dessein, on vit revenir peu à peu sa santé, qui n'avoit été détruite que par le manque d'esperance. Il se trouva enfin bientôt en état de se lever, & son Gouverneur ne le vit pas plutôt sur pied, qu'il retourna chez la Comtesse de Pembroc, pour la prier de se ressouvenir de la priere qu'il luy avoit faite. Cette Dame avoit déjà eu soin de s'acquitter de sa promesse: elle avoit demandé à la Princesse une place de fille d'honneur chez elle pour une personne de qualité qui luy appartenoit, & elle luy étoit promise, si bien qu'il n'y avoit plus qu'à luy presenter le Comte, pour le mettre en état de connoître ce qu'il avoit à esperer. Comme il luy falloit des habits de fille pour cela, Blainville donna ordre aussi-tôt qu'on luy en fit, & on ne les luy eût pas plutôt apportez, qu'il les fit essayer au Comte, qui se trouva si bien sous ce déguisemēt, qu'il en conçut des esperāces tresavantageuses.

Dés que le têmes fut écoulé, qu'il eût fallu à peu près pour passer de France en Angleterre, le Gouverneur conduisit son Maître chez la Comtesse en habit decent, comme s'il n'eût fait que d'arriver. Il le luy presenta en qualité de sa Nièce, & il pleut extremement à cette Dame, qui s'épuisa en douceur auprès de luy, ne se pouvant saouler de luy dire tout ce qu'elle voyoit de charmant dans sa personne. Elle ne voulut pas tarder davantage à le mener chez la Princesse, & le fit monter dans le même têmes dans son carosse. Il n'y avoit pas loin de son logis à Oethal, mais quelque près qu'il y eût, il se passa mille choses dans l'esprit du Comte, devant que d'y arriver. Il trembla plus d'une fois de son déguisement, & si la chose eût été à recommencer, peut être qu'il n'y auroit jamais songé; tant il se trouvoit interdit. Mais enfin il n'y avoit plus de moyen de s'en dedire, & il fut obligé de faire de necessité vertu, si bien que s'armant de resolution, il fit la reverence à la Princesse, sans paroître aucunement étonné, & luy sembla tout aussi

aussi agreable qu'il avoit pû faire à la Comtesse. Comme c'est la premiere chose qu'on demande que le nom, Alix debuta par là avec elle, luy demandant aussi d'où elle étoit. Cette fille déguisée luy dit qu'elle s'appelloit Blainville, si bien que nous l'appellerons du même nom tant que durera son déguisemēt. Enfin elle sceût si bien s'établir dans son esprit dès cette premiere entrevue, qu'il est difficile d'exprimer combien la Princesse se sentit de bonne volonté pour elle.

Comme Alix avoit mille choses sur le cœur, qui luy pesoient extrêmement, & qu'elle ne demandoit qu'à s'en décharger, la jeune Blainville après quelques jours de connoissance, luy sembla toute propre à devenir sa confidente. Cependant jugeant avec beaucoup de prudence, qu'un secret comme le sien, ne devoit pas être confié légèrement, & sans connoître à fond la personne qu'elle en vouloit rendre dépositaire, elle voulut l'éprouver auparavant, pour n'être pas trompée dans le choix qu'elle en faisoit. Mais elle ne luy connût que ce qu'elle s'étoit promis d'elle, avant
que

que de l'éprouver , c'est à dire une conduite toute judicieuse, & un ferme attachement à ses intérêts. Elle ne balança donc plus à luy avouer la peine où elle étoit. Ma chere Blainville, luy dit-elle , un jour , m'aimeriez-vous bien autant que vous me le rémoignez? Ce que vous me faites paroître de bõne volonté, procede-t'il du desir de faire vôtre fortune, ou de celuy de me plaire, & puis-je sçavoir s'il y a plus d'inclination pour moy dans vôtre procedé, que d'intérêt?

Ces paroles surprirent extrêmement la jeune Blainville; mais ce fut une surprise bien agréable pour elle. Sa joye parut aussi-tôt sur son visage, ne pouvant la contenir au dedans, si bien que craignant de ne pouvoir moderer ses transports, elle demeura interdite, & parut si longtemps en cét état, que la Princesse alloit luy demander ce qui pouvoit l'empêcher de luy répondre, quand elle rompit enfin un silence si peu de saison. Il faudroit, Madame, luy dit-elle, que vous pussiez lire maintenant dans mon cœur, pour en concevoir les veritables sentimens. Ma joye,
est

est au dessus de tout ce que je vous en pourrois dire , & quelque effort que je veuille faire pour vous la bien représenter, j'y réussiray si mal, que j'aime mieux me taire, que de vous faire voir un foible ressentiment de tant de bontés. Cependant j'ose vous assurer, que je vous ay regardée avec un profond respect dès le moment que je vous ay veüe ; que ce qui se fait remarquer de grand, & de majestueux dans vôtre Royale Personne, n'a point été la source de tous ces profonds respects ; qu'il y a eu quelque chose de plus sensible encore que tout cela, & que c'est ce qui a imprimé en moy des sentimens que je ne puis dire ; mais que je scay si bien sentir, que je ne feray point de difficulté de vous jurer, que jamais attachement n'a été si fort que le mien. C'est à vous, Madame maintenant à juger, continua-t'elle, si c'est vous que j'admire, ou l'éclat de vos grandeurs, étant seure qu'après ce que j'ay eu l'honneur de vous dire, vous me rendrez assez de justice, pour ne me pas croire l'ame intéressée.

Que

Que vous me donnez de joye, ma chere fille, luy dit la Princesse, en l'embrassant; j'avois peur que vous n'eussiez plus d'ambition, que de tendresse; mais maintenant que vous m'avez instruite du contraire, ayez soin seulement de m'aimer, & reposez-vous sur moy de vôtre fortune. La jeune Blainville se trouva bien embarrassée de tant de caresses, & craignant de paroître trop sensible, si elle s'abandonnoit au plaisir qu'elle avoit de les recevoir, elle se fit de grandes violences pour se contenir, & couvrit sa passion d'un air extrêmement respectueux. Cette maniere, quoy que la Princesse n'en dût point attendre d'autre, ne luy plut nullement; deffaites-vous Blainville, luy dit-elle, de ces façons serieuses, dont je ne m'accommode point; vous ne me faites point de plaisir d'en user avec moy avec tant de ceremonie; je veux vous aimer, & que vous m'aimiez de même. Sçachez donc que la véritable amitié, subsiste rarement parmy tant de contrainte: s'il n'y a de l'égalité, ou du moins de la

cor.

cordialité elle ne dure pas longtemps ; elle ne s'impatise gueres avec la crainte , & il en faut du moins ôter cet extérieur austere , qui est plus propre à faire trembler les gens , qu'à leur donner des sentimens d'estime , & de tendresse. Enfin , continua-t'elle , je veux que vous soyez libre avec moy , comme si j'étois plutôt votre Compagne , que votre Maîtresse , que vous me disiez ingénüement tout ce que vous aurez sur le cœur , & que j'en use de même avec vous , vous découvrant tout ce qui me donne de la peine , & de la tristesse.

Si le commencement de ce discours avoit été agreable à la jeune Blainville , elle ne pût en entendre la fin , sans s'en allarmer. Elle eut peur que cette peine , & cette tristesse , dont la Princesse parloit , ne fussent des effets de l'amour ; en un mot qu'elle ne luy apprit , qu'elle eut un Rival aimé. On luy vit donc changer au même têmes de couleur , si bien que la Princesse ne sachant ce qui en pouvoit être cause. Qu'avez-vous , Blainville ,
luy

luy dit-elle , vous trouveriez-vous mal , & faut-il que je remette à un autre jour , le recit que je voulois vous faire icy de mes mal-heurs ? Non , Madame , répondit Blainville , il n'en est pas besoin : je ne sens point de mal, (graces à Dieu,) qui vous doive faire craindre pour ma santé , & si vous avez remarqué quelque changement sur mon visage , c'est que je n'ay pû entendre parler que ma Princesse eut de la peine , & de la tristesse , sans les partager aussi-tôt avec elle. Vous n'avez qu'à prendre la peine de m'apprendre ce qui vous touche , seure, que j'y seray toute aussi sensible , que vous-même. Vous n'y avez pas cependant tant d'intérêt , répondit la Princesse en soupirant , & il s'agira de tous mes plaisirs , quand je me marieray , & non pas des vôtres. Qu'une Princesse est à plaindre , ma chere Blainville , continua-t'elle , qui devient la victime des intérêts de son Pays , & que sert une grande & auguste naissance , quand elle oblige de recevoir un Mary , qui est entierement desagrecable. Voila ce qui fait

fait aujourd'huy ma peine , & mon mal-heur. Le Prince Richard que mon devoir veut que j'épouse malgré moy , n'a pû trouver encore le secret de me plaire , quelque soin qu'on luy voye prendre maintenant , pour y reüssir : & je ne sens pas moins d'aversion pour son Pere , qui fait tout ce qu'il pût de son côté , pour me persuader qu'il m'aime , jusques à vouloir repudier Eleonor pour m'épouser.

Elle accompagna ces paroles de quelques larmes , qu'elle ne pût refuser au souvenir de sa fortune ; mais la jeune Blainville , les expliqua tout autrement. Elle crût qu'elle n'étoient causées , que pour être prevenuë de quelque passion violente en faveur de quelque inconnu , & la jalousie la porta si loin , qu'elle ouvrit la bouche plus d'une fois , pour luy demander quelle étoit cette heureuse personne. Car pour dire le vray , elle avoit peine à croire , que l'aversion qu'elle se sentoît pour le Roy d'Angleterre , & pour son Fils , pût luy causer tant de douleur ; mais à la fin le respect qu'elle avoit pour elle ,
l'obli-

l'obligea de se contenir. Elle renferma en soy tout ce qu'elle avoit à dire, de peur qu'il ne luy échapât quelques paroles, dont elle se pût repentir. En effet tant de curiosité, eut peut-être dépleu à la Princesse, & pour l'en punir, elle ne luy auroit pas sans doute ouvert son cœur avec tant de bonté, comme elle fit un moment après.

Car elle n'eut pas plutôt essuyé ses pleurs, que jettant les yeux sur la jeune Blainville, qui avoit toutes les marques d'une grande tristesse. Ma chere fille, luy dit-elle, je vois bien que le Ciel ne m'a pas encore tout-à-fait abandonnée, puis qu'il vous envoie pour me consoler. Je n'avois aucune attache dans la vie, mais vous avez vaincu mon indifferance, & plutôt à Dieu que j'eusse autant de tendresse pour le Mary qu'il me destine, que je m'en sens déjà pour vous. Blainville rougit à ces paroles, & se jettant aux pieds de la Princesse, elle luy embrassa tendrement les genoux. Madame, luy dit-elle en suite, que puis-je jamais faire pour reconnoître tant de bonté,

té,

té ; je m'en croyois digne neanmoins il n'y a qu'un moment , & ce que je pensois sentir pour vous , me faisoit esperer que je n'aurois jamais de reproche à me faire de mon ingratitude ; mais puis que je ne meurs pas maintenant de joye , c'est une marque que je n'ay pas tout le ressentiment que je devrois avoir des graces que vous me faites , & que j'en suis indigne par consequent. La maniere dont vous en parlez repliqua la Princeesse , me persuade cependant que vous y êtes assez sensible. J'en suis contente du moins continua-t'elle , & aimez moy seulement toujours , comme je crois que vous m'aimez ; ce me sera une consolation dans les plus mauvais traitemens de la fortune. Ouy, ma chere Blainville , je vous assure que je noieray souvent dans vos caresses une bonne partie de mes douleurs , & que je ne me tiens plus si malheureuse maintenant que je vous ay auprès de moy , que je faisois auparavant.

Nôtre jeune Demoiselle n'osa faire paroître toute la joye qu'elle recevoit de ce discours , elle fit neanmoins

moins connoître adroitement à la Princeſſe, qu'elle n'étoit pas ingratte à tant de faveurs; mais ce fut d'une maniere à ne luy rien faire ſouſçonner. Elle reſerva donc tous ſes transports pour le tēms qu'elle ſeroit ſeule, & ce ne fut que dans ſa chambre qu'elle goûta à long traits le plaifir qu'il y a de connoître qu'on eſt aimé de la perſonne aimée. Mais comme il y a une certaine fatalité pour les amants qui veulent que leurs plus grandes douceurs ſoient toujours mêlées de quelque peine, elle commença à diminuer beaucoup de la bonne opinion qu'elle avoit de ſa fortune, quand elle fit reflexion qu'elle n'avoit obligation de toutes ſes careſſes, qu'à ſon déguifement, & que ſans luy elle ne pouvoit vraifemblablement eſperer de ſe trouver comme elle faisoit quelquefois entre les bras de la Princeſſe.

Pendant que la jeune Blainville étoit ainſi ingenieufe à troubler elle-même ſa joye, il y en avoit d'autres à la Cour, qui ſe croyoient encore plus mal-heureux. Outre les reproches ſecrets, que le Roy d'Angleterre

gleterre ne pouvoit s'empêcher de se faire de sa méchante conduite, il étoit encore persecuté par l'Ambassadeur de France, qui le pressoit de ne se plus opposer à la consommation du Mariage du Prince son Fils. Richard se joignoit même souvent à cet Ambassadeur, & le conjuroit de son côté, de donner son consentement à ses Noces, si bien qu'il n'étoit gueres en repos; voyant que c'étoit une nécessité pour luy, ou de se brouiller entièrement avec le Roy de France, & même avec une partie de ses Sujets, qu'il sçavoit attachés aux intérêts de son Fils, ou de se priver luy-même de ce qu'il aimoit plus que la vie. Ce Fils même, comme s'il eut été fatale à tout le monde d'avoir de l'horreur pour son procédé, commençoit à n'avoir plus tant de respect pour luy, luy voulant un mal extraordinaire de ce qu'il s'opposoit à son Mariage, & de ce qu'il avoit fait d'ailleurs emprisonner la Reyne sa Mere, sans autre sujet, que pour contenter plus facilement sa fantaisie. Mais enfin de quelque passion que

Richard

Richard fut épris, elle ne fut pas de longue durée, & il oublia bientôt sa Mere, & sa Maîtresse, pour donner commencement à un amour mal-heureux, dont il étoit d'autant plus à plaindre, qu'il n'en pouvoit esperer rien de bon.

La confiance que la Princesse avoit en la jeune Blainville l'avoit renduë extrêmement confiderable à la Cour, & principalement aux personnes qui avoient quelque grace à esperer de la Princesse. Le Prince Richard n'en étant point traité si favorablement qu'il eût désiré, s'adressa à elle, pour le bien établir dans l'esprit de sa Maîtresse. Elle ne pût s'empêcher de le luy promettre, mais ce fut sans dessein de luy tenir parole, étant bië éloignée de vouloir s'emploier pour un autre que pour ellemême. Ce Prince qui ne penetroit pas dans les secrets de cét amant déguilé s'assûrant sur ses promesses fut quelque têmes à esperer de voir cesser les froideurs que la Princesse avoit pour luy. Il en demanda deux ou trois fois des nouvelles à Blainville, comme d'une chose qui luy tenoit fort à coeur; mais s'étant présentée

senté devant elle une autre fois, & Blainville croiant que ce fut pour l'entretenir toujours de la même chose : comme elle voulut rompre tout d'un coup une conversation, qui commençoit à l'embarasser. Seigneur, luy dit-elle, je vois bien ce qui vous amene icy ; mais je suis assés mal-heureuse, pour ne vous avoir pû rendre aucun service. La Princesse ne trouve pas bon, que je luy parle davantage de vous, & quand je luy en ay voulu dire un mot aujourd'huy, elle m'a répondu, que dans l'incertitude où elle étoit encore de sa fortune, elle vouloit se défendre de toutes sortes d'impressions, afin que celui que le Ciel lui reservoit pour époux, n'eût point de peine à obtenir d'elle, ce qui seroit dû à luy seul. Je suis bien fâchée de n'avoir rien de meilleur à vous dire, & j'ay peur que cela ne vous fasse de la peine.

Non non, Madame, répondit aussitôt Richard, ne craignez rien là dessus. L'indifference de la Princesse ne m'afflige plus tant que vous pensez ; je n'étois pas né aussi bien pour l'aimer, & je commence à

H

m'ap-

m'appercevoir depuis quelque tēms, que ce que je faisois paroître d'empressement, étoit toute autre chose que l'amour. Cette passion est bien différente de ce que je sentoís pour la Princesse, & je ne la connois enfin que depuis que je suis devenu sensible à vôtre mérite. Ouy ma chere Blainville, continua-t'il, vous m'avez fait oublier qu'il y eût d'autres charmes que les vôtres dans le monde. Il est vray que de certaines petites inquietudes que j'avois quelquefois pour elle, me faisoient soupçonner que j'en étois amoureux, mais je ne sçavois pas faire la différence qu'il y a de l'amour avec la jalousie; ce n'étoit que le regret de voir le Roy mon Pere attaché auprès d'elle qui troubloit mon repos. L'état où je me trouvois n'étoit pas celuy d'un homme tendre, & l'on n'est véritablement amoureux que quand on se sent pour une personne, tout ce que je me sens pour vous.

La surprise de Blainville fut extraordinaire à ces paroles, & comme elle sçavoit bien qu'elle ne pouvoit naturellement mettre un homme en l'état

l'état que le Prince disoit , elle crût d'abord qu'elle étoit découverte, & qu'il ne luy avoit tenu ce discours , que pour se mocquer d'elle. Cette pensée le luy fit regarder avec quelle sorte de crainte ; mais jugeant qu'il falloit tenir bon jusques à l'extrémité , elle fit ce qu'elle pût pour se remettre. Seigneur luy dit-elle , vous croyez sans doute , que je seray beaucoup plus dans vos intérêts, quand vous m'aurez persuadée que vous avez de l'amitié pour moy , & c'est ce qui vous fait sans doute prendre la peine maintenant de me le dire ; mais je suis bien-aïse de vous desabuser. Vous verriez si j'avois l'honneur d'être connue de vous , que j'ayme à rendre service , sans faire aucune reflexion sur moy , & si c'est là la conduite que j'ay généralement avec tout le monde , quels sentimens ne devez vous point attendre de moy en vôtre particulier , vous , Seigneur , qui devez être le mary de ma maîtresse , & pour qui d'ailleurs je me sens un tres profond respect ?

Quittez je vous prie, Madame ;
repli.

repliqua le Prince , des sentimens si contraires à mon repos, il ne se peut rien de plus veritable , & de plus sincere que la passion que je me sens pour vous , & bien loin que je vous vueille faire servir de pretexte à l'amour dont vous me soupçonnez , vous ne me verrez plus faire ce que j'ay fait cy devant. Je laisse volontiers Alix à mon Pere , il faudroit qu'elle fût faite comme vous , pour meriter tous mes soins. Que n'êtes-vous à sa place , continua-t'il en soupirant , ou plutôt que n'a-t-elle elle tous les charmes avec lesquels vous attaquez mon cœur ? Que l'on me verroit d'empressement pour elle , & que ne devroit-on point attendre d'une passion qui seroit conforme à mon devoir ? Mais hélas je vois bien que ce seroit l'écueil de ce devoir , si toutes vos belles qualités se rencontroient en elle , le moien que je pûsse souffrir l'amour du Roy mon Pere, & ne violerés-je pas tout ce qu'il y a de plus sacré dans la nature , plutôt que de souffrir ces injustes desirs ?

La maniere dont ce Prince prononça ces paroles, & un certain feu qui

qui sortoit de ses yeux , firent juger à Blainville qu'il pouvoit bien être quelque chose de ce qu'il luy disoit. Quoy que cela deût l'exposer à d'étranges épreuves , elle ne pût s'empêcher d'en avoir une secrette joye, esperant que ce Prince en presseroit moins son mariage avec la Princesse. Pour le rendre encore plus amoureux , elle voulut malicieusement le traiter d'un air à luy faire accroire qu'elle ne seroit pas cruelle, si la passion se trouvoit veritable. Seigneur, luy dit-elle , d'un ton tout radouci, la Princesse a tant de merite , & j'en ay si peu , que je doute fort que vous voulussiez la quitter pour une personne , qui en vaut si peu la peine. Ce seroit le moien de passer dans le monde pour un homme de méchant goût , & quand ce ne seroit que pour ne pas encourir une si méchante reputation je ne vous conseillerois jamais de faire paroître de pareils sentimens. Votre modestie , ma chere Blainville , repliqua le Prince tout enflammé , vous oblige de me tenir ce discours ; mais mon discernement m'empêche de le croire. Vous ne me sçauriez nier que

vous

vous ne soiez la plus belle personne qu'il y ait non seulement en France, mais encore dans ce Royaume, où cependant on en voit tant de belles. Mais quand vous voudriez disconvenir de cette vérité, il faut toujours que vous tombiez d'accord, que j'ay plus de considération pour vous, que pour tout le reste de la terre, autrement ce seroit vous opposer à ce qu'il y a de plus vray, & prendre plaisir de me faire de la peine. Le Prince dit encore mille choses tendres à nôtre jeune Demoiselle, qui ne pouvoit s'empêcher de rire en elle-même de son aveuglement. Elle s'en separa avec beaucoup de satisfaction, & Richard de son côté ne crût pas avoir lieu de se plaindre de sa fortune. Il luy sembla même qu'il n'avoit pas mal avancé ses affaires pour une première fois, jugeant à la douceur que luy avoit fait paroître sa nouvelle maîtresse, qu'elle pouroit en avoir encore davantage à l'avenir: ou du moins qu'il n'y avoit point de fonds à faire sur les apparences.

Blainville au sortir de cette conversation entra dans le cabinet de la

Prin-

Princesse, où l'ayant trouvé seule, & en état de l'écouter. Madame luy dit-elle, d'un air tout spirituel, & tout rempli d'enjoûement, vous ne me pardonneriez jamais ce que je viens de faire. J'ay toujours ouy dire qu'on conservoit dans le cœur le souvenir d'une pareille offense, que celle dont je me reconnois coupable, envers vous, & c'est ce qui me fait desespérer que vous m'accordiez jamais la grace, que je ne laisse pas de vous demander; la Princesse ne voulut point se donner la peine de deviner ce qui pouvoit faire ainsi parler Blainville. La maniere dont elle s'étoit expliquée, ne luy permettoit pas de douter qu'elle n'eut quelque chose d'agréable à luy dire, & se sentant beaucoup d'empressement de le sçavoir. Pourquoi tardes-tu tant, luy dit-elle, à m'apprendre ce qui me doit réjouir, & est-ce m'aimer, ma chere Blainville, que de differer, comme tu fais, à m'instruire de ce qui me doit donner du contentement? Je vois bien, Madame, luy répondit Blainville, que mon air vous persuade mieux, que mes paroles. Il est assez

assez gay , & c'est ce qui vous fait croire , que je n'ay que de bonnes nouvelles à vous apprendre ; je ne sçay pourtant pas trop bien ce que j'en dois juger moy-même. Une femme n'aime gueres d'ordinaire à perdre un Amant , & que dira ma Princeesse , quand elle sçaura que je luy ay dérobé le cœur du Prince Richard , & que c'est maintenant dans mes chaînes , qu'il se trouve arrêté. Seroit-il bien possible , ma chere Blainville , répondit aussitôt la Princeesse , & serois-je si heureuse , que tu m'en eusse deffaite ? Que n'as-tu encore les mêmes charmes pour le Pere , que tu as pour le Fils , que je te pardonnerois de bon cœur tes conquêtes ? Mais dis moy , ne m'en fais-tu point accroire , & Richard est-il si bien à toy , que je me puisse affûrer d'être à l'abri de ses importunités ? Il y a de l'apparence , Madame , répondit nôtre jeune Damoiselle , du moins a-t'il pris grand' peine à me persuader de sa tendresse , & je seray bien trompée , si jamais il cherche à vous rebattre les oreilles de ce qui ne vous a déjà que trop ennuié.

ennuié. Pour luy faire juger qu'elle avoit lieu d'avoir cette pensée, elle luy conta tout au long la conversation qu'elle avoit eüe avec ce Prince, & la réjouit beaucoup par son recit.

Tous ces beaux commencemens devoient apporter une extrême joye au Comte de Ponthieu; mais soit qu'il n'y ait point de plaisir sans peine, ou qu'il n'y eut rien de réel dans son bon-heur, on ne le vit point se croire heureux. Se figurant au contraire à toute heure la colere où seroit la Princeesse, quand elle auroit connoissance de son déguilement, il est difficile de dire la peine dont il fut tourmenté. Cette reflexion le fit repentir bien des fois d'avoir trop écouté un amour suborneur. Misérable Prince, se disoit-il souvent, en parlant à soy-même, que vais-tu devenir dans peu de jours? La Princeesse qui t'aime presentement, te va haïr à mort, dès qu'elle sçaura ta fourberie. comment t'excuser envers elle? penses tu qu'elle rejette sur la violence de ta passion, le sujet qu'elle a de se plaindre de toy?

Crois-tu être bien reçu à luy dire , que ta mort étoit inévitable , si tu n'eusses trouvé le moyen de te soulager ? Ne te répondra-t'elle pas que tu devois preferer une mort innocente , à une vie criminelle , & que les veritables marques de l'amour consistent à ne perdre jamais le respect qu'on doit à la personne aimée ? Que répondre , à de si justes reproches , & qu'opposer enfin contre son ressentiment ? Ah tristes causes de mon infortune , & de mon bon-heur tout ensemble , continuoit-il , en jettant les yeux sur son ajustement , que vous m'allez faire racheter cruellement de petits plaisirs , que vous m'avez donnés jusques icy ? Il ne finissoit jamais ces sortes de reflexions , sans jeter beaucoup de larmes , mais encore n'en demeuroit-il pas là pour témoigner son déplaisir , & souvent son desespoir le portoit aux plus fâcheuses extremités.

Pendant que le Comte passoit ainsi de si méchantes heures , le Prince Richard se sentoit de plus en plus amoureux. Il ne laissoit ja-
mais

mais échapper d'occasion de le voir, & de l'entretenir, qu'il ne la prit avec empressement, & il eut fallu enfin être bien novice en amour, pour douter après tout ce qu'il faisoit, qu'il n'en eut beaucoup pour luy. Cependant il ne trouvoit pas auprès de cette Maîtresse extraordinaire ce qu'il s'en étoit promis la première fois. La crainte qu'elle avoit de se faire connoître, la rendoit extrêmement severe envers luy, si bien qu'elle evitoit le tête à tête avec un soin si étudié, que cela ne luy pouvoit plaire. Et quand malheureusement pour elle, elle ne se pouvoit deffendre de luy parler en particulier, c'étoit toujours en luy témoignant une si grande aversion pour l'emportement qu'il n'osa jamais s'émanciper à quoy que ce soit.

Ce Prince se vit obligé par cette conduite, à traiter Blanville avec un grand respect, & quoy qu'il n'osa se flatter de l'avoir pour femme, par les grands obstacles qu'il y prevoit, il ne laissa pas de se faire une affaire serieuse de sa passion. Cependant

dant il la cachoit à tout le monde avec beaucoup de loin ; mais quelque precaution qu'il y apportât, le Roy son Pere en fut bientôt averty par des creatures qu'il avoit mises luy-même auprès de luy, & qui étant entrées dans sa confidence, sous les apparences du monde les plus belles le decelerent aussi - tôt à leur veritable Maître. Ces gens, dis-je, ayant communiqué au Roy ce qu'ils sçavoient de la passion de son fils, luy firent bien esperer de la sienne. Voila Sire, luy dirent-ils un grand obstacle levé, il vous sera facile maintenant de menager le consentement du Roy de France, & celuy de la Princeesse, & nous nous trompons fort si vous n'avez contentement. Le conseil de ces flatteurs donna de l'audace au vieil Henry, il cōmença à importuner la Princeesse de son amour beaucoup plus qu'il n'avoit encore fait, & ces persecutions allerent enfin si loin, qu'elle fut obligée de le maltraiter, plus qu'elle ne vouloit. Mais le Roy ne se rebuta pas pour cela, il luy dit d'abord tout ce qu'il pût pour la toucher, luy parla

parla du mépris que son fils avoit visiblement pour elle, luy préférant une simple Demoiselle, dont le mérite & la naissance étoient si fort au dessus d'elle, & de luy. Qu'il la prioit de considerer quel étoit le rang où il l'appelloit; qu'il ne luy demandoit rien, qu'après qu'il auroit repudié Eleonore dans les formes, mais qu'elle ne devoit pas du moins luy refuser l'esperance en attendant. Il croioit par ces douceurs s'attirer un meilleur traitement, que celuy qu'il venoit de recevoir de la Princeesse; mais voyant, à son grand regret, qu'elle paroissoit toujours la même pour luy, il resolut de l'intimider par ses menaces, & d'en venir effectivement à de grandes extremités, plutôt que de ne la pas porter à ce qu'il desiroit. Enfin Madame, luy dit-il un jour, je vois bien qu'on ne gagne rien avec vous par la douceur; & que vous voulez qu'on cherche d'autres moyens pour vous reduire. Mais avant que de me pousser à bout, vous deveriez songer que l'amour qu'on irrite se tourne souvent en fureur, & que je pourrois me servir de mon autorité.

après

après avoir employé inutilement mes prières.

Il est difficile de dire combien la Princesse se trouva étonnée à un compliment si peu attendu : elle se sentit néanmoins assez de fierté, pour ne se pas laisser accabler par la juste douleur, & regardant le Roy avec des yeux où la colere avoit pris la place de la douceur, qu'on y voyoit ordinairement. Je crois en verité, luy répondit-elle, que vous pensez parler maintenant à quelqu'une de vos Sujettes & je vois bien enfin que la folie que vous vous êtes mise en tête vous fait oublier qui je suis, & ce que vous me devez, après vous avoir fait perdre le souvenir de ce que vous êtes, & de ce que vous vous devez à vous-même. Le vieil Henry ne peut entendre traiter sa passion de folie, sans se sentir monter le feu au visage de dépit. Sa colere parut aussi-tôt dans tous les mouvemens, & après avoir jetté un regard menaçant sur la Princesse. Vous croyez donc, luy dit-il, qu'il vous sera permis de m'insulter impunement, & qu'à cause que j'ay eu la foiblesse de vous
aimer,

aimer, j'auray encore celle de souffrir jusques à vos mépris. Otez-vous, je vous prie, Madame, cette pensée de la tête, si vous vous l'y êtes mise. J'ay ce me semble assez bien fait jusques icy le personnage d'un Amant, il est têmes maintenant que je fasse celuy de Roy. Vous allez voir aussi un grand changement dans ma conduite, & si vous ne vous êtes pas renduë à mes soumissions, j'espere que vous vous rendrez bien-tôt à mes commandemens. Il m'est de consequence aussi bien, continua-t'il, de ne pas permettre qu'on paroisse rebelle à mes volontés, & que diroient mes Sujets, s'ils me voyoient recevoir la loy d'une simple fille, pendant que tant de peuples se soumettent aveuglement à ce que je veux?

Ces dernieres paroles achevèrent de mettre la Princeesse dans une furieuse colere. Elle écouta tous les mouvements que luy inspiroit une belle fierté, & ne pouvant retenir plus long-têmes ce qu'elle avoit sur le cœur. Ces fujets, luy dit-elle, dont tu me parles, sont obligés de souffrir tes déreglemens, & ne
font

font que leur devoir, quand ils cachent leur dèpit; mais une Princeſſe de ma naiſſance, n'a point de meſure à garder avec toy; & principalement quand tu manques au reſpect que tu luy dois. Enfin, je commence à te connoître, & ne me laiſſe plus abuſer par cette fauſſe apparence de vertu, par où tu prétendois ſurprendre ma ſimplicité. Je ne te plains donc plus, comme j'ay fait autrefois, croiant qu'un malheureux amour étoit tout ton crime: je te connois trop aujourd'huy pour te croire ſi innocent, & je vais de ce pas avertir le Roy mon Pere d'un procédé ſi indigne, afin qu'il prenne des reſolutions dignes de luy, & de moy. Je crains peu vos menaces, Madame, luy repliqua le vieil Henry, & ſi vous ne fondez vos eſperances que ſur ſon ſecours, vous ne ferez jamais en état de me faire grand mal. Il eſt mort à l'heure qu'il eſt, ou peu ſ'en faut, & celui que vous envoyerez devers luy fera grande diligence, ſ'il arrive jamais aſſez à tēms pour luy apprendre vos plaintes.

La Princeſſe avoit déjà aſſez d'affliction,

fiction, pour n'avoir pas besoin qu'on luy donnât de nouveaux sujets de tristesse; elle demeura interdite dans ce moment, & fit voir par la quantité de larmes qu'elle versa, que la nature agissoit puissamment dans son cœur. L'état où elle se trouvoit étoit sans doute assez pitoyable, pour donner de la compassion; mais le vieil Henry la regarda sans en paroître aucunement touché. Et comme un amour furieux, & qui n'écoutoit plus de raison, l'occupoit entierement, il n'eut pas la force de reprimer des desirs, que je n'ose nommer, de peur de ternir encore la memoire d'un grand Roy. Mais pourquoy l'épargner, puis qu'il ne s'épargna pas luy-même. Sans faire reflexion aux pleurs de la Princesse, il commença à l'importuner par des discours qu'elle n'entendoit gueres: & des discours il en vint bientôt à des actions peu seantes à un Prince, que je passeray neanmoins sous silence, r'envoyant le lecteur curieux à l'histoire de ce têmes-là.

Il est difficile de dire quel fut le desespoir de cette jeune Princesse, après

après des choses si indignes d'un grand Roy ; elle leva les yeux sur luy d'une maniere toute furieuse, & après luy avoir annoncé par des regards terribles ce qu'elle avoit à luy reprocher. Je vois bien tyran, luy dit-elle, ce qui te donne tant de hardiesse ; tu crois que mon Pere mort, on ne songera plus à me secourir, & que le bien de la Paix l'emportant sur le ressentiment qu'on pourroit avoir de tes offenses, on preferera le repos des peuples à la vengeance. Mais tu t'abuses, continua-t'elle, tu interesses trop l'honneur de celuy qui doit succeder au Roy mon Pere, pour ne le pas porter contre toy à tout ce que la vertu peut inspirer à un grand Prince. Il est jeune il est fier, il aime la gloire & je suis enfin sa Soeur ; prens-y bien garde si tu veux, je ne t'en dis pas davantage, mais c'est bien assez à mon avis, pour te faire éviter ton malheur, à moins que ta passion ne te rende incapable d'écouter toute sorte de raison.

Le vieil Henry ne fit pas grand cas de toutes ces menaces. Je ne crains point, Madame, luy dit-il fierement

ny le Roy vôtre Pere, ny son jeune
fils: l'un a trop de foiblesse pour me
faire du mal, & l'autre trop peu
d'experience pour me nuire. Il faut
vous resoudre à me satisfaire;
c'est le meilleur conseil que je vous
puisse donner, & que vous puis-
siez prendre, me sentant encore
assez de foiblesse, pour vous rendre
mon cœur, si vous vous mettez en
état de le regagner. C'est enfin par
vos complaisances que vous devez
esperer désormais du repos: si vous
en usez bien, je me dépouïlleray
dans peu de tēms de cēt air severe,
qui ne vous doit pas être trop agrea-
ble; si au contraire vôtre mē-
pris augmente plutôt que de dimi-
nuer, je vous avertis encore une
fois que je me serviray de tout mon
pouvoir, & que je vous feray con-
noître bientôt qu'il n'est pas de bon
sens de refuser une chose, quand on
peut être contraint à l'accorder.

La Princeesse sentit redoubler sa
colere à ce discours, & comme une
grande ame s'irrite plutôt par les
menaces, qu'elle ne se soumet, elle
n'en conçeut que de plus grands
mēpris pour le vieil Henry. Tu t'a-
buses,

buse tyran, luy dit-elle, quand tu pretendes m'étonner, & toute la terre m'abandonneroit à l'heure qu'il est, que j'espererois encore assés dans le seul secours de mes mains, pour croire qu'elles me suffiroient pour t'arracher la vie. Ne m'approches pas davantage, continua-t'elle, si tu ne veux éprouver jusques où peut aller le ressentiment d'une Princeesse qu'on offense par l'endroit le plus sensible. Cette genereuse Princeesse tint encore plusieurs discours qui devoient vraisemblablement faire rentrer le Roy en luy-même ; mais l'amour avoit tellement troublé sa raison, qu'il étoit incapable de toute sorte de conseil. Il en vint donc encore à des emportemens épouvantables, qui luy furent cependant inutiles, si bien qu'après avoir employé les menaces, il fut obligé de revenir aux prieres.

Cette inégalité eût sans doute donné de la compassion à la Princeesse, si le Roy par sa méchante conduite n'eût étouffé en elle tous les sentimens de bonté qu'elle avoit eus pour luy. Comme il vit donc qu'il n'y avoit plus d'esperance, il prit

prit le party de la retraite, & la laissa seule dans sa chambre, toute noyée de pleurs. Blainville y entra au même tēms, & surprise au dernier point de l'affliction où elle la trouvoit. Qu'y a-t'il, Madame, luy dit-elle qui trouble ainsi vōtre repos, & qui auroit l'ame assez dure pour voir répandre des larmes à de si beaux yeux, sans en mourir de douleur. Nommez moy, ma Princeesse, celui qui vous met dans l'état où je vous vois, je cours vous venger de ce pas, & vous témoigner par une action au dessus de mes forces, & de celles de mon sexe, que rien ne m'est impossible, quand il s'agit de vous rendre service. La Princeesse sentit redoubler son affliction à ces paroles; elle regarda néanmoins la jeune Blainville d'une maniere toute obligeante, & sans discontinuer ses pleurs. Il sembla que la tendresse qu'elle avoit pour elle, la rendit plus sensible à l'aversion qu'elle avoit pour le Roy d'Angleterre. Cependant elle fit quelques efforts sur sa douleur, pour pouvoir l'exprimer, & après s'être essuié les yeux. Ma chere Blainville, luy dit-

dit-

dit-elle, je t'appris il y a quelques jours le commencement de mes malheurs, il est juste que tu en saches la suite, afin que tu juges par ce que j'ay à te dire, s'il y eût jamais Princesse plus infortunée que la malheureuse Alix. Elle luy conta au même têmes la conversation qu'elle avoit eüe avec le Roy, & ne luy cacha rien de ses emportemens. Mais à peine eût elle la force d'achever son discours; tant un recit si pitoiable, & si indigne d'un Prince, acheva de luy faire de peine. Elle recommença donc à pleurer encore plus fortement qu'elle n'avoit fait, faisant voir combien des sentimens d'honneur sont incompatibles avec la brutalité.

L'affliction où étoit la Princesse, mit Blainville dans un pareil état, que celui où elle étoit; tant elle prenoit de part à qui la regardoit. Elle ne fit point de difference entre ses propres malheurs, & ceux d'Alix, & trouva que cette Princesse avoit tant de lieu de s'affliger, qu'elle n'osa jamais entreprendre de luy donner quelque consolation. Ce malheureux amant oublia dans ce
mo.

moment le personnage qu'il devoit jouer auprès de la Princesse, & si elle eût été en état de pouvoir faire reflexion sur autre chose, que sur ses malheurs, il est sans difficulté qu'elle eût bien-tôt reconnu qu'il n'est pas du caractère d'une fille, d'avoir tous les mouvemens qu'avoit Blainville. Mais elles n'étoient gueres capables ny l'une, ny l'autre de raisonnement : l'une ne songeoit qu'aux moyens d'éviter la brutalité d'un Prince tout-puissant, qui continuoît les menaces, l'autre n'écoutoit que des sentimens de vengeance, qui eussent eu sans doute de grandes suites, si ses forces eussent été proportionnées à la grandeur de son ressentiment. Mais heureusement pour le Roy d'Angleterre, le pouvoir ne secundoit pas sa volonté; & que luy pouvoit faire un malheureux Prince, sous les habits d'une fille, & son déguisement ne sentoit-il pas déjà assez la foiblesse pour ne lui rien faire apprehender de la colere? Aussi n'y eût-il que des desirs impuissans dans tous les projets de sa vengeance, & Blainville le reconnoissant bien elle-même, se contenta

tenta de souhaiter mille malheurs au Roy d'Angleterre qui ne luy arrivèrent pas pour cela.

Cependant la nouvelle qui vint bien-tôt après de la mort du Roy de France, servit encore à augmenter les douleurs de la Princeſſe. Outre qu'elle perdoit un Pere qui l'aimoit tendrement, & qu'elle aimoit de même, elle n'étoit pas ſeure que Philippe Anguſte, qui luy avoit ſuccédé, prit le même ſoin de ſa fortune, que celui qu'elle devoit attendre vraifemblablement du feu Roy. Elle ſçavoit que les commencemens d'un Regne ſont d'ordinaire chancelans & mal aſſurez, & qu'un Prince, quelque grand qu'il ſoit, cherche plutôt à affermir ſa puiffance dans ſes propres états, qu'à ébranler celle de ſes voiſins en leur portant la guerre. Ces raiſons la firent deſeſperer d'un grand ſecours, ſi bien qu'elle ſe reſolut de ſe tirer elle-même des mains de ſon ennemi, & de repaſſer en France ſi ſecretement, qu'elle put arriver à Calais, avant qu'on ſçeut qu'elle fût ſeulement ſortie de Londres. Mais comme il luy étoit impoſſible d'ex-
cuter

cuter un si grand dessein, sans le communiquer à quelques personnes; entre celles qu'elle croioit fidelles, il s'en trouva une qui ne l'étoit pas. & qui aiant averti le Roy d'Angleterre de cette retraite, luy donna le moien de la prevenir. Mais ce fut d'une maniere bien extraordinaire, & qn'on devoit ce semble attendre bien peu d'un aussi grand Prince que luy. Car il la fit arrêter à l'heure même & resserrer si étroitement qu'elle n'eût garde de pouvoir executer dans la suite, ce qu'elle n'avoit resolu, que pour se tirer d'oppression.

Le procedé violent du Roy d'Angleterre donna de l'étonnement à toute l'Europe. Ce fut bien tôt le sujet de toutes les conversations, & les gens de bon sens jugerent au même têmes que c'étoit un veritable moyen de rallumer la guerre dans cet état, qui fumoit encore des grands embrazemens qu'il y avoit eus. L'image affreuse de ce fleau de Dieu se presenta en suite à l'imagination de tous les Anglois, que l'affaire regardoit plus particulièrement que les autres. Ils craigni-

rent les violences, les pillages, les incendies, & généralement tous les maux inséparables de la guerre. Une idée si terrible leur donna de l'horreur pour les mouvemens du vieil Henry, & il n'y en eut point enfin qui ne condamnât sa malheureuse passion, qui troubloit si souvent le repos de ses Sujets. Mais, quoy que la haine qu'ils avoient pour luy après cela, fut si grande qu'elle étoit condamnable, principalement dans des Sujets; qui doivent toujours du respect à leur Souverain, elle n'approcha pas néanmoins de celle de la jeune Blainville. Quand elle scût ce qu'il avoit fait, elle demeura évanouïe; mais d'une maniere à faire peur que cela n'allât plus loin qu'à l'évanouïssement. Après qu'on eut fait mille choses pour la faire revenir, & qu'on en fut enfin venu à bout, elle n'ouvrit les yeux que pour donner cours à des larmes, qui parloient toutes seules de sa douleur. Mais elle eut bien donné d'autres marques de son desespoir, si elle ne se fut apperçeuë qu'il y avoit des gens autour d'elle, qui luy

de-

devoient être suspects, & à qui il étoit indubitable qu'elle auroit découvert son secret, pour peu qu'elle en eut fait davantage. Ce n'est pas, qu'en l'état où étoit sa fortune, elle trouva rien qui la pût rendre plus mal-heureuse ; mais le soin de l'honneur de la Princesse, qu'elle trouvoit intéressée en cette rencontre, l'obligea à cette precaution. En effet il y a toujours mille gens dans une Cour, qui ne demandent qu'un pretexte à médire. Et que n'eussent-ils point dit, s'ils fussent venus à sçavoir que la jeune Blainville, n'étoit rien moins, que ce qu'elle paroissoit ?

Ces reflexions judicieuses empêcherent donc mille faillies de ce mal-heureux Amant. Ainsi après avoir remercié ceux dont il avoit reçu du secours, il s'en débarassa le mieux qu'il pût, & dès qu'il se vit seul, & en état de ne rien craindre, ce fut alors qu'il fit connoître combien il étoit sensible à son mal-heur. Il jeta des plaintes qui eussent attendry l'ame la plus barbare. Il fit en suite mille menaces contre le vieil Henry ; mais connoissant

noissant son impuissance, il déchargea sa colere contre soy-même, & commença enfin à s'arracher les cheveux. Son Gouverneur, qui n'avoit paru à la Cour que le moins qu'il luy avoit été possible, entra heureusement dans la chambre, au même têmes qu'il y avoit beaucoup à craindre de la suite de son desespoir. Il venoit d'apprendre ce qui étoit arrivé à la Princesse, & sçachant l'interêt que son Maître y prennoit, il étoit accouru pour le côsoler, & pour luy insinuer des sentimens de patience, à quoy il se doutoit bien, qu'il ne se porteroit pas volontiers. Il le trouva en l'état que nous venons de dire, & n'eut pas besoin qu'on luy apprît, ce qui faisoit sa douleur. Il ne peut tout-à-fait la condamner, sçachant combien la fortune luy étoit contraire; mais il ne pût aussi approuver qu'il portât les choses à une si grande extremité. Quoy Seigneur, luy dit-il, vôtre ame s'abat donc ainsi du premier coup, & vous ne sçauriez souffrir une seule disgrâce de la fortune, sans faire paroître aussi tôt que vous avez de la foiblesse ?

blesse ? Où est cette grandeur d'ame que j'ay crû quelque fois reconnoître en vous , & que sont devenus tant de beaux sentimens , qui sembloient vous mettre au dessus de tous les hommes ? Pardonnez, Seigneur , un discours si libre , mais qui est si fort de saison. Je sçay que ce n'est pas à moy à parler de la sorte à mon Maître , & que c'est manquer en quelque façon au respect que je luy dois ; mais ayant eu le soin de vôtre jeunesse , il m'est bien douloureux que tant de bons conseils que je vous ay donnez ne produisent autre chose en vous , que des actions à quoy j'avois, ce me semble, si peu de lieu de m'attendre. Un Prince mettre la main sur foy , & s'oublier assez pour en venir aux extremités , dont je viens d'être le mal-heureux témoin, c'est, Seigneur, un creve-cœur si grand pour moy , que je ne croy pas m'en pouvoir consoler de ma vie. Ce Gouverneur croyoit bien qu'après ces remontrances le Comte luy dût repliquer ; mais comme il vit qu'il demeueroit dans le silence , non pas par la honte de ce qu'il venoit

venoit de faire; mais pour se recueillir mieux dans sa douleur, il voulut chercher des raisons pour le consoler, & pour luy faire même esperer quelque chose de sa fortune. Vous avez lieu, sans doute, reprit-il, de vous trouver surpris de la prison de la Princeſſe; mais encore cela ne doit point tant vous affiger, & mettant à part l'intérêt de votre gloire il n'y a rien dans un procédé si peu attendu qui nuise à votre amour. C'est de là au contraire que vous pouvez attendre un succès favorable, & si vous y aviez bien songé, vous verriez comme moy, que vous n'aurez pas si grand lieu de vous affliger que vous pensez.

Ce discours augmenta encore le deſeſpoir du Comte, il crût que son Gouverneur se moquoit de luy, ou du moins qu'il avoit perdu le jugement, de sorte qu'il ne luy pût cacher sa pensée. Mais ce ſage Gouverneur reprennant auſſi-tôt la parole. Non non, Seigneur, luy dit-il, je ne vous ay rien dit, qui ne ſoit fondé ſur la raiſon; & la violence que fait le Roy d'Angleterre à une illuſtre Princeſſe doit être le commence-
ment

ment de toutes vos esperances. Pens'en fallut, que le Comte ne s'emportât de colere, quand il entendit Blainville parler encore de la sorte. Il modera néanmoins sa passion, pour le voir aller jusques au bout, & sans vouloir l'interrompre, il écouta paisiblement tout ce qu'il luy voulut dire; & voicy la suite du discours de ce Gouverneur. Je connois, Seigneur, par ce que je lis maintenant dans vos yeux, que vous me traitez de ridicule de vouloir vous persuader que vous devez trouver vos avantages dans le procédé du Roy d'Angleterre; mais dites moy, je vous prie, où en seriez vous maintenant, si ce Prince avoit fait ce qu'il devoit faire? Son Fils n'auroit-il pas déjà épousé la Princesse, quelque indifferance qu'ils ayent l'un pour l'autre, & qu'aurez-vous à esperer après cela? N'est-ce pas luy qui s'est opposé à ce Mariage, qui vous privoit pour jamais de ce que vous aimez le plus? S'il y eut consenty, qui est ce qui jouïroit maintenant de ces tendres embrassemens, dont vous faites toutes vos esperances? Ne seroit-ce pas le Prince

Prince Richard , & croyriez-vous bien que l'amour chimerique qu'il s'est mis pour vous dans la tête , & dont vous m'avez fait l'honneur de m'entretenir , luy eut servi d'excuse , pour s'opposer à la volonté du Roy son Pere ? Non, Seigneur , ne vous l'imaginez pas , il eut obey quelque repugnance qu'il eut eüe à le faire , & vous verriez maintenant entre les bras , celle que vous pleurez si fort pour n'être encore qu'en prison. Cependant c'est de celuy , que vous croyez maintenant votre plus grand ennemy , que vous avez reçu cette grace , & c'est de son dernier procedé , que vous devez encore attendre tout votre bonheur. Doutez vous du ressentiment de Philippe Auguste , quand il apprendra le traitement qu'il fait à sa Sœur ? doutez-vous de sa generosité , & qu'il ne vienne icy luy-même , pour tirer vengeance d'une action , qui le regarde plus que personne. Pour moy je me le represente déjà à la tête de ses armées , forcer tout ce qui voudra s'opposer à sa juste fureur. Je me le represente encore victorieux de ses ennemis , les obliger

ger de reconnoître leur faute, & leur imposer telles conditions qu'il plait à un vainqueur de donner aux vaincus. Ce fera alors que ce grand Prince faisant reflexion sur le déreglement du vieil Henry, & sur le mépris que le Prince Richard fait paroître pour sa Soeur, les privera tous deux de la possession d'une Princesse, dont ils se montrent si indignes par leurs actions.

Quoy que le Comte ne se laissât pas entierement persuader par ces parolles, il parut neanmoins beaucoup plus traitable après cela qu'il n'avoit fait un moment auparavant. Du moins ce discours servit à luy faire quitter le dessein qu'il avoit pris de tourner ses mains contre soy-même. Il demanda donc à son Gouverneur ce qu'il avoit à faire en cette occasion, & resolut de suivre l'avis qu'il luy donnoit, qui étoit de reprendre ses habits, & de se dépouiller dès le jour même, de ceux qui luy avoient donné entrée chez la Princesse. Pendant qu'il se confirmoit de plus en plus à suivre ce conseil, le Prince Richard entra dans sa chambre avec un air aussi dégagé que s'il

L

n'eût

n'eût dû prendre aucune part à ce qui étoit arrivé à la Princesse. Le Comte n'avoit point encore changé d'habit heureusement, si bien que le Prince d'Angleterre ne se deffiant de rien, & le prenant toujours pour la même Blainville, qu'il aimoit si éperdüement. Madame, luy dit-il, je connois les bontez que la Princesse a pour vous, & l'attachement que vous avez à son service, tellement que je ne doute point que vous ne soiez extrêmement sensible à son malheur. Je viens pour vous en consoler, & vous assûrer en même têmes que je seray toujours extrêmement touché de ce qui vous pourra donner le moindre chagrin.

Le Prince disoit cecy d'une maniere qui se rapportoit si peu à ses paroles, que le Comte ne fut aucunement embarrassé sur ce qu'il avoit à luy répondre. Et contrefaisant toujours admirablement bien le personnage qu'il avoit joué depuis qu'il étoit à la Cour d'Angleterre, Seigneur, luy repliqua-t'il, vous ne voulez pas assûrement que je croie ce que vous prenez la peine de me dire. Quand on a de l'affliction, elle se recon-

reconnoit ordinairement à l'extérieur, & le vôtre est maintenant trop libre, & trop dégagé pour me persuader que vous preniez tant de part que vous dites à mon affliction. Madame répondit Richard tout étonné de la réponse que le Comte venoit de luy faire, je mentirois assurément si je vous disois que les malheurs de la Princesse me touchent aussi sensiblement, que ceux qui pourroient vous arriver. Il y a bien de la difference aussi entre les sentimens que j'ay pour elle, & ceux que j'ay pour vous. L'amour a des droits, où l'estime ne peut pretendre. Vous sçavez que je suis bien éloigné de l'aimer, & comment voudriez-vous que je parusse aussi affligé de sa disgrâce, que je serois de la vôtre, puis que tout ce que je vous en ay dit, ne vient que pour l'amour de vous?

Le discours de ce Prince donna plus de joye au Comte, qu'il n'en devoit vraisemblablement esperer en l'état où étoient les affaires. Il fut bien-aïse d'apprendre, que Richard ne s'interessât en rien à ce qui étoit arrivé à la Princesse, s'assurant par

là qu'il ne l'épouserait qu'à la dernière extrémité. Ainsi malgré tous ses ennuis, il ne pût s'empêcher de sentir quelque mouvement de joye, qui luy fit écouter le Prince avec beaucoup de patience. Celuy-cy luy dit mille folies, qu'il luy falut entendre, & à quoy le Comte se résolut d'autant plus volontiers, qu'il sçavoit bien qu'il ne seroit pas encore exposé long-têms à un semblable entretien. En effet, reprenant ses habits, il se mettoit à couvert de mille douceurs fades qu'il luy avoit fallu essuier, & qui le luy devoient paroître encore davantage maintenant qu'il avoit tant d'inquietude dans l'esprit. Cette pensée luy fit donc relâcher quelque chose de sa severité ordinaire: il traita le Prince Richard tout autrement qu'il n'avoit coûtume de le traiter, & cet accueil favorable luy faisant concevoir des esperances avantageuses de son amour, il ne le quitta point sans croire, que dans deux ou trois semblables visites, il viendrait à bout de sa cruauté, qui luy avoit jusques là interdit des si douces pensées.

Pendant qu'il aidait ainsi à se tromper luy-même, & qu'il s'entretenoit

retenoit tout seul dans sa chambre du merite de la fausse Blainville, ce Prince déguisé songeoit de son côté à se tirer de OEthal, sans qu'on s'en apperçût. Il feignit pour cela de se trouver un peu mal, afin d'avoir lieu de demeurer dans sa chambre, sans qu'on y trouvât à redire. Mais au lieu d'y rentrer, comme on croioit, il enfla une longue allée, qui en étoit assez près, & qui conduisoit à une écalier dérobbé, par où l'on descendoit dans une petite Cour, où il y avoit une fausse porte. Il y trouva un carosse, que son Gouverneur y avoit envoyé, il y monta aussi-tôt, & on le conduisit dans un logis écarté, où son Gouverneur l'attendoit avec beaucoup d'impatience. Leur conversation ne fut pas longue, n'ayant pas tout le temps qu'ils eussent voulu de parler d'affaire, si bien qu'après que le Comte eût changé d'habit, il prit congé de luy, & monta au même temps à cheval, ne se faisant accompagner que d'un valet de chambre, homme fidele & qui avoit autant d'attache à son service, que nul autre. Le Gouverneur ne le vit point partir, sans donner

ner des marques par les larmes de l'amitié qu'il avoit pour luy ; mais il fallut obeïr à la neceffité , & fe foumettre à la raifon, qui demandoit une feparation fi cruelle , de peur qu'en l'accompagnant , il ne fervit à le faire reconnoître. Et de fait il avoit paru quelquefois à la Cour, & comme il paffoit pour fon Oncle , il pouvoit luy nuire beaucoup plus qu'il ne luy pouvoit fervir.

Ce Prince marcha toute la nuit fans s'arrêter , & trouvant le lendemain matin qu'il avoit fait quinze lieües , il voulut fçavoir où il étoit. Il le fit demander par fon valet de chambre qui parloit tres-bon Anglois , & aiant fçû qu'il étoit fort près du Château, où l'on avoit enfermé la Princeffe, il voulut voir, devant que de s'en éloigner , s'il ne pourroit point trouver le fecret de la voir. Après avoir mangé un morceau , & fait repaître fes chevaux, qui en avoient grand befoin , il prit le chemin qu'on luy avoit enseigné pour aller à ce château , & il aperçeut enfin ce lieu qui renfermoit toutes fes efperances. Il fit bride en
main

main à une portée de mousquet de là pour se déterminer sur ce qu'il avoit à dire lors qu'il se présenteroit à la porte ; mais enfin, après y avoir bien rêvé, il ne trouva point de meilleur expédiât, que de demander à y être cōme un étranger qui étoit biē-aise de voir tout ce qu'il y avoit de curieux dans le País. Sa résolution prise, il s'avança vers la sentinelle, à qui il fit son compliment avec beaucoup de civilité, croiant que cela luy dût servir à quelque chose. Mais celui-cy n'étant pas Maître de faire ce qu'il vouloit, il appella son sergeant, qui fût encore avertir son Officier de ce qui se passoit. Le Comte étoit sans doute bien ennuié de cette ceremonie, qui ne luy plaisoit pas ; mais il fallut attendre la fin de tout cela, qui ne luy fut gueres favorable. Car cēt Officier étant venu luy-même à la porte, la luy refusa nettement, ce qu'il fit néanmoins le plus honnêtement qu'il pût, s'excusant sur les ordres exprés qu'il avoit du Roy son Maître de ne laisser entrer personne dans le Château, où il y avoit des prisonniers d'état. Ce fut au Comte à

à prendre son party après une réponse si cruelle: il enfila le premier chemin qu'il trouva, & quoy que le têms ait coûtume de durer extrêmement, quand on a du chagrin, la fin du jour arriva néanmoins, qu'il ne croioit pas encore avoir fait une lieüe, tant il révoit profondement à ses malheurs. Il entra dans la première Hôtellerie qui se rencontra, sans se soucier qu'elle fut bonne, ou mauvaise, & ne fut pas plutôt enfermé dans la chambre, qu'il ressentit tout ce qu'une pareille fortune que la sienne, peut faire ressentir de cruel à un homme extrêmement amoureux.

Pendant qu'il passoit ainsi de méchantes heures, le Prince Richard n'en avoit gueres de meilleures. On luy avoit appris le matin, que la jeune Blainville étoit disparuë, & qu'on ne sçavoit quelle chemin elle avoit pris. Il étoit accouru à sa chambre à cette fâcheuse nouvelle, esperant qu'elle se pourroit trouver fausse; mais luy étant confirmée de toutes parts, il s'abandonna à un desespoir conforme à la grandeur de son amour. En effet sans se plus sou-

cier

cier de garder aucunes mesures, pour tenir caché ce qu'il avoit effaié jusques-là qui fut lecret, il demanda à tout le monde des nouvelles de la Maîtresse, comme si tout le monde en eût du sçavoir, & que chacun eût été complice de sa disgrâce. Il donna ordre ensuite à toute sa maison de monter à cheval pour la chercher, & promit de grandes recompenses à qui la deterreroit. Cependant il voulut aller luy-même à la queste, & sçachant l'empressement avec lequel Blainville s'étoit toujours attachée au service de la Princesse, il tourna ses pas du côté du Château, esperant que cette fille y seroit allée, & qu'il en auroit plutôt là des nouvelles, qu'en quelque endroit que ce fut. Il pressa ses chevaux tout autant qu'ils purent fournir, & s'informa par tout, si l'on n'avoit point veu passer celle qu'il cherchoit. Mais personne ne luy en pût rien apprendre, si bien qu'il desesperoit déjà de réussir dans cette queste, quand un de ses gens, qu'il avoit envoyé par un autre chemin, luy vint dire qu'il avoit trouvé celle dont la perte luy donnoit tant d'affliction.

fiction. Le Prince s'informa aussitôt en quel endroit ce pouvoit être, & comment il s'y pourroit rendre, & ayant sçu de son domestique qu'il avoit trouvé Blainville en habit d'homme, sur le grand chemin de Douvres, & qu'il y trouveroit des brisées par tout où elle auroit passé, qu'un de ses camarades y devoit mettre, selon qu'ils en étoient convenus ensemble, avant que de se quitter, il partit dans le même moment, & se rendit bien-tôt au même lieu, où on luy avoit dit qu'on avoit vu sa Maîtresse. Il y trouva les brisées qu'on luy avoit dit qu'il y devoit trouver. Elles lui servirent de guides pendant quelque téms, & il marcha le long du chemin de Douvres jusques à ce que ces brisées le menerent par un petit sentier peu battu, & qu'il falloit néanmoins, que le Comte eût pris, étant tout semé de branches de Chêne. Il ne hesita point de suivre ce chemin & il y entra aussitôt. En effet c'étoit celui que le Comte avoit pris, luy étant bien indifferant, où il s'arrêteroit pour passer la nuit, étant bien seur d'en avoir une mauvaise, en l'état où il se trouvoit. Le

Le Comte étoit descendu à la première Hôtellerie qu'il avoit rencontrée, & étoit dans une méchante chambre, où il ne pretendoit gueres goûter de repos, quand son valet de chambre y entra avec un village qui marquoit assez qu'il avoit quelque chose d'extraordinaire à luy apprendre. Ah Seigneur, luy dit-il, tout est perdu, le Prince Richard n'est pas loing d'icy qui vous cherche : il y a déjà de ses gens là-bas, qui ont investi la maison, de peur que vous ne luy échappiez. Il sçait que vous y étés à ce que j'ay appris adroitement d'un de ses Gardes, & vous ne ferez pas enfin beaucoup de téms sans le voir. Ces paroles surprirent extraordinairement le Comte, & comme il avoit peu de téms à se refoudre, il jetta les yeux sur son valet de chambre, qu'il connoissoit homme d'intelligence, & capable de donner un bon conseil. Eh bien, Firmin, luy dit-il, que me conseille-tu en cette rencontre, tu sçais mes affaires comme moy-même, & mon Gouverneur ne t'a rien caché. Tu sçais dis-je pour qui l'on me prend icy. Que feray-je pour me tirer d'un
fi

si mauvais pas ? Crois-tu qu'il soit à propos que je luy découvre mon nom, & mon amour, & qu'en luy faisant connoître au même téms combien il s'est trompé dans la pensée qu'il a eue de moy, je luy remette ma fortune, & ma vie entre les mains ? Seigneur, répondit Firmin, l'affaire est delicate, & de plus habilles que moy s'y trouveroient bien embarrassés. Mais l'honneur que vous me faites, demande que je fasse quelque chose d'extraordinaire, & qui surpasse mes forces. Mais il n'est pas de saison icy de vous faire mes complimens, le peril presse, & je dois songer à vous en sortir. Je crois en un mot, que vous ne devez point avouer au Prince Richard que vous soyiez la personne qu'il a veüe chez la Princeesse. Il est violent extrêmement, & je ne voudrois pas répondre qu'il ne se portât à des extrémités indignes de luy. Que luy dire donc, repliqua le Comte, car enfin, tu sçais qu'il voudra qu'on le paye de bonnes raisons ? Je voudrois, Seigneur luy dit Firmin, si j'étois à votre place, luy faire quelque fausse confidence là-dessus, & luy en faire

re

re si bien accroire , qu'il donnât de luy-même dans le panneau. Je voudrois en un mot qu'il me prit pour tout autre, que je ne ferois pas. Je voudrois dis-je qu'il démentit luy-même , ce que luy diroient ses yeux, & que sur une Histoire faite à plaisir, il crût de bonne foy tout ce que je luy dirois de ma destinée. Ah Firmin , luy répondit le Comte, je ne scaurois me résoudre d'en venir à ce que tu me proposes, j'ay déjà eu trop de remords d'avoir trompé la Princesse , pour me porter encore si librement à tromper le Prince Richard. Il y a cependant bien de la difference entre ce que j'ay fait contre elle , & ce que je ferois icy. L'Amour semble m'excuser à l'égard d'Alix, au lieu que rien ne pourroit me justifier en cette occasion. Je m'en ferois un reproche toute ma vie , & je n'y ferois jamais de reflexion, sans éprouver quelque chose de pire que tout ce que je puis apprehender de la colere du Prince. Je ne doute point de tout cela , luy repliqua Firmin , & que ces sentimens ne soient propres aux grandes ames, comme la vôtre. Mais pour moy ,
qui

qui n'ay, je l'avouë, que celle d'un homme du commun, je ne me sentirois point tant de delicateffe, & fans m'arrêter à des maximes si relevées, je considererois qu'il n'y a rien tel que de vivre; que qui est mort est mort, & que quelque grãd qu'on ait été pẽdant sa vie, on n'est plus qu'un sot quand on est assez fou que de se laisser mourir. Enfin que tout doit ceder aux soins de se conserver, & de se garentir de la violence de ses ennemis. Je sçais bien, continua-t'il, qu'il y a des choses, où l'on ne se resout qu'avec peine; mais à tout considerer, en ferez-vous mieux, quand vous vous serez livré vous-même entre les mains de vôtre ennemi? Qui vous garantira de son ressentiment, quand il vous dira à vous-même, qu'on ne se joüe pas impunement d'un Prince, & fera-t'il tẽms alors de vous repentir de ne m'avoir pas crũ?

Ces paroles, qui avoient beaucoup d'apparence de raison, firent à la fin impression sur l'esprit du Comte, & considerant, qu'il ne pouvoit avoüer les choses à Richard, sans s'exposer à de grands perils, le soin que chacun a naturellement
de

de sa vie , le fit résoudre de se servir du conseil que Firmin luy donnoit. Et il y fut encore porté d'autant plus facilement , qu'il craignoit que la médifance ne tournât l'affaire au desavantage de la Princesse , si l'on venoit à sçavoir qui il étoit. Mais comme il n'avoit pas les talens que possédoit ce domestique pour inventer à propos, Firmin, luy dit-il , je commence à me rendre à tes raisons, je feray ce que tu viens de me dire , mais acheve ton ouvrage , & apprends moy toutes les circonstances , dont je me dois servir pour bien persuader. Firmin ravi de voir que son Maître avoit assez de confiance en luy, pour le rendre arbitre de sa fortune , se fit un honneur de l'affaire, & après avoir revé un moment, il luy dit le plus succinctement qu'il pût , tout ce qu'il jugea de plus propre à le tirer d'affaire. Et il ne faisoit que d'achever son discours , quand le Prince Richard entra dans la chambre. Il courut aussitôt à la fausse Blainville, pour l'embrasser , & il commençoit déjà à luy faire de tendres reproches sur ce qu'elle s'en étoit allée sans rien dire , quand le Comte se servant

servant utilement des conseils de Firmin , se retira deux pas en arriere. Je ne suis pas , Seigneur , luy dit-il , ce que vous pensez , mais vous m'êtes pas le premier qui vous êtes laissé tromper à la ressemblance que j'ay avec Madame de Blainville. Je la cherche aussi bien que vous, & quoi que je connoisse déjà par le peu que vous m'en avez dit, que vous en étés fortement amoureux , vous êtes néanmoins encore bien éloigné du trouble qu'elle a causé dans mon cœur. Enfin Seigneur si vous sçaviez combien cette aimable fille m'a déjà fait répandre de larmes , vous avoüeriez sans doute qu'il n'y eût jamais d'Amant plus tendre, ny plus malheureux , que celuy que vous voiez devant vous.

Les paroles du Comte jetterent le Prince d'Angleterre dans une extreme surprise , il crût presque n'avoir pas bien entendu ce qu'on venoit de luy dire , & après avoir donné quelque têmes aux reflexions que l'on peut faire dans un pareil accident, il voulut ouvrir la bouche pour parler. Mais un certain faisissement qu'il se sentoit par tout le corps , luy avoit ôté

ôté l'usage de la parole, si bien que ce fut à ses yeux à donner à connoître au deffaut de sa langue tout ce qui se passoit dans son cœur. Ils y firent tres-bien leur devoir, & expliquerent assez la confusion où étoit ce Prince amoureux, pour donner le têmes au Comte de poursuivre ce qu'il avoit si bien commencé. Seigneur, reprit-il, un autre que moy paroîtroit extrememét surpris de l'état où vous ont mis mes paroles; mais je suis si fort accoustumé à de pareilles aventures, que cela m'en ôte l'étonnement. Les gens qui voient Madame de Blainville tous les jours, & qui me voient pareillement nous ont pris souvent l'un pour l'autre, & nos parens même s'y sont trompez plus d'une fois, quand l'interêt de nôtre amour nous a obligés de prendre d'autres habits, que ceux qui conviennent à nôtre sexe.

Le Prince d'Angleterre étoit enfin revenu de son premier étonnement, & ne pouvant s'imaginer la verité de ce qu'il entendoit, il voulut s'en éclaircir si bien, qu'il n'eut plus de lieu d'en douter.

M

Quoy

Quoy vous n'êtes pas, luy dit-il, la même Blainville, que j'ay veüe auprès de la Princeſſe Alix, & qui m'a ſi bien gagné le cœur, que j'en ay oublié toutes choſes pour la ſui-
vre. Non Seigneur, repliqua le Comte, je ne ſuis qu'un mal-heu-
reux Amant, que les mêmes yeux, qui ont fait vos bleſſures, m'ont ſi profondement touché, qu'ils m'en ont ôté tout le repos de ma vie. Mais, Seigneur, je ſuis bien plus à plaindre que vous dans mon amour. Vous aimez, & êtes peut-être aimé, au lieu que je ſuis devenu l'objet de toute la haine de ma Maîtreſſe, après m'être pû vanter de ne luy avoir pas été indifférent. Ce diſcours acheva de confondre l'infortuné Prince d'Angleterre, il ne voulut pas néanmoins croire ce qu'on luy diſoit, ſans en avoir d'autres affûrances que des paroles; mais après qu'il ſe fut inſtruit luy-même par ſes yeux, ou du moins qu'il le crût être aſſez, pour n'en plus douter. (Car il voulut qu'il luy découvroit ſon eſtomach)
ah grand Dieu, s'écria-t'il, ce que je vois peut-il bien être véritable
&

& qui croiroit que deux personnes se peussent ressembler si fort? Il dit encore beaucoup de choses pour faire juger qu'il ne pouvoit revenir aisement de ce qu'il voyoit ; mais après plusieurs paroles inutiles , & plusieurs soupirs que le vent emporta. Vous avez , dit-il , au Comte tant de rapport avec la seule personne que j'aime au monde , & dans le visage , & dans toutes les manieres , que je ne puis vous haïr quelque lieu que j'en aye. En effet ne devrois-je pas avoir une aversion mortelle pour un homme, qui vient non seulement de se declarer mon Rival, mais encore un Rival aimé autre fois & par conséquent beaucoup plus à craindre qu'un nouvel Amant , qui ne scauroit pas le chemin du cœur de l'aimable Blainville. Cét aveu si sincere meriteroit, comme je viens de dire , toute ma colere , mais haït-on quand on veut , & aime-t'on de même. Le Ciel qui forma mon cœur pour luy faire adorer l'aimable Blainville , ne l'a-t'il pas encore formé pour aimer la ressemblance ? Ouy , je vous aime , & vous estime malgré moy ,

moy, & il ne tiendra qu'à vous ; que je ne vous en donne des marques en toute autre chose, que ce qui regardera l'interêt de mon amour. Voyez seulement continuait-il, en quoy je puis icy vous rendre service, je ne vous y offre rien, que je ne sois en état de vous tenir, & vous n'aurez pas de peine à vous le persuader vous-même, quand vous sçaurez que c'est le Prince Richard qui vous offre sa protection.

Le Comte feignit de ne l'avoir point reconnu pour un si grand Prince, afin de luy persuader mieux ce qu'il commençoit à croire de sa fortune. Et après luy avoir demandé pardon, s'il avoit manqué à ce qu'il devoit au Fils d'un si grand Roy, il affecta exprés de luy rendre toutes les marques d'un profond respect. Le Prince Richard le traita de son côté avec beaucoup d'honêteté, & luy fit voir un si grand desir d'apprendre, quelles étoient ses aventures, & celles de Blainville, qu'il obligea le Comte de se servir des instructions que luy avoit donné Firmin, dont il
com-

composa sur le champ, la nouvelle que vous allez lire.

La Ressemblance.

JE suis François de nation, & Gentil-homme de naissance. Mon nom est Quincy, & la Province où je suis né, n'est pas extrêmement éloignée de Paris. Mon Pere y faisoit une figure assez raisonnable pour un homme qui n'avoit du bien que mediocrement. Il avoit long-têms porté les armes & après s'y être acquis quelque réputation, il s'étoit retiré chez luy, où il vivoit en repos, & dans l'estime de tous ses voisins. Il mourut il y a trois ans, & ma Mere qui n'avoit que moy d'enfans, étant bien-aîsé de ne rien épargner pour me donner une bonne education, quitta son menage de la campagne, & prit une maison à Paris, qui est le lieu du monde où on apprend le mieux ses exercices, & où se forme plus aisément un honnête homme, pour peu de disposition qu'il ait à le devenir. J'y demeuray un an & demy tout entier

entier à l'Accademie , sans qu'il m'arrivât rien pendant ce têmes là qui soit digne d'occuper vôtre attention. J'en sortis enfin pour commencer à entrer dans le beau monde , & pour mener la vie que doit faire un homme de qualité , & qui a quelque ambition. En effet je ne me vis pas plutôt un équipage , comme ont ordinairement les gens de ma qualité , que je prié un de mes amis de me mener dans une compagnie de femmes , où je sçavois qu'il y en avoit quelques-unes entr'autres d'un merite extraordinaire. Je m'introduisis après de moy-même dans les rüelles les plus polies. Je n'allay plus aux promennades qu'avec de jolies femmes , & je me fis enfin des habitudes si agreables , que j'eusse été de méchant goût , si je me fusse ennuyé un seul moment. Mais Seigneur , j'ay à vous dire quelque chose de bien surprennant , & que vous aurez beaucoup de peine à croire. Parmi un si grand nombre de belles personnes , & auprès de qui il étoit si difficile de conserver sa liberté , il n'y en eut pas une neanmoins qui triomphât de la mienne

mienne , & soit que mon heure ne fut pas encore venue , ou que l'étoile qui gouverne toutes choses, ne fut pas encore disposée à me donner de l'engagement, je ne me sentis pas seulement pour elles la moindre de ces émotions, qu'on sent ordinairement, quand on commence à devenir amoureux.

Il y avoit beaucoup de ces Dames qui me faisoient la guerre de mon indifférence , & ce qui me fâchoit davantage , c'est que ma Mere , qui étoit femme du monde , ne m'épargnoit pas plus que les autres. Elle me disoit quelque-fois que la marque la plus certaine d'un honnête homme , étoit de se trouver sensible pour le beau sexe , & que pourveu qu'une passion se renfermât dans les bornes que prescrit la vertu , elle n'aideroit pas moins à donner de la réputation , que la bravoure ; quoy qu'elle tombât d'accord qu'il y avoit plus de solidité dans l'un que dans l'autre. Ces reproches me touchoient sensiblement , & me donnoient souvent envie de m'engager ; mais ce n'est pas une affaire
qui

qui arrive toujours de dessein pres-
medité, & le hazard y contribué
plus que toutes choses.

Un jour que j'étois allé au Bal,
une Dame qui se faisoit remarquer
par une taille charmante, qu'elle
accompagnoit d'un air maje-
stueux, me vint prendre pour dan-
ser. Son éclat me frappa d'abord,
& je luy presentay la main, sans
sçavoir presque ce que je faisois,
tant j'étois ébloüï de ce que je luy
avois remarqué. Mais je me trou-
vay bien plus embarrassé un mo-
ment après; car je ne l'eus pas plû-
tôt veüe danser une courante, que
je commençay à me sentir un cer-
tain trouble, qui ne m'étoit pas
ordinaire. Je fis reflexion aussi-tôt
sur l'état où j'étois, & quoy que
je connusse peu ce que c'étoit que
l'amour, j'eus quelque pressentiment
neanmoins que c'étoit lui qui agissoit
ainsi dans mon ame. Il n'étoit pas
difficile aussi de l'en accuser, & il
n'y avoit que luy qui eût pu faire
tant de desordre en si peu de tems.
J'avois bien dit un mot en passant à
cette aimable personne, mais je n'a-
vois pas eu tout le tems qu'il m'auroit
fallu

fallu pour la bien entretenir, & j'a-
vois été obligé d'en aller prendre
une autre pour danser selon que les
regles du bal le vouloient. Il m'en-
nuioit extremement que ma couran-
te ne fut achevée, & je n'en fus pas
plûtôt quitte, que je tâchay de re-
joindre celle que mon cœur con-
noissoit mieux que mes yeux, puis
que ne l'ayant encore veue qu'avec
un masque, je ne laissois pas de l'ai-
mer tendrement. Je fis ce que je pûs
pour la démêler dans la presse, mais
je n'en pûs jamais venir à bout,
quelque soin que je prisse, & je fus
enfin contraint de me retirer chez
moy, plein des inquietudes qu'un
amour naissant a coûtume de laisser
dans un cœur. Je ne vous diray
point, Seigneur, combien je passay
mal le reste de la nuit, ny quel fut
le chagrin où je me trouvay pen-
dant trois jours que je ne pûs de-
terrer ma nouvelle Maîtresse. Je
courrois tous les bals pour en avoir
des nouvelles; mais enfin après l'a-
voir bien cherchée, je la rencontré
dans une grande assemblée, qui se
faisoit chez une des plus jolies fem-
mes de la Cour, & où tout ce qu'il y
N
avait

avoit de beau monde dans Paris s'étoit rendu.

Je courus à elle avec beaucoup d'empressement, & ôtant mon masque pour luy faire mieux connoître mon respect, je commençay à luy dire tout le mal qu'elle m'avoit causé depuis que je l'avois perduë de veuë. J'attendois sa réponse avec la crainte que vous pouvez vous imaginer que ressent un tendre Amant à qui l'on va prononcer l'arrêt de sa vie, ou de sa mort, lors qu'elle me surprit extraordinairement par le discours qu'elle me tint. En verité ma Soeur, me dit-elle, tu avois raison tantôt de vouloir te déguiser, tu t'acquitte fort bien du personnage que tu contrefais, & quoy que tes habits te fient assez bien pour ne point faire soupçonner qui tu es, ta langue te decouvriroit encore moins que tes ajustemens, & tu dis les choses d'une maniere si passionnée, que je m'imagine que tu pense être ce que tu represente à l'heure qu'il est.

Ce discours, qui me parut un pur galimatias, m'étonna extrêmement. Je fus quelque tēms sans sçavoir ce que j'y devois répondre, & fai-

faisant reflexion sur les paroles de cette aimable personne, je tâchay inutilement d'expliquer ce quelle me vouloit dire. Mais ce fut un misere pour moy, que ie ne pus iamaïs penetrer. Je m'imaginay d'abord, qu'il falloit qu'il y eut quelque chose de mal réglé dans sa tête, & c'étoit, ce me semble, tout ce que j'en pouvoit croire; mais l'amitié que j'avois déjà pour elle, ne me permit pas de conserver long-têms cette penlée : elle me parut au contraire toute spirituelle & dans son air, & dans ses manieres, & je crûs voir enfin dans ses yeux, qu'elle étoit plus raisonnable, que je ne me l'étois imaginé. Je n'étois pas néanmoins mieux informé qu'auparavant de ce qu'elle m'avoit voulu dire, & étant bien-aïse de la faire mieux expliquer. Quoy Madame, luy répondis-je, vous traitez ainsi de raillerie, ce que je vous ay dit du plus grand serieux, & ma passion ne vous paroît digne que de la réponse que vous me faites ? Ah, ma Soeur, me repliqua aussitôt cette aimable personne en riant, tu veux donc continuer ta galanterie, & tu ne songe pas qu'elle seroit bien mieux employée ailleurs qu'icy.

Ces paroles me penserent de desespérer, & je témoignay à mon inconnue tout ce qu'on est capable de témoigner dans une extreme surprise. Mais plus je pris de peine à la persuader que je l'aimois, plus elle tourna la chose en raillerie, & je n'en pûs jamais tirer un seul mot qui me développât le mystere que je n'avois pas encore penetré. Cependant je ne la laissois point en repos, & l'accablois tellement de mes douceurs qu'elle s'en trouva à la fin fatiguée. En verité, ma Sœur, me dit-elle en ôtant son masque, vous poussez les choses trop loin, & il faut que vous ne me connoissiez pas, pour en user de la sorte. Je vous avoue, Seigneur, que je ne vis jamais rien de plus beau que le village, que me découvrit cette Dame. Tout y étoit fait au tour, & ce je ne sçay quoy qui manque ordinairement aux beautés regulieres, touchoit tellement dans celle-cy, qu'il n'y avoit point de cœur à l'épreuve de tant de charmes. Je demeuray interdit à cette veüe, & restay quelque temps sans rien dire. Mais lors que j'allois commencer à parler, je m'apperçeus que

cette

cette aimable personne étoit dans un étonnement du moins aussi grand que le mien. Elle avoit les yeux arrêtés sur quelque chose qui étoit derrière moy, & les baïffoit de têmes en têmes, mais avec une surprise si prodigieuse que son action me donna de la curiosité de regarder ce qui en pouvoit être cause. Je tournai la tête en même têmes du côté où je luy avois veü porter la veüe. Mais, Seigneur, que devins je alors? Je vis devant moy un visage semblable au mien, une même taille, & un habit tout pareil à celuy que je portoïs ce jour-là. Je remarquay enfin pour mieux dire un autre moy-même; car il n'y avoit rien de différent entre cette personne & moy, & nous nous ressemblions tellement l'une à l'autre qu'il étoit impossible de rien voir de plus ressemblant. Mais, Seigneur, vous la connoissez, & c'est ce qui m'épargne la peine de vous rapporter mille autres circonstances d'une ressemblance si extraordinaire. C'étoit Blainville en un mot, & c'est assez vous en-dire pour vous justifier la surprise où je devois être. Cependant elle s'avançoit vers nous, &

nous

nous trouva sa Sœur & moy dans l'étonnement que je viens de dire. Car c'étoit véritablement la Sœur de mon inconnuë, & celle pour qui cette inconnuë m'avoit prise. Elle jetta d'abord les yeux sur sa sœur, & la voiât dans un embarras dont elle ne pût deviner la cause, elles les jeta en suite sur moy, pour me demander apparemment quel en étoit le sujet. Mais elle n'eut pas la force de me rien dire, dès qu'elle eût remarqué les traits de mon visage, & nous la vîmes demeurer aussi surprise que nous l'étions tous deux.

Nous observâmes tous trois le silence pendant quelques momens; mais enfin, celle que je vous ay dit qui m'avoit touché le cœur, fut la première à le rompre. Qui est-ce de vous deux, nous dit-elle qui est ma sœur, & que l'on me réponde, si ce que je vois à l'heure qu'il est se peut faire sans enchantement? Elle parloit ainsi, Seigneur, car elle me prenoit toujours pour une fille, dont étant bien-aïse de la defabuser, je la regardé avec des yeux plus troublez de son amour, que de l'aventure qui nous étoit commune entre tous trois.

Cepen

Cependant ne croiant pas à propos de demeurer plus long-têms dans le silence. Je n'ay pas l'honneur, Madame, luy répondis-je, de vous être quelque chose de si près, que ce que vous dites ; mais je me sens en récompense des sentimens plus tendres, qu'il ne me seroit permis d'avoir, si je possédois l'avantage dont vous parlez. Je sçais bien, continues-je que ce que je vous dis s'est fait sans enchantement, & qu'il n'y a rien de si naturel, que d'aimer ce qui est aimable. Mais je ne puis vous rendre raison sur le prodige que vous voiez : il m'étonne aussi-bien que vous, & je n'eusse jamais crû que la nature eût pris plaisir à former quelque chose d'aussi ressemblant, que ce qui paroît maintenant devant mes yeux. Mon aimable inconnuë ne me répondit rien, & tout ce qu'il y avoit de gens dans l'assemblée aiant sçeu ce qui se passoit, l'on fit cesser le bal, & chacun voulut avoir sa part d'une aventure si extraordinaire.

Nous fûmes ainsi accablez d'une infinité de personnes, qui m'empêcherent d'en dire davantage à ma nouvelle maîtresse. Mais si leur curiosité

riofité me fut nuisible d'un côté, elle me servit en quelque façon d'un autre: il y en eût un qui m'apprit le nom de mon inconnue, & qui elle étoit. Je scûs enfin que j'aimois une fille de qualité de Picardie, qui n'avoit plus que sa mere: que celle qui me ressembloit étoit sa sœur, & qu'elles avoient toutes deux autant de vertu que de beauté. Je le crûs d'autant plus facilement que je me sentoiois déjà porté à aimer l'une, & à estimer l'autre. Je me retiray chez moy après les avoir veu monter dans leur carosse, & passé assurément la nuit sans dormir. Le jour me tarda beaucoup à venir, quoy qu'il fût déjà bien tard quand je m'étois couché; mais je ne le vis pas plutôt paroître, que sans faire reflexion que j'allois incommoder ma mere, je courus à son appartement pour la réveiller, & pour luy dire ce qui m'étoit arrivé. Il est vray néanmoins que je luy cachay mon amour & que je me contentay de luy apprendre l'autre accident qui étoit beaucoup plus surprennant que le premier, & incomparablement plus difficile à croire. Elle ne voulut pas
aussi

aussi ajoûter foy à mes paroles, & son incredulité me donnant lieu de luy affûrer la chose par quelques sermens qui ne m'étoient pas ordinaires, je luy donnay la curiosité de vouloir s'en éclaircir elle-même. Je la prié enfin de se satisfaire, & c'étoit tout ce que je souhaitois, puis que j'étois seur après cela de m'introduire facilement chez ma Maîtresse. Elle parla dès le jour même de ce que je viens de vous dire à quelques unes de ses amies, & il y en eût une qui s'offrit de la mener chez Madame de Freneuse (c'est ainsi que s'appelloit la Mere de ces deux filles.) Ma Mere la prit aussi tôt au mot, elle me mit de la partie, & cette amie qui nous conduisoit, ne m'eut pas plûtôt veû, qu'après avoir été dans un étonnement prodigieux, elle tomba d'accord qu'il n'y avoit rien au monde de si ressemblant que nous l'étions, la seconde fille de Madame de Freneuse, & moy. Nous fîmes cette visite ensemble, & il n'est pas nécessaire de vous dire quelle fût la surprise de ma Mere, quand elle vit la verité de ce que je luy avois dit, ny ce que devint aussi Madame de Freneuse,

Freneuse, quand elle m'eût bien examiné. Cependant je n'eus pas tout le tēms que j'eusse bien voulu pour entretenir ma Maîtresse, & il me falut contenter de ce que mes regards luy pūrent dire de ma passion.

Madame de Freneuse rendit à quelques jours de là la visite que ma Mere luy avoit faite, & je fus assez heureux de me rencontrer au logis. J'y eus une assez longue conversation avec son aînée, qui s'appelloit Mademoiselle de Noncourt. Mais j'en sortis avec tres-peu de satisfaction. Elle m'avoüa de bonne foy qu'elle avoit des engagements avec un jeune Gentil-homme de sa Province, qui avoit surpris toute sa tendresse, & qui l'empêchoit de pouvoir répondre à mes honnêtetés, comme elle eut bien souhaité. Cēt aveu pensa me faire mourir de douleur, quelque soin que je prisse de me contraindre à cause de sa Mere, & de la mienne, qui étoient dans la même chambre. Elle fit ce qu'elle pūt pour me consoler, & me conseilla même de me radoucir auprès de sa sœur, qui

qui ayant le cœur vuide de toute affection, feroit en état de reconnoître celle que je pouvois avoir pour elle. Mais ces fortes de conseils se donnent bien plus aisement qu'ils ne se prennent. Je refusay aussi de le suivre, & ne trouvant rien d'aimable, que ce que j'avois devant mes yeux, je méprisé hautement les charmes de Madame sa sœur, & fis connoître à ma Maîtresse, que rien au monde n'étoit capable de m'attendrir. Je luy fis ensuite mille tendres reproches de sa dureté, mais comme je vis que tout cela n'étoit inutile, je me retiray doucement, de peur de donner à connoître ma foiblesse à ceux à qui je la voulois cacher.

Il est difficile Seigneur d'exprimer ce que me fit ressentir mon affliction pendant la nuit qui suivit cette mal-heureuse journée, & la moindre resolution que je pris, fut de me venger de cét heureux Rival, qui triomphoit si plainement d'un cœur, que je m'imaginois n'être deu qu'à moy, & que je croyois meriter seul par une passion toute extraordinaire. J'avois sçeu
de

de Madame de Noncourt, que la personne qu'elle confideroit devoit arriver bien-tôt à Paris, je relolus de l'y attendre pour me battre avec luy, & faire voir à mon ingrate Maîtresse, que si je n'étois pas digne à ses yeux d'être aimé, j'étois du moins propre à me faire craindre. Je ne voulus pas néanmoins avoir rien à me reprocher, & devant que d'en venir aux dernières extremités, je fus bien-aïse de parler encore à Madame de Noncourt, & de tenter si je ne pourrois point chasser de son cœur celui qu'elle m'avoit dit y avoir placé si avant. Je la fus voir deux, ou trois fois pour cela, mais ce fut inutilement, & tout ce que j'en tiray, que je pûsse expliquer à mon avantage, fut qu'elle n'étoit plus maîtresse de son cœur, & que sans la preoccupation où elle étoit, elle se sentoît assez disposée à avoir de l'estime pour moy, pour croire que sans cela, elle auroit eu de la reconnoissance de celle que je témoignoïs avoir pour elle.

J'étois trop amoureux pour me contenter de cette honnêteté, & je
conti-

continuai, Seigneur, dans la résolution, que j'avois prise, de me battre contre mon heureux rival. Cependant il s'étoit formé un grand commerce d'amitié entre Madame de Freneuse, & ma Mere; elles se voioient assez souvent, mais je n'avois pas le plaisir de voir qu'elle amenât avec elle Madame de Nôcourt. Cette aimable fille s'abste-
noit autant qu'elle pouvoit de venir au logis, & il n'y avoit que sa soeur qui ne manquoit jamais d'y suivre sa Mere. Elle n'avoit pas assurément tant de beauté, que son aînée, mais elle avoit plus de douceur, & sans la malheureuse passion qui m'attachoit à Madame de Noncourt, elle avoit assez de charmes pour faire la conquête d'un cœur plus rebelle que le mien. Chacun disoit que nous étions nez l'un pour l'autre, & que la nature n'avoit point mis tant de ressemblance entre deux personnes, sans former entre elles une sympathie qui devoit les unir. Je ne prenois point de plaisir à entendre ce discours, & j'eusse bien mieux aimé qu'on me l'eût fait sur le chapitre de l'aînée. Cependant, Madame de Blainville
sest

(c'est ainsi que s'appelloit la sœur de ma Maîtresse) étoit bien éloignée de mes sentimens, & je commençois à faire sur son cœur, ce que la sœur avoit fait sur le mien. Je m'en fusse bien apperçeu dans les conversations que nous avions quelquefois ensemble, si j'eusse eu l'esprit en repos ; mais je n'étois pas en état de faire reflexion à autre chose qu'à mon amour, & ma passion me fermoit entierement les yeux à tout autre merite, qu'à celui que j'avois reconnu en Madame de Noncourt.

Je demeuray donc sourd au langage secret de la sœur, & n'y répondois que d'une maniere si peu reconnoissante, que je meritois sans doute qu'elle me hait, autant qu'elle m'aimoit. Mais l'amour tyrannique jusques à nos volontez, quand il s'est une fois emparé de nôtre cœur, & celui de Blainville commençoit à être trop préoccupé en ma faveur, pour pouvoir faire tout ce qu'elle eût bien voulu. Pendant qu'elle se trouvoit ainsi exposée à souffrir les rigueurs que l'on ressent dans un amour méprisé, je n'étois gueres plus en repos.

La

La cruauté de Mada-me de Non-court me revenoit à tout moment à la memoire, & je n'étois pas enfin plus heureux auprès d'elle, que Madame de Blainville l'étoit auprès de moy. La seule difference qu'il y avoit entre nôtre fortune, c'est qu'elle pouvoit encore se flatter que je n'avois pas entendu ce qu'elle avoit à m'apprendre, & que c'étoit peut-être ce qui m'empêchoit de luy répondre conformément à ses intentions, au lieu que je n'avois pas la même chose à me dire, puis que la declaration que j'avois faite à sa sœur, & qui avoit été suivie de ses refus, ne me laissoit plus de lieu de douter de mon malheur.

Je commençay enfin à devenir plus melancolique que je n'étois à l'ordinaire, & mon teint qui avoit coûtume d'être vermeil se ressentit bientôt du chagrin qu'il y avoit dans mon ame, la pâleur de mon visage fut cause qu'il parût pendant quelques jours moins de ressemblance entre Blainville, & moy, mais elle devint bien-tôt au même état, & nous fûmes enfin si
sem-

semblables , que quand la fantaisie nous prenoit de nous habiller l'un comme l'autre , il n'y avoit personne , quelque familiarité qu'il eût avec nous , qui nous pût distinguer , sans s'exposer à se méprendre. Nos déplaisirs ne nous empêchoient pas cependant d'aller quelquefois au bal. Un jour que nous y étions tous deux , avec les mêmes habits que nous avions la première fois que nous nous étions vus , je me retiray seul à l'écart dans un coin , où me trouvant beaucoup de chaleur , j'ôtay mon masque pour prendre un peu d'air. Je me mis ensuite à rever à l'état des mes affaires , & j'étoit au plus fort des mes réflexions , lors qu'une Dame que je connoissois de veüe , & que je savois être de bonnes amies de Madame de Blainville m'y vint aborder. Elle me prit d'abord la main , & après m'avoir embrassé tendrement. Ma chere fille, me dit-elle, vôtre mal me fait autant de peine qu'à vous-même ; mais encore ne devez-vous pas perdre courage , on n'est peut-être point si cruel que vous vous l'imaginez , & la nature qui vous a rendus

réduits si semblables en toutes choses, ne peut pas avoir mis tant de différence entre vos cœurs, que l'un soit tout sauvage, pendant que l'autre est tout rempli de tendresse.

Ces paroles, Seigneur, me firent bien voir que cette Dame me prenoit pour Madame de Blainville, & elles m'apprirent encore que j'étois aimé de cette aimable fille. Tout autre que moy se seroit consolé au même tēms de l'indifférence de Madame de Noncourt; mais bien loin de me faire une bonne fortune de cette aventure, peu s'en fallut que je ne découvrissē à cette Dame les véritables sentimens de mon cœur, & combien j'étois éloigné de recevoir d'autre impression que celle qui agissoit si puissamment dans mon ame. Je ne voulus pas néanmoins luy donner tant de mortification: je suivis au contraire la conversation qu'elle avoit commencée, mais d'une manière fort retenue, & telle enfin que je m'imaginois, que pouvoit pratiquer Madame de Blainville elle-même, quand elle se mettoit à parler de moy. Cette Dame ne

○

sout

soupçonna donc aucune chose de ce qui se passoit, & demeura encore quelque têmes avec moy, sans s'appercevoir qu'elle se fut méprise. Ce qu'elle me fit juger par le discours qu'elle me tint en me quittant; car elle me dit avec une cordialité merveilleuse, qu'elle me souhaitoit une meilleure fortune, & qu'elle s'y employeroit toujours de tout son cœur. Elle se fourra ensuite dans la presse; mais elle n'eut pas marché quatre ou cinq pas, qu'elle trouva la véritable Madame de Blainville, qui voulut l'embrasser. Celle-cy crût aussi-tôt que c'étoit moy, qui voulant profiter de la ressemblance, que j'avois avec son amie, cherchois à l'abuser. Elle se retira deux pas en arrière, & ayant surpris Madame de Blainville par son action. Comment, Madame luy dit cette agreable fille, ne me reconnoissez-vous pas, & est-ce ainsi que vous fuiez les gens, à qui vous faites mille caresses en d'autres rencontres?

Ces paroles, qui eussent été capables de détromper une personne, qui n'eut point été aussi prevenüe
que

que l'étoit cette Dame, ne firent pas grand effet sur l'esprit de celle-cy : elle demeura toujours persuadée que c'étoit moy qu'elle avoit devant ses yeux, & après avoir traité la chose de raillerie. Vous n'avez pas trouvé vôtre duppe, luy dit-elle, & la ressemblance que vous avez avec mon amie, & qui surprend tant de monde, ne me troublera pas assez, pour me faire croire que ce soit à elle à qui je parle maintenant. Vous prenez icy fort mal vôtre têmes, continua-t'elle, je ne fais que de la quitter, & si vous voulez que je vous mene à l'endroit où elle est, vous m'avez qu'à me suivre, & je vous donneray bien-tôt contentement.

Ce discours pensa faire mourir de rire Madame de Blainville, quoy qu'elle en eut peu d'envie ; mais tout cela ne servit de rien à defabufer son amie, qui étoit toujours prevenuë qu'elle ne se trompoit pas. En effet elle étoit tellement entêtée de son opinion, qu'elle n'en fut jamais revenuë, si Blainville ne luy eut dit mille particularités

larités qu'elles avoient ensemble ; & que je ne pouvois ſçavoir. Cela luy fit comprendre dans ce moment que c'étoit elle effectivement à qui elle parloit, & après avoir reconnu qu'elle avoit été capable de ſe laiſſer tromper, comme les autres, elle fit reflection ſur la converſation qu'elle avoit eüe avec moy, & ſur la faute qu'elle avoit faite de me reveler le ſecret de ſon amie. Elle en parla à Madame de Blainville, & cette belle fille, qui eut bien voulu que j'eufſe été le premier à l'entretenir d'amour, fut inconſolable que l'on m'eut appris ce qu'elle avoit ſur le cœur. Elle eut peur encore que je ne la ſoupçonnaiſſe d'intelligence avec cete Dame, & que je n'eufſe la penſée que ce fut un jeu concerté entr'elles, pour me faire connoître quels étoient ſes ſentimens. Cette Dame demanda pardon à Blainville de l'indiscretion qu'elle avoit eüe, & tâcha de l'en conſoler, en luy faiſant comprendre, que la bevue qu'elle avoit faite, ne luy feroit point ſi prejudiciable, qu'elle

qu'elle pensoit, puis qu'elle m'obligerait à me déclarer, s'il étoit vray, que je me sentisse quelque chose pour elle.

Cette raison qui étoit assez plausible soulagea Blainville en quelque façon de ses inquiétudes. Elle ne parut plus si alarmée, qu'elle l'étoit un moment auparavant, & elle attendit plus en repos ce que le destin voudroit décider de la fortune. Mais il avoit mis de si grands obstacles à son bonheur, que la connoissance que l'on m'avoit donnée de son amour ne produisoit pas ce qui eût été à souhaiter pour sa satisfaction & pour la mienne. Je m'en trouvois au contraire extrêmement fatigué; car quoy que je me fusse déjà bien déffiné de ses sentimens, & que par conséquent je n'eusse pas lieu d'en être beaucoup surpris, je ne m'étois pas néanmoins préparé au trouble que cette nouvelle avoit jetté dans mon cœur. En effet je ne pûs envisager la conformité qu'il y avoit entre la fortune de Madame de Blainville, & la mienne, sans sentir de nouvelles peines. Cét objet
me

me donna une idée plus vive de mes mal-heurs, & j'en fus tellement attendry, que je n'eus plus de repos.

Cependant je ne laissois pas de chercher toujours les occasiõs de voir Madame de Noncourt; mais elle m'évitoit avec autant de soin, que j'en prenois à la chercher; & quand elle ne pouvoit se deffendre honnêtement de me parler, elle le faisoit avec tant de froideur, qu'il eut fallu que j'eusse perdu toute connoissance, pour esperer encore quelque chose auprès d'elle. Ce procedé me mit dans un furieux desespoir, & vous jugez bien, Seigneur, qu'il aida extrêmement à me confirmer dans la resolution que j'avois prise de me battre contre mon heureux Rival. Il vint à Paris tout à propos pour ma satisfaction, & pour son mal-heur. Car il y étoit à peine arrivé, que je l'informe de mon dessein par un billet qui luy apprennoit l'endroit où j'esperois le voir l'épée à la main. Comme c'étoit un brave homme, il ne s'y fit pas attendre long-têms, & nous nous mîmes aussitôt

tôt en état de nous arracher la vie , l'un à l'autre. Mais nôtre combat ne fut pas long , & nous ne fûmes pas plutôt en presence , que le sort des armes qui est journalier , se déclarant contre luy , je le perçay d'un coup qui le fit tomber mort à mes pieds.

Ce triste spectacle que j'avois devant mes yeux , m'eut assurément touché dans un autre têmes , & je n'eusse pû faire reflexion sur la fortune de ce mal-heureux , sans donner quelques larmes à sa disgrâce. Mais ma passion , qui m'avoit fait quereller un homme injustement , me ferma encore les yeux sur le repentir que je devois avoir de mon procédé. Je n'entray dans aucune considération que celle de mon amour , & regarday son malheur , comme une chose qu'il s'étoit attirée luy-même , & dont j'avois eu lieu de le punir. Ce fut là Seigneur , mon premier aveuglement & dont je merite d'être blâmé de toute la Terre. Mais ce que je fis ensuite vous va encore mieux persuader de la grandeur de ma folie , & du peu de raisonnement qu'elle me laissa.

Après cette mal-heureuse action, dont je viens de vous entretenir, un autre que moy auroit songé à prendre la fuite, & il est seur que le soin de sa vie l'auroit emporté sur la violence de son amour; mais la mienne fut trop forte, pour me laisser l'usage de la raison. Je voulus insulter à ma Maîtresse, après avoir triomphé de mon Rival, & étant remonté dans mon carosse, tout aussi froidement que si je n'eusse eu rien à me reprocher, je m'en allay chez Madame de Noncourt. Je trouvay qu'elle étoit à la Messe, & montay dans sa chambre pour l'y attendre. L'y rencontray Madame de Blainville, que j'eusse été bien-aise de ne point voir. Elle me reçeut fort obligeamment; mais le souvenir de ma méchante action, qui commençoit enfin à me troubler, ne me laissant pas toute la tranquillité d'un homme qui se sent la conscience nette, je reçeus ses honnêtetés tout d'un autre air, que je n'eusse fait dans un autre têmes. Elle s'apperçeut bien tôt que j'étois tout autre, que je n'avois de coutume. Qu'avez-vous, me dit-elle,

elle, qui vous puisse mettre en l'état où vous êtes, & que vous peut-il être arrivé, qui vous change si fort, que vous en êtes méconnoissable.

Je n'avois pas dessein de cacher ce que je venois de faire, & je n'avois voulu voir Madame de Noncourt, que pour luy reprocher sa cruauté, & le funeste état où je prevoyois que j'allois être dans peu de jours, par le desespoir qu'elle m'avoit causé. Je resolus donc de me découvrir à Madame de Blainville, & prennant la parole. Vous voyez, Madame luy dis-je, devant vos yeux, un homme qui n'a pas long-têms à vivre. Je dois mourir bien-tôt par les mains de Madame votre sœur, ou par celles d'un bourreau. Je viens de tuer son Amant. Ce trop heureux Rival en étoit aimé, & je n'ay pû souffrir qu'elle eut de la considération pour un autre que pour moy, puis que je ne pouvois avoir de l'estime pour une autre que pour elle.

Ce discours ne pouvoit qu'il n'affligeât extrêmement Madame de Blainville: elle demeura d'abord

toute interdite , & tomba bientôt dans une espece d'évanouissement , dont je ne la fis revenir qu'à force de luy jeter de l'eau sur le visage. Elle ouvrit enfin les yeux , & les tournant vers moy de la maniere du monde la plus touchante. Où viens-tu malheureux , me dit-elle , chercher un azile , & peux-tu esperer qu'on te le donne en un endroit où tu offenses si cruellement tout le monde ? Je ne viens point icy , Madame luy répondis-je aussi-tôt, chercher à conserver ma vie : un amant qui n'a plus rien à esperer , est toujours prest de se sacrifier luy-même. Vous ne me voyez aussi devant vous , que pour presenter à Madame votre soeur , le même fer qui a donné la mort à son Amant , afin que le plongeant elle-même dans mon sein , elle trouve une certaine satisfaction dans sa vengeance , qu'elle ne rencontreroit peut être pas si je venois à perir par la main d'un bourreau. Ah cruel , me répondit cette aimable personne , tu meritois bien qu'il t'arrivât ce que tu dis ; mais enfin je ne sçais pour

pourquoy je me sens d'autres sentimens, que ceux que tu semble t'attirer. Je ne puis consentir qu'on te punisse, quoy que tu sois coupable, & je voudrois que le seul remords de ta conscience, fut le seul supplice qui fut préparé à ton crime. Fuis loin d'icy, continua-t'elle, de peur qu'on ne t'y surprenne, & que ma sœur n'ait pas tant de facilité à oublier ta faute, que j'en ay à te la pardonner. Non, Madame, luy dis-je, ce n'est pas mon dessein de m'éloigner. Je vous suis cependant bien obligé de vos bontés, mais je me trouve hors d'état maintenant d'en profiter. Un malheureux qui n'a plus d'esperance, quitte facilement le soin de conserver sa vie, & peut-il trouver une meilleure occasion de la perdre, que celle qui doit prouver à sa Maîtresse, que c'est pour elle seule qu'il abandonne le desir de la conserver?

Ce discours fit un grand effet sur l'ame de Madame de Blainville. Je luy vis tout d'un coup les larmes aux yeux, & ne pouvant plus
cacher

cacher ce qu'elle se sentoît pour moy. Tu connois trop ingrat, me dit-elle, ce qui se passe dans mon cœur, pour te déguiser plus long-têms ce que je pense. Aussi bien ce que mon amie t'a revelé, ne me permet plus de fineffer avec toy. Ouy je veux bien t'avouer moy-même, continua-t'elle, quelle est ma foiblesse. Je t'aime de la même force, que tu aimes ma sœur : je te trouve insensible à ma passion, aussi bien que tu la trouves insensible à la tienne; mais si la destinée veut que tu n'ayes aucune consideration pour moy, pendant que j'ay pour toy quelque chose de si particulier dans le cœur, ayes du moins quelque égard à la dernière priere que je te feray peut-être de ma vie. Conserve tes jours pour l'amour de moy, & songes que tu ne scaurois exposer ta vie, sans mettre la mienne en danger. C'est la seule chose que je te demande aujourd'huy, & que tu fasse reflexion que ma mort suivroit de près le coup fatal qui te mettroit au tombeau.

Je vous avouë Seigneur que je
me

me sentis touché de ces paroles. Les larmes qui coulerent en même têmes de mes yeux, firent voir aussi que je n'y étois pas insensible. Mais ne voulant point survivre à tant de mal-heurs. Madame, luy dis-je, je suis au defespoir de ne vous pouvoir accorder ce que vous me demandez. Ma mort est résolüe, il est juste aussi bien que je meure par plus d'une raison : j'aime Madame vôtre sœur, sans esperance d'en être aimé. Je viés encore de m'attirer son aversion par la mort que j'ay donnée à son Amant. Vous avez enfin des bontés pour moy, que je ne me sens point en état de reconnoître. Tous ces crimes, repris-je, chacun en particulier, méritent une extreme punition. Je ne suis point d'humeur aussi à la vouloir éviter, & à me soustraire à une juste vengeance, que Madame vôtre sœur & vous avez droit de prendre contre moy, puis que je vous ay offensé toutes deux aussi cruellement l'une que l'autre. Eh bien, barbare, me répondit-elle en même têmes, mets donc le comble à tes cruautéz, si c'est ton dessein de
mou-

mourir , acheve de me percer le cœur avec ton épée , plutôt que de me refuser ce que je te demande. J'ay lieu du moins d'esperer que tu m'accorderas cette dernière grace , & tout homme qui peut voir un amour comme le mien , sans s'en trouver attendry , peut bien avoir encore la cruauté de tremper sa main dans le sang d'une malheureuse , qui n'auroit rien à se reprocher , si elle n'avoit jamais crû que tu avois du merite.

Pendant que Blainville disputoit ainsi obligeamment pour me porter à conserver ma vie , Madame de Noncourt entra dans la chambre où nous étions. Il m'est difficile, Seigneur, de vous dire qui parut la plus surprise des deux dans ce moment. L'aînée se trouva toute étonnée de voir les larmes aux yeux à la cadette, dont elle ne pouvoit deviner la cause; & celle-cy étoit dans un tremblement épouvantable , que je n'effectuaſſe la resolution que j'avois faite de mourir, devant qu'elle eût le téms de m'en détourner. Nous étions donc tous trois dans un grand silence ,

ce, mais enfin m'ennuyant de le garder. Vous voyez Madame, dis-je, en m'adressant à Madame de Noncourt, le desordre que vous caulez, & sans qu'il soit nécessaire de m'expliquer davantage, apprenez seulement qu'un Amant jaloux est à craindre. Mon heureux rival vous en diroit bien des nouvelles, s'il pouvoit revenir de l'autre monde, où je viens de l'envoyer. Je n'ay pû éprouver vos mépris sans l'en rendre responsable, & c'est sur luy qu'est tombé mon ressentiment. Je viens enfin de me faire raison des mauvaises heures qu'il m'a fait passer julques icy. J'ay satisfait à ce que je me devois, c'est à vous maintenant à écouter ce que vous dit vôtre devoir, & à vous résoudre de vous venger vous-même par vos mains, ou à laisser agir le cours de la Justice, qui dérobera plus de la moitié de vôtre vengeance, par le long-téms qu'elle fera à instruire mon procès, & à me faire recevoir une punition que vous pouvez me donner tout maintenant. Je luy presentay mô épée en achevant ces paroles, & la voulois prier de s'en servir
pour

pour venger la mort de son Amant. Mais elle n'étoit gueres en état de me faire du mal, & elle n'avoit pas plutôt entendu parler de ce qui étoit arrivé, qu'elle s'étoit evanoüie. Je me tournay aussi tôt du côté de Madame de Blainville, pour luy demander la même grace, dont j'avois voulu prier sa sœur; mais les bontez qu'elle avoit pour moy, ne luy avoient pas laissé plus de force qu'à l'autre, & comme elle m'aimoit aussi tendrement que Madame de Noncourt avoit pû aimer celuy que j'avois tué, & qu'elle croioit ma mort inévitable après m'être découvert moy-même, elle étoit tombée dans un pareil evanoüissement, que celuy où étoit sa sœur. Elles étoient ainsi toutes deux sans donner aucune apparence de vie, & moy dans un tel embarras, qu'il m'est impossible de le représenter.

Cependant ce que je voiois là devant mes yeux, augmenta encore mon desespoir, & je ne sçay à quoy il tint que je n'exécutasse moy-même les funestes résolutions que j'avois prises. Je me tournois tantôt du côté de Madame de Noncourt, &

tan-

tantôt de celuy de Madame de Blainville pour voir si elles ne revenoient point de leur evanoüissement. Mais elle étoient toujours au même état, & leur douleur qui ne devoit pas finir si-tôt, les y eût encore sans doute retenues plus long-têms, si Madame de Freneuse n'eût monté à leur chambre. On venoit de luy apprendre la mort de mon rival, & me trouvant encore l'épée à la main, le visage égaré, & ses filles dans la posture que je viens de vous dire, elle crût facilement, qu'étant accoustumée au meurtre, je venois de les égorger. Elle fit un cry épouvantable, & j'entendis bien qu'elle avoit parlé de traître, & d'affassin. Ce fut là tout ce qu'elle eût le têms de prononcer dans sa fraïeur; car elle ne luy permit pas de demeurer plus d'un moment dans l'endroit où elle m'avoit surpris dans la posture que je viens de dire. Elle s'enfuit aussi-tôt de la chambre, & après en avoir tiré la porte sur elle qu'elle ferma à la clef, j'entendis bien qu'elle faisoit grand bruit dans sa maison, & qu'elle appelloit au secours. Ses filles revinrent de leur evanoüissement au vacarme qu'elle

qu'elle faisoit ; mais leur douleur les occupoit tellement, qu'elles n'eurent pas seulement la curiosité de me demander ce qui étoit arrivé. Je les regardois cependant l'une après l'autre sans rien dire, & les invitois secrètement de prévenir par ma mort, le funeste état où j'allois être réduit, si je venois à tomber entre les mains de la Justice. Je me disposois enfin à les en prier, quand un exempt & quelque archers, que Madame de Freneuse avoit envoyé querir, entrèrent dans la chambre. Madame de Noncourt me parut indifférente à cette veüe ; mais Madame de Blainville ne les eût pas plutôt apperçeus, qu'elle demeura sans aucun sentiment. Il pensa encore arriver la même chose à la Mere, quand elle vit ses filles sur pied & qu'elle reconnut qu'elle s'étoit trompée dans la pensée qu'elle avoit eüe de moy. Elle voulut renvoyer l'exempt, qu'elle n'avoit fait venir que pour tirer vengeance d'un meurtre, dont elle étoit desabusée. Mais comme elle l'avoit aussi instruit que j'avois tué l'Amant de sa fille, & que ces sortes de gens ne quittent jamais leur prise, il m'ar-
réta

réta , & me conduisit dans une étroite prison , où je commençay à songer serieusement à ma conscience.

Je vous avoüe, Seigneur, que je m'étois fait jusques-la un plaisir de mourir, & que j'avois regardé la fin de ma vie, comme un port assuré, où me mettre à l'abry de mes malheurs. Mais enfin on ne fait ces fortes de reflexions , qu'alors qu'on se croit fort éloigné de la mort, & je conviens de bonne foy, que l'on change bien de sentiment quand on s' imagine qu'on ne peut plus l'éviter. Je commençay donc à en regarder toutes les approches avec apprehension, & mon amour , qui m'avoit réduit en l'état où j'étois, ne me parut plus aussi agreable qu'il m'avoit paru auparavant. Je ne pouvois néanmoins me repentir d'avoir aimé Madame de Noncourt; mais j'eusse bien voulu que la passion que j'avois pour elle, ne m'eût pas porté à d'aussi grandes extremitez que celles où j'en étois venu.

Cependant on instruisoit mon procès, & vous pouvez bien juger, Seigneur, que le vent du bureau ne m'étoit

m'étoit pas favorable. Mon action aussi, qui étoit entièrement opposée aux loix divines, & humaines, ne pouvoit être punie moins rigoureusement que par la mort. Madame de Blainville en fut bien-tôt avertie: elle voulut prévenir un coup si funeste à son amour, & sans faire réflexion sur ce qu'on en pourroit dire dans le monde, elle vint me trouver en prison, pour executer le dessein le plus genereux, dont une fille puisse être capable. Il n'y eut rien d'égal à la surprise où je me trouvay à cette veüe. Mais, Seigneur j'eus lieu de l'être bien davantage par le discours qu'elle me tint. Je vous aime, Quincy, me dit-elle, & je vous l'ay déjà assez témoigné, pour n'en pas douter. Il me reste cependant bien des choses encore à vous dire, & je veux vous faire comprendre, si je vis encore quelque téms, jusques où va ma tendresse. Je viens icy du moins tout exprés pour vous en informer, & pour vous dire, que vous ne sçauriez perdre la vie, sans que je meure de douleur. Voiez après cela, continua cette aimable fille, si vous ne devez pas être bien-aise de
vous

vous servir du remede que je vous apporte, pour vous garentir de peril. Vous ne voudriez pas apparemment être cause de ma mort, & ce seroit un reproche que tout le monde feroit à votre memoire.

Ces paroles, je vous l'avoüe, firent une grande impression sur moy, & je me voulus bien du mal de ne pouvoir aimer une personne qui étoit si genereuse, & si digne d'être aimée. Mais je reconnus encore bien mieux la grandeur de son ame, & la violence de son amour, par ce qu'elle me dit ensuite. Il faut, reprit cette genereuse fille, que je vous donne maintenant mes habits, & que je prenne les vôtres: vous pourrez vous sauver par ce moien, & avec la ressemblance que j'ay avec vous, on ne vous examinera pas en sortant d'icy, quand on me verra occuper votre place. Vous n'avez rien à craindre, continua-t'elle, de ma tromperie, & quand vous seriez reconnu, le pis qu'il vous pourroit arriver, seroit d'être toujours au même état, que vous êtes à present.

Après quelques momens que j'employay à admirer tant d'amour.

Quoy

Quoy, Madame, luy répondis-je, avez-vous assez mechante opinion de moy pour me croire capable de recevoir les offres que vous me faites, & un homme feroit-il assez lâche de songer à conserver ses jours, aux dépens d'une si belle vie ? Je sentis en même têmes que je prononçois ces paroles, ce je ne sçay quoy qui s'empare d'un cœur, quand il commence à devenir amoureux, & soit que ce fut déjà un effet de l'amour que je me sentoais pour cête aimable fille, ou que j'entraisse dans l'obligation que je luy devois avoir de ce qu'elle venoit de faire pour moy, je commençay à la regarder tendrement. Ah Madame luy dis-je, que ne me laissez-vous mourir, sans m'exposer encore à de plus grands malheurs, que ceux qui m'ont accablez jusques icy, & faut-il pour comble de mes peines que je me voie réduit à devenir inconstant, ou à passer pour le plus ingrat de tous les hommes ? Mais enfin, continues-je, puis que je ne sçauois éviter de tomber ou dans l'ingratitude, ou dans la legereté, j'ayme mieux qu'on m'accuse d'avoir manqué à ce que je devois à
mon

mon amour, qu'à ce que mon honneur m'oblige. Aussi-bien trouves-je en votre personne tout ce que j'ay veû dans celle de Madame votre Sœur, & peut-être davantage. Ouy, Madame, c'est à ce coup que vous l'emportez sur elle, je ne me veux plus souvenir des endroits par où elle avoit sçeu me toucher, & je ne perdray jamais le souvenir de ce que je vous dois, & de ce que vous avez de merite.

Ce discours ne fit pas sur Madame de Blainville tout l'effet qu'il y eût fait, si elle eût moins connu, combien j'étois preoccupé en faveur de sa Sœur. Elle crût que l'honnêteté y avoit plus de part, que l'amour, & elle apprehenda même que le desir de conserver mes jours, ne m'eût mis ces paroles à la bouche, pour l'animer davantage à me rendre le service, où elle s'étoit offerte en m'abordant. Mais elle me faisoit tort de faire ce jugement de moy, & quoy que j'aye toujours beaucoup aimé la vie, je l'abandonnerois plutôt, que de la conserver par une telle bassesse. Je reconnus aisement ce qui se passoit dans

dans son ame. Je voulus l'en desabuser, & reprenant la parole en même tems. Ne croiez pas au moins, luy dis-je, que vôtre generosité seule vous ait attiré ce que vous venez d'entendre. J'avouë bien qu'elle y a contribué en quelque façon; mais enfin il y a des choses en vous plus touchantes mille fois que la grandeur de vôtre ame, & à quoy du moins un amant se rend plus aisément. C'est ce qui m'oblige à l'heure qu'il est, de vous offrir le reste de ma vie, qui ne peut pas être bien longue dorenavant, puis que je souffrirois plutôt mille morts, que de me servir du moien que vous me proposez, pour conserver mes jours. Mais enfin, Madame, je n'ay qu'un seul regret en mourant, & si je vous avois aimée tout aussi-tôt que vous l'avez mérité, je partirois de ce monde le plus content de tous les hommes. Vous devez me croire, continues-je, d'autant plus facilement que je ne dois pas être soupçonné de mensonge, à l'heure qu'il est. On dissimule rarement, quand on va mourir, & nous voions tous les jours, que ceux qui
ont

ont le plus déguilé la verité pendant leur vie , sont tres-sinceres , quand ils approchent de leur fin.

Ces paroles ne déplurent point à Madame de Blainville. Quoy Quincy , me dit-elle , ierois-je bien assez heureuse , pour que vous eussiez les sentimens que vous venez de me témoigner , & n'est-ce point un effet de la reconnoissance que vous vous croyez obligé d'avoir pour moy ? Je conviens Madame , luy répondis-je au même têmes , que je vous suis extrêmement redevable , & que je ne puis songer à ce que vous venez de m'offrir , sans me sentir pour vous des sentimens que je ne puis bien exprimer. Mais enfin , ce que je viens de vous dire , part encore d'un mouvement bien plus tendre. C'est vôtre seul mérite qui fait l'effet que vous voyez. Je commence enfin à y ouvrir les yeux , & je ne comprends pas , comment j'avois pû demeurer si long-têmes dans l'aveuglemét , & me laisser surprendre à d'autres charmes. Je vous avouë , Seigneur , que je parlois serieusement , & Madame de Blainville me paroissoit déjà si

Q

agrea-

agréable, que j'avois presque oublié sa loeur. Il est aisé de persuader quand on dit la vérité. Je n'eus donc pas beaucoup de peine à luy faire croire les choses, comme elles étoient, & nous goûtâmes tous deux pendant quelques momens, les douceurs que l'on ressent dans les assurances d'un amour reciproque.

Mais nôtre bon-heur ne pouvoit pas être de longue durée, & l'état où j'étois étoit trop dangereux pour ne pas interôpre nos plaisirs. Nous nous le remîmes bien-tôt tous deux devant les yeux. Il est vray que je n'y fis reflexion en mon particulier, que parce qu'il alloit rompre le cours d'une passion, que je prevoyois devoir aller bien loin, si on luy donnoit le têmes de se perfectionner. Mais il n'en fut pas de même de Madame de Blainville, & ses apprehensions partirent d'un mouvement bien plus tendre, & bien plus genereux. Elle ne pût se résoudre à me voir perir, & comme je luy étois devenu encore plus cher, que je n'étois auparavant, par la connoissance que
je

je luy avois donnée de mes sentimens, elle recommença le discours qu'elle m'avoit tenu en arrivant à la prison. Je ne pûs l'entendre sans l'admirer de nouveau, & ce prodige d'amour me touchant aussi sensiblement, qu'un homme est capable de l'être, je luy dis, ce me semble, tout ce qu'on scauroit dire dans une passion tendre, & qui est encore animée par une extreme reconnoissance. Mais après luy avoir assez bien marqué ce que je pensois là-dessus, je m'opposay à sa generosité, & luy fis connoître qu'elle ne devoit pas s'attendre à me voir accepter les offres qu'elle me faisoit. Elle eut recours au même têmes à ses pleurs pour me mieux persuader; mais voyant qu'elles étoient aussi inutiles que ses paroles, elle s'abandonna à un furieux desespoir, qui me fit trembler, quelque force d'esprit que je deusse avoir. Voyez-vous, Quincy, me dit-elle, vous venez de me prouver par vos refus, que vous n'avez cherché qu'à m'abuser, quand vous m'avez dit quelque chose d'une passion
que

que vous ne sentez pas. Non vous n'aimez que ma sœur. C'est son indifférence qui vous porte si résolument à mourir, & vous cherchiez à vous conserver mieux que vous ne faites, si je vous étois aussi chère que vous me le disiez il n'y a qu'un moment. Eh bien cruel, continua-t'elle, il faut vouloir ce qui plaît à la destinée; mais vous verrez bien-tôt que je meritois un meilleur traitement, que celui que vous me faites.

Elle acheva ce discours avec un air qui me fit juger de la résolution qu'elle avoit prise; mais elle ne demeura pas encore long-têms sans me le faire connoître plus particulièrement. Ce n'étoit donc pas assez reprit-elle, d'une manière qui sentoit la desesperée, de m'inspirer un amour tendre, & violent, & vous ne seriez pas satisfait, si vous ne me portiez encore à toutes les extrémités qu'on peut attendre d'une Amante sensible, & méprisée. Eh bien, ingrat, il faut vous contenter, & si c'est par la fin de ma vie, que je dois entièrement remplir votre cruauté, goûtez à
longs

longs traits les douceurs que l'on
sent de s'immoler une victime,
& que ma mort vous apporte au-
tant de plaisir, que votre insensi-
bilité m'a causé de peines. Elle ti-
ra un poignard de sa poche, en
achevant ces paroles, & s'en seroit
percé le cœur, si je ne luy eusse
arrêté le bras, & empêché par ce-
moyen d'exécuter sa funeste reso-
lution. Mais le triste spectacle
dont j'avois pensé être témoin,
m'ôta bien-tôt toutes mes for-
ces. Je tombay aux pieds de
ma chere Blainville, sans au-
cun sentiment, & l'a laissay en
état de se faire tout le mal qu'elle
eut voulu, si elle eut continué
dans son dessein. Mais l'évanouis-
sement où j'étois, ne luy laissant
pas lieu de douter qu'elle ne me
touchât sensiblement, elle ne son-
gea plus à mourir. Elle appliqua
au contraire tous ses soins à me
faire revenir de l'état où j'étois.
J'ouvris enfin les yeux à force de
remedes. & étant encore tout rem-
pli du souvenir de son action.
Vous voulez donc mourir, Mada-
me, luy dis je, parceque je ne
vous

vous aime pas. Ah cruelle ! continues-je , en soupirant , que ne connoissez-vous ce qui se passe dans mon cœur , vous ne me feriez pas tant d'injustice , & vous verriez au contraire que vous avez lieu d'être contente des sentimens que j'ay pour vous ? Je n'eus pas la force d'en dire davantage , & si je ne retombay pas tout-à-fait en foiblesse , je fus du moins en un état , qui ne valoit gueres mieux. Madame de Blainville fit encore ce quelle pût pour me faire revenir ; mais après en être venue à bout , elle me tourna de tant de façons , & me témoigna enfin si bien qu'elle étoit résolue de mourir , si je ne luy accordois ce qu'elle me demandoit , que je me disposay à la satisfaire. Je me fis néanmoins mille reproches secrets de la laisser dans le peril , pendant que j'en allois sortir ; mais enfin je consideray qu'elle le vouloit , & que j'aurois de plus le moyen de reprendre ma véritable figure , si je voyois que mon affaire tournât mal , & qu'on condamneroit cette genereuse fille à perdre la tête pour moy. Nous changeâmes

gâmes donc d'habit , & après qu'elle m'eut coëffé elle-même , à peu près comme elle étoit , & ordonné d'aller prendre la place chez la Mere , nous nous fîmes un adieu bien triste , que nôtre tendresse nous fit accompagner de beaucoup de larmes. Elle me recommanda en partant de luy être fidele , & que l'occasion que j'allois avoir de parler à tous momens à sa soeur , ne me fit pas manquer à ce que je luy avois promis. Je luy confirmay par mille sermens ce que je luy avois dit de mon amour , & me retiray ensuite chez Madame de Freneuse , où tous les Domestiques me prirent aisément pour la fille de la maison.

Je étois cependant dans une douleur extraordinaire , & ne pouvois faire reflexion sur ce qui venoit de m'arriver sans me faire mille reproches de ce que j'avois été capable de souffrir. Ces mouvemens agirent puissamment dans mon ame pendant les trois ou quatre premiers jours , que je me vis auprès de Madame de Noncourt ; mais , Seigneur , qu'un homme a de foiblesse

bleſſe ? J'aurois juré en quittant Madame de Blainville , que je n'aurois pas ſeulement regardé la loeur , je ſentis néanmoins que je ne pouvois m'accoûtumer à la voir de ſi près ſans émotion. Je trouvay qu'elle étoit toute auſſi charmante , que je l'avois jamais vue , & je m'apperçeus enfin , que les bleſſures qu'elle m'avoit faites commençoient à ſe rouvrir.

Je fis affûrement ce que je devois en cette occaſion. J'appellay mon honneur à mon ſecours. Je me fis une image affreufe de l'ingratitude. Je me repreſentay encore ce que Madame de Blainville avoit de charmant , & pour m'en faire un portrait digne de l'original , j'étalay à mon imagination toutes les belles qualités de ſon ame , & ce qu'elle venoit de faire pour moy tout récemment. Je combattois ainſi contre Madame de Noncourt avec tous les avantages dont je pouvois me ſervir , & je me rendois enfin à ce qui étoit pour moy de plus honnête , & de plus glorieux , lors que cette aimable aînée vint m'attaquer avec des armes bien dan-

ſçaviez quel eſt mon infortune, vous ſeriez la première à entrer dans les ſentimens de deſeſpoir où je me vois. Votre malheur eſt grand, ma ſœur, luy répondis-je, & j'en conviens avec vous je ne pretends pas auſſi condamner entièrement vos pleurs; mais enfin comme je vous ay déjà dit, rien ne peut faire revenir les morts, & quand vous vous deſeſpereriez vous n'en ſeriez pas mieux, ny celui qui vous cauſe une ſi grande affliction. Ah ma ſœur, me repliqua Madame de Noncourt, ne me parlez point, je vous prie, d'un malheureux, qui n'eſt mort que pour m'avoir aimée: vous ne ſçauriez m'en entretenir, que vous ne me donniez de la conſuſion de ce qui ſe paſſe dans mon cœur, & il faut que je ſois la plus ingrate perſonne du monde pour Elle ne pût achever ce qu'elle avoit envie de me dire, & ſa douleur interrompit le fil de ſon diſcours. Les larmes ſortirent enſuite en abondance de ſes yeux, & je demeuray beaucoup moins ſurpris de la voir dans une ſi grande triſteſſe, que de ne rien comprendre à ce qu'elle m'avoit dit. J'étois aſſûrément

lâchement bien embarrassé , comment je devois l'expliquer , quand elle reprit ainsi la parole. Je vois bien , ma Soeur , que vous vous donnez inutilement de la peine à vouloir penetrer mon secret ; mais il m'est aisé de vous développer ce mystere : apprenez en un mot , que j'ayme l'assassin de mon Amant , & que le peril où il est , est tout ce qui fait mes allarmes.

Quoy , ma Soeur , luy dis-je tout étonné , vous aimeriez Quincy , luy pour qui vous ne vous sentiez qu'une extreme indifference , & que vos rigueurs ont réduit dans l'état où il est aujourd'huy ? Ouy , ma Soeur , repliqua Madame de Noncourt , je l'aime , & de plus je l'aime passionnement. C'est luy qui est cause , comme je vous ay déjà dit , de toute ma tristesse , & je ne me puis dire que je seray cause de sa mort , sans souffrir un tourment plus cruel mille fois , que celuy qu'on luy peut faire endurer. Mais , ma soeur , luy dis-je aussi-tôt , qu'est devenue cette forte amitié , que vous aviez pour le Defunct , & que diroit il s'il voioit de l'autre monde , ce qui se passe dans

dans celuy-cy ? Ah cruelle sœur, me répondit-elle, est-ce ainsi que vous tâchez de me consoler, & quand j'espere de vous voir me plaindre, faut-il que vous insultiez à mon malheur ? Mais ma sœur, luy dis-je, ne dois-je pas vous remontrer ce qui me semble être de vôtre gloire, & ne devriez vous pas me sçavoir bon gré de ce que je fais aujourd'huy ? N'avez-vous point de peine vous-même à vous trouver si differente de ce que vous étiez il y a quelques jours, & que diriez-vous de moy, si je le souffrois sans vous rien dire ?

Je m'opposois ainsi, Seigneur, à ses sentimens, pour découvrir mieux quelle étoit sa passion, & s'il y avoit quelque fondement à y faire ; mais je n'eus plus lieu d'en douter un moment après par l'emportement qu'elle me fit paroître. Je vois bien, perfide sœur, me dit-elle, que vous n'avez pas pour moy autant de bonne foy, que j'en ay pour vous. Je vous ay fait connoître ma foiblesse, & sans doute vous me cachez la vôtre. Ouy, je commence à pénétrer tous vos déguisemens, & le
desordre

desordre où je vous trouvay auprès de luy le jour qu'on l'arrêta, ne me marque que trop que vous êtes marivalle. Mais préparez-vous, continua-t'elle, à éprouver mon juste ressentiment : vous ne triompherez pas ainsi d'un cœur qui m'a d'abord offert ses services, & que je suis en droit de pretendre par de meilleurs raisons que celles que vous pouvez avoir de vôtre côté.

Je vous avoüe, Seigneur, que cette jalousie qui eût fait rire tout autre que moy, attaqua puissamment ma raison. J'en pensay oublier tout ce que je devois à Madame de Blainville, & la declaration que je venois d'entendre de la bouche de sa sœur, me sollicitant pour elle, je fus sur le point de luy dire qui j'étois, & combien je me trouvois sensible à la tendresse. Mais enfin un sentiment de gloire me fit rentrer en moy-même, & sans decider neanmoins pour qui des deux je devois me declarer, je demeuray dans une incertitude terrible : enfin je fis des reflexions aussi cruelles, que l'état où j'étois étoit embarrassant. Madame de Noncourt m'observoit cependant tout de son mieux,

mieux, , & le desordre où j'étois la confirmant dans sa pensée, elle ne voulut plus me rien dire, & se tint en garde auprès de moy. Nous vécûmes depuis assez froidement ensemble, & sans entrer jamais en conversation. Son dépit, dont je connoissois la cause, renouvela toutes mes peines; je ne sçavois encore à qui des deux je devois me rendre, mais vous avouïeres-je, Seigneur, quelle fut ma foiblesse. Elle fut assez grande pour me declarer en faveur de Madame de Noncourt, & pour oublier un moment ce que je devois à sa genereuse sœur. Je me laissay donc aller au doux penchant qui m'entraînoit vers cette ainée, & voulant luy faire connoître quels sentimens j'avois pour elle, je me défié de ma langue, & dans la crainte que j'eus qu'elle ne fit pas assez bien son devoir, je pris une plume, & du papier, où je déchargé entièrement mon cœur. Mais il est impossible, à ce que je pense, de faire une méchante action, ou du moins on ressent bien des remords, devant que de la commettre; car à peine eus-je achevé ma lettre, que je me repen-

tis

tis de l'avoir écrite. J'eus horreur
 de mon ingratitude, & rejetant les
 douces amorces qui vouloient me
 seduire une seconde fois, j'écoutay
 ma raison, qui m'inspiroit de ne me
 rendre qu'à la gloire. En effet je re-
 jettay toutes les pensées qui s'oppo-
 soient à mon devoir, & fis dessein de
 ne donner mes soins qu'à Madame
 de Blainville.

Cependant je ne déchiray point la
 lettre que je venois d'écrire, & me
 contenté de la mettre dans ma po-
 che. Et c'est cette lourde faute qui a
 fait tous les malheurs de ma vie, plû-
 tôt que ma conduite qui a toujours
 été depuis tres-innocente, & confor-
 me à ce que je me devois. Après cet-
 te glorieuse victoire remportée sur
 moy-même, je fus voir Madame de
 Blainville dans la prison, & ce fut
 là que j'ouvris les yeux sur mille char-
 mes, qui m'attachèrent si puissam-
 ment à elle, que je n'eus plus be-
 soin de rendre de nouveaux cōbats,
 pour me declarer en sa faveur. Vous
 jugez biē, Seigneur, que je n'oubliai
 point de luy parler dans ma visite de
 ce que je luy devois, & je ne crois
 pas qu'il soit necessaire de vous dire
 que

que je la priay plusieurs fois que je pûsse reprêdre ma place. Vous devez bien vous imaginer que je n'avois garde d'y manquer ; mais mes offres furent inutiles , & après que cette genereuse fille les eût refusées absolument , elle me conjura de luy écrire , quand je n'aurois pas la commodité de la voir , m'assûrant que ce qu'elle souffroit pour moy , luy seroit toujours extrêmement agreable, puis qu'il devoit me persuader qu'elle étoit la force de son amitié.

Je ne balançay plus depuis ce têmes là , comme je viens de vous dire , à me declarer entierement pour elle , & le reste du feu que Madame de Noncourt avoit allumé dans mon ame , s'éteignit si bien , que je demeuray sans aucune tentation de le ralumer. Je voiois cependant tous les jours Madame de Blainville , où je luy écrivois , & elle m'envoioit pareillement de ses lettres, quand je ne pouvois luy rendre visite. Un jour que j'en avois reçu une extrêmement touchante ; Madame de Freneuse nous mena Madame de Noncourt & moy à deux lieües de Paris , où elle avoit dessein d'acheter une
de

de ces belles maisons , qui rendent les entours de cette grande ville si agreable. Nous la trouvâmes la plus jolie du monde , s'il est vray qu'en mon particulier je pusse rien trouver de beau , dans l'état où j'étois. Nous visitâmes d'abord les appartemens de ce petit lieu enchanté, nous fûmes ensuite dans le Parc, & comme je vis que Madame de Freneuse s'occupoit à regarder des peintures qu'elle avoit trouvées dans un petit cabinet, qui étoit au bout d'une allée , je m'écartay dans un petit bois de haute fûraye qui étoit à ma droite , & qui me sembla le plus propre du monde à m'entretenir un moment dans mes pensées amoureuses. Je me dis là d'abord tout ce qu'on sçauroit se dire de charmant, quand on aime avec tendresse , & qu'on se croit aimé de même. Mais le funeste état où étoit ma Maîtresse pour l'amour de moy , se presentant ensuite à mon imagination, j'interrompis bientôt mes agreables reflexions pour me trouver sensible à une extreme douleur. Elle m'arracha malgré moy quelques larmes. Je voulus essuier mes yeux , afin que Madame
de

de Freneuse, que je voulois aller rejoindre, ne s'en apperçeut pas. Mais en tirant mon mouchoir, je fis malheureusement tomber de ma poche la lettre que j'avois reçeüe ce jour là de Madame de Blainville, & sans y prendre garde, je sortis du bois, & m'en allay vers le cabinet, où j'avois quitté Madame de Freneuse que je n'y retrouvay plus, & que je fus chercher ailleurs. Elle étoit allée se promener dans le même endroit dont je ne faisois que de sortir, & y aiant trouvé plusieurs allées qui aboutissoient toutes à une étoille, qui étoit dans le milieu de ce bois, elle enfila une de ces allées & Madame de Noncourt une autre, qui étoit justement celle où j'avois laissé tomber le billet. Elle n'eût pas plutôt fait cent pas, qu'elle l'apperçeut au milieu de l'allée, & la curiosité la portant à le ramasser, elle fut toute surprise d'y reconnoître à la suscription le caractere de Madame de Blainville. Comme cette lettre s'adressoit à moy, cela luy donna tout l'empressement imaginable de voir ce qui étoit dedans, elle l'ouvrit donc aussi-tôt, & demeura extrêmement étonnée,

tonnée, quand elle eût leu ces paroles.

*Lettre de Madame de Blainville
à Quincy.*

NE me pressez plus mon cher Quincy de retourner chez ma Mere, j'occupe icy vôtre place avec trop de satisfaction pour la vouloir quitter. Apprenez que quand on aime aussi tendrement que je vous aime, l'on ne trouve rien qui approche du plaisir qu'on se fait d'avoir delivré son Amant de perit. Ce m'est un repos d'esprit plus grand que vous ne sçauriez jamais vous l'imaginer. Ne me l'enviez donc pas : augmentez-le plutôt par les assurances que je vous demande de n'aimer jamais que moy, & de me laisser finir ma vie, en cas qu'on me condamne à la perdre pour l'amour de vous.

Madame de Noncourt pensa n'avoir pas la force d'achever de lire ce billet. Il n'y eût pas un mot dedans
qui

qui ne luy pénétrât jusques au fond du cœur , & se trouvant attaquée à la fois de toutes les passions, que cette lettre pouvoit ébranler dans son ame , elle se vit exposée à ressentir en même tēms tous les mouvemens de l'amour , de la jalousie , & de la vengeance. Mais cette dernière passion l'emporta entièrement par dessus les autres , & cette malheureuse elle fut réjoindre sa mere l'esprit si rempli de son ressentiment , qu'il me fut aisé de remarquer qu'elle avoit quelque chose d'extraordinaire contre moy. Je l'observay exactement ; mais quelque application que j'eusse à pénétrer son secret , je ne pūs jamais le deviner, & nous nous en retournâmes à Paris dans un silence qui ne fut interrompu , que quand Madame de Freneuse nous voulut parler à l'un ou à l'autre. Mais je commençay le soir à soupçonner quelque chose de ce qui se passoit ; car aiant voulu prendre mon billet dans ma poche pour le relire , & pour le jeter ensuite dans le feu , je ne le trouvay plus. Je le cherchay par tout inutilement , & après avoir visité plusieurs fois les endroits où il pouvoit

pouvoit s'être coulé, je me doutay enfin qu'il falloit que je l'eusse laissé tomber, quand j'avois tiré mon mouchoir. Je me ressouvins encore que Madame de Noncourt avoit pris justement par la même allée où j'étois, & que c'étoit assurément ce billet qu'elle avoit trouvé, qui m'avoit fait reconnoître un si grand changement sur son visage. Je fus au desespoir de la perte que j'avois faite, & passay toute la nuit à songer au remède que j'y devois apporter. Mais après y avoir bien pensé, je n'y en trouvay qu'un seul, & où il y avoit encore beaucoup de choses à dire. Je me résolus néanmoins de le mettre en usage, & me levay à ce dessein de fort bonne heure; mais comme si la fortune eut voulu reparer la faute que j'avois faite, j'apperçeus sur la toilette de Madame de Noncourt, le billet qui me donnoit tant d'inquietude, & qu'elle y avoit laissé par mégarde, après l'avoir leu le soir en se couchant, pour s'animer davantage à la cruelle vengeance qu'elle meditoit. Je le ferray aussi-
tôt

tôt, & ne trouvant plus tant de difficulté à la résolution que j'avois prise, pour éviter l'éclat que Madame de Noncourt eut pû faire, je m'en allay à la prison, & avouay à Madame de Blainville non seulement ce qui s'étoit passé la veille au sujet de son billet, mais encore la conversation que j'avois eüe il y avoit quelques jours avec sa soeur. Je luy fis comprendre par là, qu'elle ne nous pardonneroit jamais, & qu'elle avertiroit infailiblement sa Mere, si bien qu'il falloit la prevenir. Que cela se pouvoit faire aisement, si je reprenois ma place, & qu'elle s'en retournât chez elle, c'est pourquoy je la conjurois de s'y en aller à l'heure même.

Ce moyen, qui étoit le seul où nous devions recourir pour nous mettre l'un & l'autre en seureté, ne plût pas d'abord à Madame de Blainville, elle le rejetta même quelque têmes avec opiniâtreté; mais enfin je luy persuaday si bien qu'il y alloit de sa reputation, qu'elle se resolut de faire tout ce que je souhaitois. Tellement qu'après avoir

voir changé d'habits, elle reprit le chemin du logis de Madame de Freneuse, où elle arriva encore devant que la sœur fut levée. Elle ne fit point plus d'étonnée, que si elle n'eut rien eu sur le cœur. Elle se fit coëffer, & habiller à l'ordinaire, sans que la Demoiselle remarquât rien de nôtre metamorphose, qui arrivoit si souvent. Madame de Noncourt se leva cependant, & fut à peine hors de son lit, qu'elle fouilla dans sa poche pour y prendre le billet, dont je vous ay parlé. Mais ne l'y trouvant point, elle se souvint qu'elle l'avoit laissé le soir sur sa toilette, & fut pour l'y prendre. Elle fut toute surprise de voir qu'il n'y étoit pas, & m'accusa bien-tôt de ce que j'avois fait effectivement. Elle regarda la sœur en même têmes avec des yeux pleins de furie, croyant que c'étoit moy, & ne pouvant plus dissimuler ce qu'elle avoit sur le cœur. Quoy, traître, luy dit-elle, tu entasseras donc toujours crime, sur crime ? Tu tuë un innocent, tu viens ensuite surprendre ma foiblesse, & après t'être revêtu des habits d'u-

ne

ne fille perdue, que je n'ose plus nommer ma sœur, tu deviens le confident secret de mes peines. Mais au lieu de te rendre digne d'une amitié que je t'offrois, & qui t'eut coûté si peu à acquérir, tu insultes devant moy à ma douleur, & pour achever de m'accabler de honte, tu donnes ton cœur à mon infame Rivale. Va va, continua-t'elle, tu te trompes si tu crois te mettre en sûreté par ton billet que tu m'as repris. Tu as beau te cacher, je ne te reconnois que trop au travers de ces habits, qui ne conviennent pas à la dureté de ton ame. Je sçay que c'est le cruel Quincy à qui je parle maintenant, & je n'ay point besoin d'avoir de lettre entre mes mains pour le convaincre. Je te veux faire voir aussi, jusques-où peut aller mon repentiment, & tu verras dans un moment qu'un amour méprisé se convertit aisément en fureur.

Elle appella au même têmes sa femme de chambre, & luy commanda d'aller prier de sa part Madame sa Mere de la venir trouver pour

pour une affaire de la dernière importance. Madame de Freneuse monta aussi-tôt, & Noncourt ne la vit pas plutôt qu'elle la surprit extrêmement par ces paroles. C'est avec beaucoup de regret, Madame, que je vas icy vous découvrir l'infamie de notre maison. Ce n'est point là ma sœur que vous voyez devant vos yeux, c'est l'assassin Quincy qui l'a subornée, & qui luy fait prendre sa place dans la prison, pour venir icy occuper la sienne, dans des vœux que je ne pénètre pas. Mais s'il est permis de juger du présent par le passé, ses desseins ne peuvent pas être trop glorieux, puis qu'un homme tel que luy, ne peut être capable que d'une méchante action. Elle luy parla au même tēms de la lettre qu'elle avoit trouvée la veille, & qui luy avoit donné l'éclaircissement de ce qu'elle luy disoit, & dont elle ne l'avoit point entretenue plutôt, parce que dans une matière si délicate, elle avoit été bien-aise d'y faire auparavant quelque reflexion.

Madame de Frenouse se sentit un
S furieux

S

furieux

furieux deſeſpoir au diſcours de ſa fille ; mais Blainville qui étoit toute préparée à ce qu'elle avoit à répondre , ne parut aucune-ment émeuë de ce qu'elle venoit d'entendre , & prenant la parole qu'elle adreſſa à ſa Mere : En vérité , Madame luy dit-elle , la foibleſſe d'eſprit que je trouve en ma ſœur depuis un moment , m'afflige au dernier point. Elle a beaucoup de rêveries , & après m'en avoir fait paroître de pluſieurs eſpeces , elle s'eſt enfin arrêtée ſur celle qui luy perſuade que je ſuis Quincy , & que j'ay été prendre la place de ce mal heureux juſques dans ſa priſon. Il ſeroit bon d'envoyer querir des Medecins , pour voir avec eux ce qu'il y auroit à faire à un mal ſi extraordinaire , & qui eſt d'autant plus dangereux , qu'on ne ſçauroit luy perſuader qu'il y a du déreglement dans ſa raiſon. Madame de Freneuſe ſe trouva remiſe en quelque façon à ces paroles , & comme elle ſçavoit que de deux maux le moindre eſt à ſouhaiter elle aimamieux encore apprendre que Madame de Non-

court

court eut l'esprit malade, que de
sçavoir l'honneur de son autre fille
en danger. Mais bien loin que cette
aînée convint de ce que celle-cy
disoit, elle se sentit furieuse de
ce que sa Mere adjoûtoit foy
à ses tromperies, & regar-
dant cette cadette avec des yeux
pleins d'une furie toute extraor-
dinaire. Comment imposteur, luy
dit-elle, oses-tu avancer de pa-
reils discours, & le Ciel ne s'arme-
ra-t'il pas pour me venger de ton
insolence? Madame de Blainville ne
fit que lever les yeux au Ciel à ces
paroles, comme si elle eut implo-
ré son secours pour la guerison de
son mal. Cette posture qu'elle a-
voit faite achevant de desesperer
Madame de Noncourt, elle en
vint à de grands emportemens con-
tr'elle, & Madame de Freneuse y
trouva tant de passion, qu'elle ne
douta point que sa cadette ne luy
eut dit la verité. Elle commença
donc à appeller quelqu'un de ses
gens pour envoyer chercher des
Medecins, & se tournant ensuite
vers Madame de Noncourt, ma
fille, luy dit-elle, n'ayez point
tant

tant de chaleur, cela augmente encore votre mal. Vous vous êtes trompée, quand vous avez crû que c'étoit là Quincy, c'est votre pauvre sœur, qui est aussi affligée de l'état où vous êtes, comme si elle étoit elle-même à votre place.

Il est aisé de juger quelle étoit la rage de cette fille à ce discours, elle continua plus que jamais dans ses emportemens, & pria enfin Madame sa Mere de s'éclaircir; qui la trompoit ou d'elle, ou de moy? Madame de Freneuse fut bien-aïse de luy donner ce contentement, croyant que cela pourroit contribuer à luy rendre la santé, quand elle verroit les choses elle-même de ses yeux. Elle se tourna au même têms vers Madame de Blainville, & après luy avoir fait un certain signe, comme pour luy marquer la compassion qu'elle avoit du mal de sa sœur. Venez icy ma fille, luy dit-elle, donnez moy votre bras, & que je fasse voir à votre sœur, que vous n'êtes pas celui qu'elle s'imagine.

Madame de Blainville, Seigneur,
avoit

avoit une marque au dessus du coude , de la forme à peu près d'un melon , qui étoit toute la différence que la nature avoit mise entre nous , & par où on pouvoit nous reconnoître. Elle la montra au même têmes à la Mere , & on ne sçau- roit dire quel fut l'étonnement de cette aînée , quand elle vit que ce n'étoit pas là la personne qu'elle pensoit. Elle demeura toute interdite à cette veüe ; mais elle n'en fut pas moins persuadée de l'intelligence qu'il y avoit entre nous. Elle n'eut pas la force néanmoins de rien dire pour sa justification , & son silence acheva de confirmer Madame de Freneuse dans la pensée où elle étoit qu'elle avoit besoin de remedes. Elle voulut luy en faire prendre ; mais comme elle n'avoit pas affaire de ceux qu'on luy presentoit , elle les refuta , & se retira de devant elle toute occupée de son ressentiment. Elle observa depuis ce têmes-là tres-exactement toutes les actions de sa soeur ; mais il est bien difficile de s'empêcher d'être trompé , & principalement quand l'amour s'en mêle.

le. Madame de Blainville trouva encore moyen de me venir voir dans la prison, sans qu'elle s'en apperceut, & après m'avoir conté ce qui étoit arrivé chez elle, elle m'obligea de reprendre ses habits, & de luy laisser ma place : Que ne fis-je point, Seigneur, pour m'en deffendre ; mais que peut-on opposer à une Maîtresse, qui pour toute raison vous dit, je le veux ? Je fus contraint de luy obeir malgré moy, & m'en retournay ensuite chez elle, où je vécus pendant quelques jours d'une maniere fort reservée. Enfin je ne donnois aucun soupçon à Madame de Noncourt de ce que j'étois, quand il arriva un accident que je ne pouvois prévoir, & qui servit enfin à me découvrir.

J'appris que l'on me devoit juger le lendemain, & que mon affaire qui avoit été mise sur le bureau dès le jour precedent, avoit pris un méchant tour, & que je ne pouvois éviter de perdre la tête. Vous jugez bien, Seigneur, que je ne fus pas insensible à cette nouvelle, & Madame de Noncourt qui avoit changé l'amour qu'elle avoit eu

eu pour moy, en fureur, prit soin de me la rendre encore plus terrible, m'en entretenant à toute heure. Car comme elle croyoit parler à sa sœur, & qu'elle étoit prevenuë qu'elle ne pouvoit l'affliger plus cruellement, qu'en luy remettant devant les yeux le supplice d'un homme pour qui elle n'étoit pas indifferente, elle affectoit de ne parler que de cela. Cependant je ne balançay pas sur ce que j'avois à faire en cette occasion & me résolus tout aussi-tôt de m'aller livrer moy-même entre les mains de la Justice, pour délivrer une innocente, qui ne s'exposoit à la mort que pour me trop aimer. Mais on ne me donna pas le tēms de le faire de mon seul mouvement; car m'étant laissé abattre à mon affliction, je tombay dans un évanouissement, qui fit croire pendant plus d'une heure, que j'étois mort. On me fit d'abord tous les remedes dont on pût s'aviser; mais après avoir reconnu qu'ils étoient inutiles, on me deshabilla pour me mettre au lit, & on en éprouva d'autres. Je ne
fais

ſçais qui ce fut de ceux , qui étoient accourus à mon ſecours , qui propoſa de me lier le bras au deſſus du coude , & d'y appliquer enfuite un cataplane ; mais on le crût , & on me prit le bras droit par mal-heur , qui étoit celuy où Madame de Blainville avoit la marque , dont je vous ay parlé tantôt. Comme elle étoit fort grande , & qu'elle ſautoit d'abord aux yeux , Madame de Noncourt qui étoit là preſente , & qui preſentoit garde à tout s'apperçut bien-tôt qu'il n'y en avoit point au mien. Elle fit d'abord un grand cry ; mais craignant de s'être mépriſe , & que cette marque ne dût être au bras gauche , elle me leva elle-même la manche de ma chemiſe pour y regarder ; mais elle n'eut pas plûtôt reconnu qu'il n'y en avoit point ny à l'un , ny à l'autre , qu'elle s'écria plus fort qu'elle n'avoit fait auparavant.

Madame de Freneufe qui étoit derriere à ſe deſeſperer de l'état où j'étois , s'approcha au bruit que faiſoit ſa fille , & luy en demanda la cauſe. Madame de Noncourt de-
voit

Voit prendre trop de plaisir à parler, pour demeurer long-têms dans le silence, elle le rompit aussi dans le moment. Vous voyez!, Madame, dit elle à la Mere en me découvrant le bras, que je n'ay pas l'esprit si malade, que vous le pensiez il y a quelques jours, & je sçavois bien ce que je vous disois, quand je tâchois de vous persuader, que Quincy étoit souvent chez vous, à la place de votre fille.

Je ne pretends pas, Seigneur, vous exprimer icy quelle fut l'affliction de Madame de Freneuse, quand elle reconnut la verité de ces paroles, & vous pouvez bien juger qu'elle ne fut pas sans emportement contre moy. Je croy que je revins de l'évanouissement où j'étois, plutôt au bruit des injures qu'à force de remedes; mais je n'eus pas plutôt les yeux ouverts, que je me vis accabler de reproches, qui ne finirent point, & du côté de Madame de Freneuse, & de celui de Madame de Noncourt, jusques à ce que l'on m'eut remené en prison, où je fus conduit avec une seule escorte. Les

geoliers furent surpris d'abord de me voir entrer, croyant que je dusse être en haut bien enfermé; mais leur étonnement eut lieu de s'accroître, quand après m'avoir fait monter dans la chambre où étoit Madame de Blainville, ils reconnurent en elle mon même visage, ma même taille, & le même son de ma voix. Comme ils n'avoient pas entendu parler de nôtre ressemblance, ils crurent aussitôt qu'il y avoit de l'enchantement à ce qu'ils voyoient, & se retirèrent avec quelque apprehension; mais l'exempt qui m'avoit remené en prison, & qui leur redemandoit Madame de Blainville, leur conta la chose comme elle étoit, & leur ôta ainsi la crainte où ils se trouvoient par une aventure si extraordinaire. Mais ils ne voulurent jamais entendre parler de luy rendre cette aimable fille, dans la crainte qu'ils eurent de se méprendre, & de delivrer le criminel pour l'innocent. Cét Officier de Justice les pria du moins de nous separer l'un de l'autre, ce qu'ils n'eurent que trop de facilité

lité à luy accorder. Ils m'empêchèrent par ce moyen de témoigner à ma genereuse Maîtresse, tout ce que j'avois à luy dire dans un entretien que je croyois devoir être le dernier qu'il me fut jamais permis d'avoir avec elle.

Il ne faut pas me demander comment je passay la nuit, mon esprit ne fut préoccupé que de ce que je devois à Madame de Blainville, & les frayeurs d'une mort honteuse, qui m'étoit préparée ne se présenterent pas une seule fois à mon imagination. Après que le jour fut venu, on me vint retirer de mes pensées, pour me conduire devant mes Juges. On y amena pareillement ma Maîtresse, & ce fut là que cette genereuse fille disputa long-têms pour mourir. Elle vouloit à toute force que je fusse la fille de Madame de Freneuse, & qu'elle fut Quincy. Mais mes Juges avoient l'esprit trop penetrant pour ne pas reconnoître la verité d'avec le menlonge, & ils virent bien enfin que j'étois criminel, & qu'elle étoit innocente. On me fit asseoir sur la sellette, & on me condamna à perdre la tête. Je
fus

fus remis ensuite entre les mains des demy-boureaux, qui m'avoient amené dans la chambre criminelle, & je trouvay au sortir de là dans une allée assez sombre, la genereuse Madame de Blainville qui m'y attendoit, à dessein de sçavoir quelle étoit ma destinée. Mais je l'ignorois moy-même, & n'étois pas en état par conséquent de la luy apprendre. Les gens qui nous conduisoient l'un & l'autre, & qui en sçavoient plus que nous, se firent violence dans ce moment sur leur humeur cruelle, & ne me croiant plus que quelques heures à vivre, ils ne voulurent pas troubler un entretien que j'avois commencé avec une personne si chere. Nous étions vêtus ce jour là l'un comme l'autre, car on m'avoit donné un habit d'homme, quand on m'avoit reconnu chez Madame de Freneuse pour qui j'étois. Nos geoliers s'étoient un peu retirés de nous pendant notre conversation, mais ils s'étoient néanmoins assurés de leur proie, & gardoient toutes les avenues par où nous eussions peu esperer de nous sauver. Il trouverent nos discours un peu trop longs,

&c

& nous aiant avertis qu'il étoit têmes de nous separer, il nous falut leur obeïr, sans differer d'un moment. Mais, Seigneur, écoutez je vous prie, comment je me tiray de ce mauvais pas. Les geoliers qui avoient la conduite de Madame de Blainville me prirent pour elle, & me remenerent dans la chambre, où elle avoit couché, & ceux qui étoient chargez de m'écorter jusques à la Chapelle, où vont les criminels après leur condamnation, y conduisirent ma Maîtresse à ma place. Elle y trouva l'executeur de la haute justice, qui luy fit un tres-fâcheux compliment, & luy apprit à quoy elle devoit s'attendre. Elle jugea bien d'abord qu'on la prennoit encore pour moy, mais la generosité luy faisant oublier le soin de sa vie, elle n'eût garde de donner à connoître qu'on se mêprenoit. Elle se prepara au contraire avec beaucoup de constance à souffrir le supplice qu'on avoit ordonné pour la punition de mon crime, & elle fit paroître en cette occasion des sentimens dignes plutôt d'un heros, que de la foiblesse d'une fille. Elle se fit
même

même un plaisir de mourir pour me sauver, & elle m'a dit depuis, qu'il n'y auroit rien eu d'égal à sa joye. si elle eût été assurée, qu'on ne m'eût plus fait d'affaires après cela.

L'heure étant venue à peu près qu'on fait les executions, on la fit entrer dans une charette avec tous les appareils qui accompagnent ordinairement ces tristes spectacles. Elle fut conduite de là au lieu destiné pour la punition des criminels. Mais, Seigneur, il n'est pas besoin de vous faire icy une image affreuse de tout ce qui precede le supplice d'un malheureux, vous sçavez seulement que le bourreau voulant ôter le pourpoint qu'avoit Madame de Blainville, pour faire son execution avec plus de facilité, reconnut à la gorge que ce n'étoit point là la personne que l'on avoit condamnée. Il commença donc au même téms à crier à haute voix, que l'on avoit surpris la Justice, & que peu s'en falloit que l'on n'eût fait punir une innocente pour un coupable. Chacun voulut sçavoir ce qui luy faisoit tenir un pareil discours, & il publia aussi-tôt ce qu'il venoit de voir.

voir. Cela donna lieu de surseoir l'exécution, & après qu'on eût été chez le Juge qui avoit présidé à mon jugement, & qu'il eût ordonné qu'on se donnât bien de garde de passer outre, on remena Madame de Blainville en prison. Il est difficile d'exprimer le déplaisir qu'elle eût de me voir exposé tout de nouveau à un peril dont elle me croioit delivré. Mais le Ciel voulut recompenser sa generosité par le secours qu'il m'envoia, qui servit à la verité à me sauver la vie, mais qui l'a exposée en recompense à de bien plus grands malheurs, que ceux que la mort m'eût apportés.

Un homme de qualité qui s'appelloit le Marquis de Granville, & qui étoit parent d'un de mes Juges, apprit de luy tout ce que Madame de Blainville avoit fait pour moy. Le recit qu'il luy en fit luy donna d'abord la curiosité de connoître cette aimable fille, il la vit par le moien de son parent, & comme c'est un coup seur de ne pouvoir se deffendre de l'aimer à moins que d'une forte preoccupation, ce Marquis se sentit aussi-tôt un grand penchant pour elle.

elle. Il étoit de ces gens qui croient le têms perdu, s'ils ne l'emploient à aimer, il ne fit donc point de résistance contre les charmes de Blainville. Mais il voulut avant que de luy faire connoître ses sentimens, qu'elle luy eût quelque grande obligation, qui la prévint en sa faveur. Il ne pouvoit rien faire de plus à son gré, que d'obtenir ma grace du Roy, il la demanda à ce Prince, & elle luy fut enfin accordée après quelque peine. Granville fut ensuite retrouver son parent, & le pria de luy faire revoir Madame de Blainville. Il aborda cette fille avec tous les agrémens qui accompagnent ordinairement une personne de qualité, & qui sçait extrêmement bien vivre. Il luy fit un compliment en honnête homme, & pour répondre encore mieux à l'estime que Blainville ne s'étoit pû empêcher de concevoir pour luy à son abord, il luy presenta ma grace, sans luy trop exagérer le service qu'il luy rendoit en cette occasion.

La surprise de cette fille fut grande à cette veüe, elle dit au Marquis tout ce qu'un procédé comme le sien pou-

pouvoit s'attirer d'honnête, & d'obligeant, & elle le renvoia assez content de la reception qu'elle luy avoit faite. Je ne sçavois rien Seigneur de tout ce qui se passoit, & je reçeus même des nouvelles de ma grace, sans sçavoir à qui j'en avois l'obligation. En effet Madame de Blainville ne s'étoit pas trompée, quand elle avoit crû à propos de me cacher de quel endroit me venoit ce service; car il m'eût été impossible de l'apprendre, sans me voir tourmenté d'un mal bien plus cruel, que n'étoit celui dont on avoit crû me delivrer. Cependant étant sortis tous deux de prison, ma Maîtresse m'apprit ce qui luy étoit arrivé, & combien elle s'étoit veuë près de la mort. Il me sembla au même têmes que mon amour en étoit devenu plus violent, & que je ne pouvois entrer en considération de tant de perils que cette genereuse fille avoit courus pour l'amour de moy, sans avoir pour elle des sentimens tout autres, que ceux qu'on a ordinairement pour la Maîtresse, c'est à dire en un mot que je crûs aimer par dessus tous les hommes. Je ne m'informay qu'autant qu'elle voulut, à qui j'avois l'obligation

gation de ma grace , & il fut aisé à Madame de Blainville de me donner le change là dessus. Je n'eus donc plus d'autre inquiétude pendant quelque têmes que de rendre Madame de Freneuse favorable à l'intention que j'avois d'épouser sa fille. Elle me paroissoit assez disposée à me donner son consentement, quand le Marquis de Granville , qui avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour gagner les bonnes graces de Blainville, sans y pouvoir reüssir , ne voyant point d'autre moien pour empêcher mon bon-heur , que de demander luy-même ma Maîtresse en mariage, en parla à Madame sa Mere.

Il fut reçu avec toute la satisfaction qu'il pouvoit desirer, & comme c'étoit un party tres-avantageux , l'affaire fut bien tôt arrêtée entre Madame de Freneuse , & le Marquis. Cette impitoiable Mere ne tarda gueres après cela à me donner mon congé , & à m'apprendre ce qu'elle avoit conclu de contraire à mes interêts. J'eus beau me plaindre de sa cruauté , & luy remôtrer le desordre qu'elle alloit causer dans deux ames tendres , il en falut passer par

par là avec elle, & ne me voyant plus d'esperance de son côté, j'eus recours à Madame de Blainville, qui me fit voir par ses sentimens, que le bien ne faisoit point tant d'impres-
sion sur son esprit que sur celui de Madame sa Mere. Elle pesta contre elle aussi fortement que je pouvois faire, & me consola enfin en quel-
que façon, par la parole qu'elle me donna de n'épouser jamais d'autre que moy. Ce fut alors qu'elle m'a-
voïa que c'étoit au Marquis que j'a-
vois obligation de ma vie. Mais, Sei-
gneur, je me fusse bien passé de cette
connoissance, & il ne m'étoit gue-
res agreable d'apprendre le service
qu'il m'avoit rendu, puis que mon
cœur étoit bien mieux préparé à a-
voir de la haine pour luy, que de la
reconnoissance. Il m'étoit bien diffi-
cile en l'état où j'étois de goûter au-
cun repos, & comme je viens de
vous dire, le seul que je pouvois a-
voir venoit de la promesse que
Blainville m'avoit faite. Mais elle ne
demeura pas long-têms dans le des-
sein de me la tenir, & la jalousie la
porta bien-tôt à s'engager à une
chose toute contraire.

J'ay

J'ay dit que Madame de Noncourt n'avoit plus garde de m'aimer, comme elle avoit fait, & comme elle étoit au defefpoir que mon affaire eut eu le fuccez que Granville luy avoit procuré, elle cherchoit d'un autre côté à me nuire. Ainfi ne pouvant voir de bon œil que fa fœur poffedât une perfonne qui luy avoit offert les premiers fervices, & qu'il n'avoit tenu qu'à elle d'époufer, elle cherchoit tous les moiens imaginables de nous broüiller enfemble. C'étoit elle qui avoit engagé le Marquis à parler à Madame de Freneufe, & elle avoit eu une joye inconcevable de voir que la chofe avoit reüffi felon ce qu'elle fouhaitoit. Ce plaifir étoit troublé néanmoins quand elle faisoit reflexion que j'étois toujours tres-bien avec fa fœur, & voiant qu'elle ne m'auroit fait du mal qu'à demy, fi je demeurois en bonne intelligence avec elle, elle refolut de rompre une fi belle union à quelque prix que ce fut. Elle avoit vifité mes poches le jour que je m'étois évanoüi chez elle, & que j'avois été reconnu pour Quincy, elle y avoit trouvé la lettre dont je vous ay parlé
tantôt

tantôt, que je luy avois écrite, & dont je m'étois repenty un moment après, sans avoir eu neanmoins l'esprit de la déchirer. Elle l'avoit conservée soigneusement pour s'en servir en tēms & lieu, & croiant en avoir trouvé l'occasion. Voiez vous, ma sœur, dit-elle un jour à Madame de Blainville, je ne puis plus souffrir les tromperies que Quincv vous fait, & il y a trop de lacheté dans son procédé, pour pouvoir l'approuver. Il vous assure sans doute qu'il vous aime toujours, mais il n'en est rien, & il ne vous le diroit pas long tēms si je voulois l'écouter. Il est incessamment pendu à mes oreilles, à me jurer que son cœur n'est qu'à moy d'inclination, & que quand cēt amour d'inclination parle, il fait bien-tôt taire tous les sentimens que peut inspirer la plus forte reconnoissance.

Ce discours ne fit d'abord aucun effet sur Madame de Blainville, elle m'avoit ordonné de parler honnêtement à sa sœur, depuis que j'étois sorti de prison, elle crût donc que ses soupçons n'étoient qu'une suite de ses commandemens, que Madame
de

de Noncourt prenoit plaisir d'interpréter mal à dessein de luy faire quelque peine. Ainsi elle luy témoigna qu'elle n'étoit point fâchée que j'eusse des égards pour elle, & que même elle seroit bien-aïse si je pouvois l'obliger à avoir plus de bonté pour moy, qu'elle n'en avoit eu depuis quelque téms. Mais la malicieuse Madame de Noncourt qui n'en vouloit pas demeurer là, ne se rebutant point d'une réponse si honnête, & qui devoit la faire rentrer en elle-même. Vous croiez peut-être ma sœur, luy dit-elle, que je vous ay voulu parler d'une bagatelle, quand j'ay pensé vous entretenir de Quincy, j'en suis extrêmement contente, puis que vous l'êtes, mais si vous sçaviez ce qu'il m'écrit, il se peut faire que vous changeriez de sentiment.

Madame de Blainville ne pût entendre parler de lettre sans se sentir une furieuse jalousie, & croiant avoir mal entendu. Que me dites vous ma sœur, luy repliqua-t'elle avec un air chagrin. Je vous ay parlé répondit froidement Madame de Noncourt d'une lettre que j'ay reçue
au.

aujourd'huy de celuy que vous croiez être un exemple de fidelité. Je veux vous laisser dans vôtrec pensée, je ne vous ferois point de plaisir de vous en tirer, & quand on s'abuse avec autant de satisfaction que vous vous abusez, il y a de la cruauté à vouloir detromper les gens. Ces paroles affligerent cruellement Madame de Blainville, & se sentant un empressement inconcevable de voir ce qu'il y avoit dans ce funeste billet. Je ne suis point si fort prevenuë en faveur de Quincy, luy répondit-elle, que je ouvre les yeux sur sa mauvaise foy, dès qu'on m'en donnera des marques certaines. Non non, ma sœur, luy répondit méchamment Madame de Noncourt, on ne vousferoit point de plaisir, comme je vous ay déjà dit, de vous faire voir clair, & je vous suis quelque chose de trop près, pour aimer à vous donner de la peine. Plus cette adroite sœur faisoit façon de découvrir son secret, plus l'autre avoit d'empressement de le sçavoir. Cette malicieuse fille crût enfin qu'elle s'étoit assez fait prier. Ne croiez pas au moins, dit-elle à sa sœur, que je
je

je prenne maintenant aucune part à votre Amant, il est trop volage pour m'en soucier, & ce que j'ay à vous dire part seulement d'un mouvement d'amitié, qui subsiste encore malgré les sujets que j'ay crû avoir de vous vouloir du mal. C'est d'oc cete amitié qui fait que je ne puis vous laisser tromper, sans vous en avertir. Voyez continua-t'elle, si je vous dis vray, & comment expliquerez vous cecy, ou plutôt comment le perfide Quincy l'expliquera-t'il luy-même ? Elle luy presenta au même téms la lettre dont je viens de parler, Madame de Blainville fut extrêmement troublée, quand elle reconnut mon écriture, & qu'elle vit par le dessus de cette lettre, qu'elle s'adressoit à sa sœur. Elle la prit de ses mains en tremblant, & après l'avoir ouverte, elle y lût ces funestes paroles pour elle, & pour moy.

Lettre de Quincy à Madame de Noncourt.

J'Ay de si grandes obligations à Madame votre sœur, qu'il faut être le plus ingrat de tous les hommes pour pouvoir

pouvoir les oublier. Mais qui est celuy qui se pourroit deffendre de vos charmes. Je vous avoue franchement que ce n'est pas moy, & que quand je vois vos beaux yeux je ne suis pas maître de moy-même. Ce sont eux qui me font devenir un assassin, un ingrat, un perfide. Ce sont là des qualitez mal propres à gagner l'estime d'une Dame, mais enfin faites reflexion que je serois innocent, si je ne vous avois jamais aimée.

Quelle fut la rage de cette belle fille à cette veüe? Vous en allez juger, Seigneur par la resolution qu'elle prit. Elle ne s'amusa point à jetter des soupirs, & à répandre des larmes, comme on a coûtume de faire dans une douleur commune. Mais elle s'en fut aussitôt trouver Madame de Freneuse, à qui elle demanda pardon de s'être opposée à ses volontés, l'assurant que rien ne l'empêcheroit plus d'exécuter ce qu'elle voudroit luy commander, & qu'elle étoit prête en un mot d'épouser le Marquis.

Madame sa Mere eut beaucoup de joye de la voir si obeïssante, & comme elle jugea qu'il y avoit du dépit sur le jeu, elle se resolut de conclure au plutôt le Mariage afin qu'il n'y eut plus de retour. Je ne pouvois pas être long-têms sans apprendre cette fâcheuse nouvelle, elle me fut dite aussi dès le jour-même, & je ne la sçeus pas plutôt, que je courus chez ma cruelle Maîtresse. Je luy demanday la cause de son injustice, & ce qui pouvoit m'attirer un si cruel traitement; mais elle ne me répondit qu'avec une rigueur pire mille fois que si elle m'eut donné la mort. Allez, perfide, me dit-elle, employer ailleurs vos fourberies, le Ciel est juste, & il me vengera sans doute du plus lâche de tous les hommes.

Ce fut là tout ce que j'en pûs tirer, & après m'avoir jetté un regard affreux, & qui m'apprennoit assez sa colere, elle rentra dans sa chambre, dont elle ferma la porte sur elle. Je la priay quelque têms de me l'ouvrir pour me pouvoir justifier, ce que je ferois assurément,

ment, dès qu'elle m'auroit appris en quoy j'étois coupable; mais elle ne voulut jamais m'accorder ce que je luy demandois, & eut même assez de cruauté pour ne vouloir point me répondre. Après avoir demeuré une heure entière à sa porte, je fus obligé de prendre le party de m'en retourner chez moy, & ce fut là où je souffris tout ce qu'on peut souffrir de cruel quand on aime tendrement, & qu'on se voit méprisé de ce qu'on aime. Je passay la nuit aussi tristement qu'on la scauroit jamais passer; mais je ne vis pas plutôt paroître le jour, que je sortis de mon lit, & m'en fus chez Blainville, sans faire réflexion qu'il n'étoit peut-être pas heure de la voir. Mais on me refusa la porte, & on me dit de la part de Madame de Freneuse, & de la sienne, que je leur ferois plaisir de n'y jamais revenir. Quelle cruauté, Seigneur, que de souffrir une pareille chose sans se l'être attirée, ou du moins sans croire l'avoir meritée. Car enfin je ne scavois quel étoit le sujet de tant de colère, & je n'avois point fait de réflexion

flexion sur la lettre , qui en étoit cause , & que je croyois avoir encore quelque part chez moy. J'avois aussi été si surpris dans le têmes qu'on m'avoit remené en prison , que j'avois eu à songer à d'autres choses qu'à ce billet , qui me devoit cependant être plus de conséquence , que tout ce qui pouvoit m'arriver en la vie. Je n'avois donc garde de penser à ce qui faisoit mon crime , & mon infortune.

Aprés que je me fus retiré de devant ce logis , où il ne m'étoit plus permis d'entrer , je commençay à m'abandonner à mon desespoir , & il ne me fournit pas de meilleures résolutions , que celles que j'avois été capable de prendre autre-fois , quand j'aimois Madame de Noncourt & que j'en étois méprisé. Je veux dire que je fis dessein de faire tomber mon ressentiment sur le Marquis de Granville , & de le rendre réponsable de la cruauté de Madame de Freneuse , & de l'inégalité de sa fille. J'y fus encore porté d'autât plus volontiers , que je sçeus qu'on avoit envie de le faire profiter dans
peu

peu de têmes de ma disgrâce , & que le jour étoit même arrêté entre Madame de Freneuse , & luy , pour achever son Mariage. Je luy fis sçavoir aussi-tôt quelles étoient mes intentions ; mais il en usa en homme sage , & de bons sens. Il me manda qu'il étoit ennemy des duels , & que par conséquent il ne vouloit jamais recevoir de parole ; mais que quand il seroit personne à faire de pareilles folies , il voudroit toujours épouser sa Maîtresse , devant que de se battre , afin d'avoir du moins la consolation en cas de malheur , de n'être pas cocu , & battu , en même têmes. Cette réponse , qui étoit d'un homme judicieux , & plein d'honneur , bien loin de me satisfaire , me mit hors de moy-même. Je ne me vis plus de mesures à garder dans mon desespoir , je menaçay hautement le Marquis par tout où je me trouvoy , & en parlay même si mal devant ses amis , qu'ils ne douterent point que je ne luy fisse le plus méchant party , que je pourrois , si je le rencontrois jamais en mon chemin. Ils luy dirent aussi-tôt les dis-

cours

cours que je tenois de luy ; mais il étoit trop sage pour s'en mettre beaucoup en peine. Il me regarda comme un furieux, de qui il devoit seulement se prendre garde, en cas que l'occasion nous fit nous rencontrer. Il n'alla donc plus qu'avec une bonne épée, & se prépara enfin à me faire la moitié de la peur, si je venois à perdre si fort la raison, que de vouloir l'attaquer. Je n'y manquay pas, & un jour que je le trouvay tout au milieu de Paris, je le fis descendre de son carrosse, & l'obligeay de mettre l'épée à la main. Il ne se fit pas beaucoup prier, & me reçut en brave homme, comme il l'est assurément. Notre combat ne pouvoit pas être bien long, il ne reculoit point, & mon ressentiment me faisoit aller plutôt en avant, qu'en arriere. Nous nous portâmes donc un coup de même tème, qui étant allongé de fort près, nous mit à chacun l'épée de nôtre ennemy dans le corps jusques aux gardes. Jamais on ne reçut deux plus furieux coups sans mourir, nous en tombâmes à terre aussi-tôt l'un & l'autre.

tre, & fans un de mes amis, qui passa par hazard dans la rue, où nous venions de nous battre, & qui prit soin de me faire conduire dans un lieu de seureté, j'aurois servy d'exemple à la Justice de mon Prince, dont j'avois irrité la bonté, en retombant dans une faute, pour laquelle il y avoit fort peu de téms que j'avois imploré la miséricorde.

En effet il ne fut pas plûtôt informé de ce combat, qu'il donna ordre de faire une exacte recherche de l'endroit où je m'étois retiré, & de me punir selon la rigueur des loix. Je le meritois bienaussi, Seigneur, & qu'on n'eut aucune indulgence pour mon crime; mais mon amy qui avoit pris soin de moy ne m'abandonna pas en cette occasion, il me fit conduire dans un autre lieu, que celui où j'étois, où je demeurai fort secretement, & jusques à ce que je fusse entierement guéri. On ne fit pas cependant les mêmes poursuites contre le Marquis, que l'on avoit faites contre moy, parce qu'il n'avoit tiré l'épée que pour se deffendre, & qu'il

qu'il avoit fait entendre des témoins qui avoient rapporté la chose cōme elle s'étoit passée. Nous fûmes gueris tous deux à peu près en même téms, mais je fus obligé de quitter Paris, au lieu qu'il luy étoit permis d'y demeurer. Aussi n'en fut-il point sorti assurément, sans une chose qu'on luy apprit, dès qu'on le vit hors de danger, & qu'on ne luy avoit cachée pendant la blessure, que pour éviter les suites qu'on apprehendoit d'une nouvelle, qu'on croioit bien ne luy devoir pas être trop agreable.

Madame de Blainville n'étoit plus chez elle, & on ne sçavoit ce qu'elle étoit devenue. Elle n'avoit pu apprendre nôtre combat sans s'intéresser encore dans ce qui me regardoit, & voulant découvrir si j'étois mort ou guéri de ma blessure, elle s'étoit résolue de sortir de la maison de sa Mere, pour me chercher. C'étoit là principale raison, qui l'avoit obligée de prendre ce grād dessein pour une fille; mais elle en avoit une autre, qui luy étoit encore d'une grande consequence. Elle vouloit éviter les persecutions de
Gran-

Granville, qu'elle prevoioit devoir recommencer après sa guerison, & comme elle n'avoit jamais promis de l'épouser, que par le dépit qu'elle avoit contre moy, elle n'avoit pas plutôt veu que j'avois fait une affaire sur cela au Marquis, que jugeant qu'elle ne m'étoit pas tout à fait indifférente, elle s'étoit repentie d'avoir donné son consentement à une chose, qu'elle voioit bien devoir être funeste à son repos, si elle s'achévoit jamais. Ces deux grandes raisons, comme je viens de vous dire, l'avoient obligée de quitter la maison. Madame de Freneuse en étoit en une peine horrible, & avoit fait ce qu'elle avoit pu pour découvrir ce qu'elle étoit devenuë. Elle avoit parlé à tout le monde de son malheur, & il n'y avoit que le Marquis de Granville, à qui l'on n'en avoit rien dit, à cause qu'on craignoit que cette nouvelle ne retardât sa guerison. Ce Marquis toujours amoureux fut rendre visite à Madame de Freneuse dès qu'on luy permit de sortir, & luy demanda à voir sa Maîtresse. Ces paroles renouvelèrent la douleur de cette Mere affligée, elle se mit à pleurer

X

forte.

fortement, & faisant enfin violence sur sa douleur, elle fit part au Marquis de la perte qu'elle avoit faite.

Il n'y eût rien d'égal à l'étonnement de Granville, quand il apprit cette nouvelle, il ne vouloit point la croire, & fut en doute quelque temps si tout ce qu'il entendoit n'étoit point un jeu concerté entre la Mere & la fille, pour ne luy pas donner tout le dégout d'un véritable refus. Mais il se desabusa bientôt, & connut à l'abondance des larmes que versoit Madame de Freneuse, qu'il n'y avoit rien de feint dans sa douleur. Il quitta cette malheureuse Mere, tout aussi affligé qu'elle le pouvoit être, & monta dès le jour même à cheval, pour se mettre à la queue de son ingrate Maîtresse.

J'avois quitté Paris il y avoit deux jours, quand il en sortit, & je l'avois fait plutôt pour obliger mon amy, dont je vous ay parlé, que pour aucun soin de conserver ma vie. J'étois même résolu d'y retourner, dès que j'aurois pris congé de luy, car il avoit voulu m'escorter pendant quel-

quelques jours. Mais j'appris bientôt que la personne que j'y voulois aller chercher, n'y étoit plus, & que par conséquent je n'y avois plus affaire. Mon amy m'avoit obligé de prendre des habits de femme, pour me sauver avec plus de feureté, & je passois pour la sienne dans les endroits où nous étions contraints de nous arrêter. Nous faisons le plus de diligence qu'il nous étoit possible, & le quatrième jour de nôtre voyage, comme nous avions dessein d'aller coucher à un Château d'un de mes amis, où je sçavois que je serois plus en feureté qu'en quelque endroit que je pusse aller, nous avions marché assez tard, lors qu'un de nos gens nous vint avertir que nous étions suivis de dix ou douze Cavaliers, qui ne tarderoient gueres à nous joindre. Mon amy crût aussitôt que j'étois reconnu, & mon peril l'allarma, comme si sa vie eût dépendu de la mienne. Nous ne pouvions nous sauver, ny esperer de nous pouvoir deffendre, j'étois embarrassé d'un habit qui ne me convenoit pas, mon amy n'avoit qu'une petite épée; & nous ne pouvions

nous

nous assurer sur le secours de nos gens, qui ne pouvoit pas être grand, puis que nous n'avions que deux ou trois petits laquais, plus propres à demander milericorde, qu'à faire aucune resistance. Il fallut donc se résoudre à tout ce qu'il plairoit au destin d'ordonner, & nous attendions nôtre fortune avec une grande crainte, quand nous entendîmes crier à nôtre cocher d'arrêter. Il ne se le fit pas dire deux fois, & il portoit un si grand respect à de certaines armes qu'avoient ces Messieurs, qu'il n'avoit garde de ne leur pas obeir. Cependant il vint quatre Cavaliers aux deux portieres, qui nous dirent de descendre, & à peine avois-je mis pied à terre, que deux autres qui étoient descendus de cheval, me mirent en croupe derriere un de leurs camarades, & sans rien dire à mon amy, qu'ils laisserent là avec son carrosse, me firent marcher pendant une bonne partie de la nuit. Mon amy ne douta point que je ne fusse tombé entre les mains de la Justice, & que je ne fusse perdu. Ce fut là aussi ma pensée, mais, Seigneur, je m'apperçeus bien-tôt après, qu'on

ne

ne me vouloit point de mal , & que les gens qui m'avoient pris, avoient plus d'honnêteté que n'en ont ordinairement ceux qui servent à arrêter les criminels. Car nous ne fûmes pas plutôt arrivés à un Château, où on me fit mettre pied à terre , que j'y fus conduit dans une chambre , qui ne sentoit point la prison. Les meubles n'en étoient pas seulement propres , mais magnifiques. On m'appella d'abord Madame , & après m'avoir fait quelque excuses de m'avoir fait ainsi marcher toute la nuit , on me demanda si je voulois prendre du repos, ou qu'on me servit à souper.

Ma surprise fut grande, je vous l'avoüe en cette occasion. Mais qui eut pû regarder aussi cette aventure sans étonnement? Elle n'eut rien cependant de desagréable pour moy , & quoy que je me doutasse bien que j'avois été enlevé par un Amant de Madame de Blainville , j'aimay encore mieux être tombé dans les mains d'un Rival, que dans celles de la Justice. Je priay ces gens qui m'avoient parlé de me faire apporter à manger , dont j'avois beaucoup de besoin ,

besoin , ce que l'on fit peu de tēms après , mais d'une maniere si superbe , que je jugeay aussi-tôt que mon Rival étoit homme aisé , ou extrêmement amoureux , puis qu'il faisoit servir un si grand repas pour une personne toute seule. Je voulus ensuite prendre un peu de repos , & je ne l'eus pas plutôt témoigné aux gens qui m'avoient servy à table , qu'après s'être offerts à me mettre au lit , & que je les en eus remercié , ils me laisserent seul , & m'envoierent deux femmes pour m'aider à me deshabiller. Mais si je leur avois demandé à me reposer , ce n'est pas que j'en eusse la moindre envie , & j'étois bien éloigné de la tranquillité où il faut être pour esperer de jouir des douceurs du sommeil. Je n'avois voulu demeurer seul que pour m'entretenir dans mes tristes pensées , où mon amour avoit bien plus de part , que ma derniere aventure. Je fis aussi fort bien mon devoir là dessus dès que j'eus fait retirer ces femmes : & j'avois donné tout le reste de la nuit aux reflexions que j'étois capable de faire sur mon malheur , quand je vis entrer le Marquis de Granville.

Que

Quel fut mon étonnement, Seigneur, à cette veüe? Je pâlis, je rougis, & demeuray enfin toute interdit. Il se jetta d'abord à mes pieds, & continuant dans son erreur, qui l'avoit porté à me faire enlever, croiant que je fusse Madame de Blainville, il me dit tout ce qu'un Amant peut dire à sa Maîtresse, quand il veut s'excuser d'une action qu'il croit avoir faite contre son gré. Je ne pûs souffrir que mes habits l'abusassent plus long-têms. Vous êtes genereux, luy dis-je, Marquis, & vous me l'avez appris à mes dépens. Je ne fais donc point de difficulté de vous remettre ma vie entre les mains, en vous confiant mon secret. Je ne suis pas ce que vous pensez, je ne suis que le malheureux Quincy, & vous ne me voiez ainsi déguisé, que pour cacher mieux ma fuite, & éviter la punition que le Roy a ordonnée à mon crime. Ces paroles furent un coup de foudre pour l'amoureux Marquis, & je luy rendis avec usure la peine qu'il m'avoit donnée, quand j'avois été enlevé par son ordre. Après avoir donné quelque

têms

têms aux reflexions que l'on peut faire dans une pareille surprise. Quoy me dit-il, le destin se joue donc ainsi de moy, & quand je crois trouver ce que j'ayme le plus, il ne me fait rencontrer que ce que je dois le plus haïr? Mais ne m'abusez-vous point, continua-t'il, & ce que vous venez de me dire n'est-il point inventé à propos, pour vous tirer d'entre les mains d'un homme, que vous ne sçauriez souffrir? Non, non, Marquis, luy repondis-je au même tême, & pour luy témoigner que je luy disois vray, je luy découvris mon estomach, où il reconnut les marques qu'il m'avoit faites luy même.

Il ne douta plus après cela qu'il ne se fût trompé, & après m'avoir appris que Madame de Blainville s'en étoit allée. Voyez vous Quincy, me dit il, c'est vous qui en êtes cause, & je vois bien que je ne dois jamais pretendre d'épouser cette belle fille, tant que vous ferez au monde. Il faut donc que j'assûre mon repos par la fin de vôtre vie. Il demeura quelque tême sans rien dire après ce discours, & j'eus peur qu'il n'eût
resolu

resolu de me livrer luy-même entre les mains de la Justice. Mais je ne le crus pas long-têms capable de cette lâcheté. Je pourois assez bien me venger, reprit-il, si j'avois assez de bassesse pour vouloir profiter du hazard qui vous a remis en ma puissance, & j'aurois lieu d'esperer d'avoir bien-tôt contentement, si sans écouter ma gloire, j'en voulois mal user avec vous. Mais à Dieu ne plaise, que j'aye de pareilles pensées, vous êtes icy en seureté, cômme si vous étiez chez vous, & si je veux attaquer vos jours, je ne veux pas que ce soit sans partager le peril que je pretend vous faire courir. Nous prendrons tantôt des armes égales, pour recommencer un combat que nôtre foiblesse reciproque nous a empêché de terminer à Paris. Je me delivreray ainsi par vôtre mort de l'obstacle que vous apportez à mes desirs, où vous vous mettrez vous-même à couvert par la mienne, de ceux que je ferois naître à vos desseins, tant que vous me laisseriez en vie. Il me quitta en achevant ces paroles, & je jugeay bien qu'il en faudroit decoudre, devant que de prendre congé de luy. Mais

Mais Seigneur c'étoit , sans faire le fanfaron , ce qui m'embarassoit le moins , & le Marquis m'avoit donné trop de joye par ce qu'il m'avoit dit de Madame de Blainville , pour être capable d'aucun chagrin. Je demeuray cependant tout le matin dans ma chambre , sans entendre parler de luy , & on me servit à dîner avec autant de propreté , & de magnificence , que j'en avois remarqué dans l'autre repas , que j'avois fait dans cette maison. On me donna des livres ensuite pour m'entretenir apparemment dans ma solitude , & je ne fus encore visité de personne de toute l'aprèsdinée. Cette conduite du Marquis me paroissoit assez extraordinaire , & je ne sçavois enfin qu'en dire , quand je le vis entrer. Et après qu'il m'eut fait excuse , de ne m'avoir point vu de tout le jour. Je suis chez moy , me dit-il , & on n'a pas plutôt sçeu dans la Province que j'y étois arrivé , que tout mon voisinage s'est empressé de me rendre visite. Cela nous a empêché de nous satisfaire l'un , & l'autre aujourd'hui ,

d'huy, comme j'y étois résolu de ma part; mais ce sera pour demain matin, si vous le voulez, & si vous m'en croyez, nous monterons à cheval dès ce soir, pour nous écarter d'icy, & pour éviter encore quelque fâcheux, dont la présence pourroit retarder nos desseins. Je m'accorday volontiers à tout ce qu'il voulut, & après qu'il m'eut fait donner un de ses habits, & un de ses chevaux, nous fortîmes de chez luy par une porte de derriere, & je le suivis où il voulut me mener. Nous marchâmes bien trois ou quatre heures, sans nous arrêter, & sans nous rien dire; mais il fut le premier à rompre un si long silence. Quincy, me dit-il, il est bien-tôt téms de prendre un peu de repos, & je suis d'avis que nous mettions pied à terre au premier village que nous rencontrerons, pour y attendre le jour. Je m'accorday encore à tout ce qu'il voulut, & nous mangeâmes là un morceau ensemble, comme si nous eussions été les meilleurs amis du monde, & que nous n'eussions pas pensé à nous égorger. Nous

remon-

remontâmes à cheval dès que nous vîmes assez clair pour nous conduire, & ayant trouvé un endroit qui nous sembla propre pour notre dessein, nous commençâmes notre combat. Mais il ne fut pas si cruel que nous avions résolu, & nous avions déjà tiré chacun un coup de pistolet sans nous blesser ny l'un ny l'autre, quand il survint un homme de qualité, qui passoit par hazard par le même chemin, & qui étoit des amis du Marquis. Il eut pris party sans doute, si j'eusse eu quelqu'un à luy donner, pour l'occuper; mais ne voulant pas demeurer inutile, pendant que nous acheverions notre combat, il nous obligea de le finir, quelque dessein que nous eussions de ne nous point quitter de cette manière. Le Marquis le pria bien des fois de ne nous point donner de chagrin de remettre la partie à un autre fois; mais il n'avoit garde de luy accorder ce qu'il luy demandoit, & l'emmena avec luy, quelque résistance qu'il y voulut faire. Je m'en allay aussi de mon côté, voyant cela, & j'entendis bien que le Marquis

quis

quis me dit que nous recommencerions à la première rencontre, & qu'il me faisoit credit de son cheval jusques à ce têmes là. En effet j'avois besoin qu'il ne me le redemandât pas, car j'eusse été bien empêché de ma personne.

J'emmenay donc son cheval; mais il ne me servit pas long-têmes par un accident qui luy arriva, & qui me contraignit de m'en defaire à une hôtellerie où j'étois logé, & d'en acheter un autre. Je courus ensuite une bonne partie de la France, & il n'y eut point d'endroit où je ne cherchasse ma Maîtresse. Mais après l'avoir cherchée long-têmes inutilement, je commençois enfin à perdre l'esperance d'en avoir jamais des nouvelles, quand je vins loger justement dans le même logis, où elle étoit. Mais il est bon, Seigneur, que je vous entretienne auparavant de ce qui luy étoit arrivé, devant que je vous parle de nôtre entreveuë. Madame de Blainville en sortant de chez sa Mere, avoit fait provision de tout l'argent qu'elle avoit pû amasser, & comme on

ne manque de rien à Paris , quand on a dequoy , elle étoit allée loger dans un quartier fort éloigné du sien, où elle s'étoit mise dans l'équipage d'un homme qui songe à voyager. Elle avoit fait faire des habits propres au sexe qu'elle avoit envie de prendre , & dès qu'ils avoient été prêts , elle étoit montée à cheval , dans le dessein , comme je vous ay dit , de me chercher. J'avois pris d'abord un autre chemin que celui qu'elle avoit suivy ; mais après qu'elle eut tourné un peu sur la droite , elle sceut que j'y étois passé ; car on la prit là pour moy , comme on avoit fait par tout ailleurs. Elle me suivit à la piste , & arriva enfin dans la maison , où j'avois été obligé de laisser le cheval du Marquis. Elle le vit , il luy plût , & comme il luy en falloit un , & que celui-cy étoit alors en état de servir , elle en eut bientôt conclu le marché. Elle fit aussitôt ce qu'on fait ordinairement quand on a un nouveau cheval , elle le monta , & n'avoit pas fait deux lieues dessus , qu'elle rencontra le Marquis de Granville.

Elle

Elle eut bien voulu avoir fait toute autre rencontre que la sienne, & l'on ne fut jamais plus embarrassé qu'elle l'étoit, quand le Marquis la prennant pour moy, à cause du cheval. C'est icy, Quincy, luy dit-il, qu'il faut achever notre combat, & il ne viendra peut-être point de fâcheux nous interrompre. Il mit la main au pistolet aussitôt, & s'il eut voulu prendre les avantages, que la foiblesse de Blainville luy offroit, il est seur qu'il n'eut pas eu grand' peine à s'en défaire. Mais il étoit trop généreux, pour attaquer une personne qui ne donnoit aucune apparence de se vouloir deffendre. La contenance que tenoit Blainville le surprit. Quoy, Quincy, reprit-il, le cœur vous manque donc au besoin? Vous me surprenez extraordinairement, je l'avoue, & vous m'en avez tant fait paroître par deux fois que j'ay eu affaire à vous, que je ne vous connois plus à la posture que vous tenez.

Madame de Blainville avoit eu le tēms de se remettre pendant ce discours, & aimant mieux mourir, que

que de se découvrir au Marquis pour ce qu'elle étoit , elle mit enfin le pistolet à la main , & fit mine de se vouloir deffendre. Mais qu'eut-elle fait contre un brave homme , & aussi intrepide qu'est le Marquis ? Il la blessa du premier coup au dessous de la mamelle , & la foible Madame de Blainville n'ayant pas la force de resister à sa blessure , tomba aussi-tôt de son cheval , toute couverte de son sang. Le Marquis , qui est aussi genereux qu'on le puisse être , descendit au même têmes du sien , pour la secourir ; mais quel fut son étonnement & sa douleur , quand ayant deboutonné le pourpoint de Madame de Blainville , pour luy bander sa playe , il reconnut sa Maîtresse , au lieu de son Rival ? Il n'eut pas la force de luy rien dire : son desespoir neanmoins n'en fut pas moins grand , il tira aussi-tôt son épée , & se laissant tomber sur la pointe , il se la foura tout au travers du corps.

Madame de Blainville avoit ouvert les yeux dans ce moment , elle vit son action , & en fut extrêmement

nement touchée. Et comme le destin se plaît à nous rendre sensibles par mille endroits différents, c'étoit là celuy dont il se servit pour attendrir son cœur en faveur du Marquis. En effet, cette inconstante fille, toute foible qu'elle étoit, se sentit assez de force pour faire une ferme resolution de ne luy être plus ingrate, & il luy fut impossible de résister à une marque si éclatante de son amour. Cependant elle ne pût luy en rien témoigner de bouche, & ce ne fut que par un regard tendre, & pénétrant, qu'elle tâcha de luy faire connoître qu'elle n'étoit pas indifférente aux marques qu'il venoit de luy donner de son amour. C'en étoit assez à Granville, pour luy faire entendre ce que cela vouloit dire, & il rendit des œillades à sa Maîtresse, qui étoient toutes de feu, quoy que le sang qu'il versoit de la blessure, dût éteindre entièrement ce qu'il en avoit ordinairement dans les yeux.

On emporta ces deux malheureuses personnes dans le village le plus proche, & leurs blessures fu-

rent d'abord jugées mortelles par tous les Chirurgiens qu'on avoit appelés pour les secourir. Mais comme ils se trompent souvent dans le jugement qu'ils font de leurs malades, ou plutôt qu'ils font toujours le mal plus grand qu'il n'est, pour paroître plus habiles, ou pour tirer une plus grande récompense, la chose ne se trouva pas comme ils l'avoient dite. Et de fait leurs blessés furent bien tôt hors de danger, & le Marquis ne pût pas plutôt se lever, qu'il se traîna dans la chambre de sa Maîtresse, où il luy demanda mille fois pardon du mal qu'il luy avoit fait souffrir. Mais il n'étoit pas nécessaire de tant de prieres pour l'obtenir, l'amour avoit pris soin de disposer toutes choses pour le contentement de ce Marquis, & sa dernière action avoit fait plus d'effet en un moment, que tous les soins qu'il luy avoit rendus depuis qu'il l'avoit connue. Blainville ne pût donc s'empêcher de luy témoigner l'estime qu'elle avoit pour luy; mais comme Granville avoit lieu d'apprehender, par ce qui luy étoit déjà

déjà

déjà arrivé, que le cœur de Blainville ne fut pas tout-à-fait d'accord avec la bouche, il exigea d'elle de nouveaux sermens, & comme la demande étoit légitime, elle n'eut pas de peine à luy donner toute la satisfaction qu'il desiroit.

Il n'est pas besoin, Seigneur, de vous dire quelle fut la joye de cet amant, quand il reconnut le changement qu'il y avoit dans le cœur de sa Maîtresse. Mais je dois vous apprendre quel fut mon desespoir, quand je vins à connoître son bonheur. Je vous ay dit que j'étois descendu où elle étoit logée, je courus au même têmes à sa chambre; mais je n'y fus que trop tôt: elle m'apprit elle-même tout ce que je viens de vous dire. Je voulus du moins sçavoir le sujet qui l'avoit fait me mal-traiter à Paris, elle me le dit, & me montra la lettre que sa sœur luy avoit donnée, & dont je vous ay parlé tantôt. J'eus beau luy avouer la verité, & luy jurer que je ne l'avois pas plutôt écrite, que je m'en étois repenty, elle n'en voulut rien croire, ou du moins elle fit semblant d'être toujours con-

vaincue

vaincuë de mon infidelité , afin comme je crois de se mettre à couvert des reproches , que je luy pouvois faire de la sienne. Je fis auprès d'elle tout ce qu'on scauroit faire en pareille occasion pour l'attendrir , je pleuray , priay , me desesperay ; mais tout cela inutilement , & elle me parut toujours la même , qu'elle m'avoit parue auparavant , c'est à dire extrêmement indifferente pour moy , & beaucoup prevenuë en faveur du Marquis. En effer , l'amour qu'elle se sentoit déjà pour luy , avoit fait un calus sur son cœur , qu'il me fut impossible de penetrer. Elle se mocqua même en quelque façon de mes peines , & de mes larmes , & me jettant dans un juste desespoir par une conduite si cruelle , je resolus de me venger de sa rigueur sur la personne du Marquis. Je luy fis scavoir que je l'attendois à un certain endroit pour me couper la gorge avec luy ; mais il me fit réponse qu'il n'appartenoit qu'aux desesperés de se battre , & que les bontés que Madame de Blainville avoit pour luy , ne luy permettoient plus

plus d'en venir à ces extrémités , qu'il avoit toujours detestées , quand il avoit été de sang froid.

Ce refus acheva de me confondre , & jamais homme ne fut accablé de tant de douleurs , que je fus dans ce moment. Je pestay contre le destin , je menaçay mon heureux Rival , & fis tout ce que je pûs , pour l'attirer au combat ; mais il me fût toujours avec autant de soin , que j'en avois à le chercher. Madame de Blainville ne le quitta pas même d'un pas , pour le garentir mieux de mon ressentiment , étant seure que le respect que j'avois pour elle , m'empêcheroit de rien attenter contre luy en sa presence. Je m'éloignay donc de ce funeste lieu , où tout conspiroit contre mon repos. Je fis rencontre à une lieue de là de ce même amy , qui avoit aidé à me tirer de Paris , il reconnut mon desespoir à mon visage , & après m'en avoir demandé le sujet , & celui de mon enlèvement , je l'informay de tout ce qui m'étoit arrivé , & de ce qui faisoit ma douleur. Il fit ce qu'il pût pour me consoler ;

foler ; mais comme il s'apperçent qu'il n'y reüssiroit jamais, s'il n'y employoit que des paroles, Quincy, me dit-il, l'état où vous êtes me fait trop de pitié, pour vous y laisser plus long-têms. Je veux vous servir de tout mon pouvoir, j'ay icy des amis, & je m'offre à vous enlever vôtre Maîtresse, & à la retirer d'entre les mains de vôtre Rival. Je luy sautay au cou à ces paroles, & luy fis connoître par mes embrassemens, la satisfaction que j'avois de ce qu'il venoit de me proposer. Cher amy, luy dis-je, je vous suis redevable de tout le repos que je goûteray jamais en ma vie, & si vous avez dessein de conserver mes jours, faites seulement pour moy ce que vous venez de me promettre.

Mais qu'est-il besoin, Seigneur, de vous faire un si long discours, pour vous apprendre la suite de mes aventures. Vous scaurez que mon amy ayant assemblé cinq ou six personnes qui étoient entierement à luy, je posay une embuscade près d'un petit bois, où je scavois que Madame de Blainville alloit souvent se pro-
me-

mener. On l'y surprit, lors qu'elle y pensoit le moins, & on la mit sur un cheval, que l'on fit marcher vers le Châteaud'un Gentilhomme du voisinage, qui nous l'avoit prêté pour notre retraite. La fraieur qu'elle avoit eüe de se voir entre les mains de tant de gens qu'elle ne connoissoit point (car je n'avois pas paru du tout devant elle) l'avoit fait évanouir, & elle n'étoit pas encore revenue de son évanouissement, lors qu'elle arriva où nous voulions la mener. On la fit deshabiller au même téms, & mettre au lit, & je m'avisay dans ce moment d'une ruse qui me réussit admirablement bien, & qui servit à éloigner mon heureux Rival.

Je mis les habits de Madame de Blainville, presque aussitôt qu'elle les eût quittés, & m'en retournay en cet équipage vers l'endroit d'où je venois de faire enlever cette aimable fille. Je mis pied à terre à l'entrée du bois, & après avoir commandé à un valet qui m'avoit suivi, de reprendre le chemin d'où nous venions, je m'enfonçay dans une taillie, d'où je gagnay ensuite une
petite:

petite allée , où Madame de Blainville avoit coûtume de se promener. J'y trouvay le Marquis qui y étoit venu chercher la Maîtresse : il me prit facilement pour elle , & me faisant mille tendres reproches du long réms que je le privois de me voir, il tâcha de me persuader qu'il ne pouvoit être heureux sans moy , & que mon absence le mettoit au desespoir, de si petite durée qu'elle pût être. Il croioit, comme je vous ay dit, parler à Blainville , & son erreur me donna toute la facilité que je pouvois desirer de luy faire la tromperie que j'avois résolue dans mon esprit. Allez, luy dis-je, malheureux Marquis, chercher une personne qui réponde mieux aux marques que vous me donnez de vôtre amitié , j'en suis indigne , & c'est avec un extreme regret que je suis obligée de vous dire , que je ne puis me sentir pour vous rien de tédre. L'ingrat Quincy, tout perfide qu'il est , possède encore toute mon ame , j'ay fait ce que j'ay pû pour l'en chasser , & j'avois dessein de vous dire vray , quand je vous assûrois que je l'avois entièrement oublié , & que je n'avois plus
de

de tendresse que pour vous. Mais enfin je reconnois bien que ce n'étoit point là la vérité, je l'aime toujours tout autant que je l'ay jamais aimé, & je vois bien enfin, que quelque chose que je fasse, vous ne sçauriez jamais m'être qu'indifférent.

Je n'entreprendray pas, Seigneur, de vous exprimer la confusion où je mis l'amoureux Marquis par ces paroles, & si l'on pouvoit mourir de douleur, je suis persuadé qu'il n'eût jamais survécu à l'affliction qu'il ressentit dans ce moment. Après mille soupirs, & mille larmes. Quoy Madame, me dit-il, c'est donc là la suite de tout ce que vous avez eu la bonté de me faire esperer ? Ce que vous me disiez d'avantageux n'est donc pas véritable, & c'est l'heureux Quincy que vous aimez ? Ouy, mon pauvre Marquis, luy répondis-je, c'est luy que j'aime, mais vous ne devez point m'en vouloir de mal. J'ay fait, comme je vous ay dit, tout ce que j'ay pû pour vous aimer, mais est-on maître de faire tout ce que l'on veut, & le destin ne triomphe t'il pas malgré nous de nôtre liberté ? Ah Madame,

me dit-il, avec une rage, & un désespoir, qui eussent fait pitié à tout autre, vous êtes la plus trompeuse personne du monde, je n'eusse jamais pensé ce que je vois maintenant, & je ne veux jamais vous voir après tant d'injustice. Je vais chercher cet heureux Rival, que vous me préférez, & c'est luy que je veux rendre responsable de tant de cruauté.

Il n'en dit pas davantage, & sans attendre ma réponse, il me quitta me laissant fort persuadé de la résolution qu'il avoit prise de s'éloigner, & de ne se donner point de repos, jusques à ce qu'il m'eût rencontré. Je le suivis bien moins pour le consoler, que pour voir ce qu'il alloit devenir. Il ne me trompa pas dans la pensée que j'en avois, il monta à cheval aussi-tôt qu'il fut arrivé où étoit son equipage, & ne me dit pas seulement une seule parole. Je me réjoüis assurément de son départ, autant que j'étois capable de me réjoüir en l'état où j'étois, & je ne le crûs pas plutôt à une lieue de là, que je fis seller un des chevaux de Madame de Blainville, qu'il me
fut

fut facile de me faire donner , puis qu'on me prenoit pour elle. Je montay dessus pour m'en retourner à l'endroit où je l'avois laissée. Je ne doutois point qu'elle ne fût dans une furieuse colere contre moy , si elle sçavoit que je l'eusse enlevée. Je voulus donc ne luy en rien découvrir , & avertis mon amy de ce que je venois de faire , & du dessein que j'avois de renvoyer Madame de Blainville , sans me faire voir.

Il approuva ma resolution, & afin que rien ne nous pût nuire , nous fîmes remener à son écurie le cheval que j'y avois pris , par une personne qui étoit à nous , & en qui nous pouvions nous fier. Mon amy monta ensuite dans la chambre où elle étoit. Cette fille avoit été long tēms dans une espece d'assoupissement , qui sentoit extrêmement la foiblesse , elle commençoit à ouvrir les yeux , quand mon amy entra dans la chambre. Il suivit les instructions que je luy avois données, & s'en servant admirablement bien, il la regarda d'un œil qui sentoit sa fierté, & faisant semblant de la prendre pour moy. Quincy,
luy

luy dit-il, j'ay eu pitié de l'état où je t'ay veu, quand je t'ay fait enlever tantôt, & c'est ce qui a fait que j'ay commandé qu'on te mit dans le lit, où tu te trouve maintenant. Mais il est têmes que tu en sorte pour me satisfaire, je suis le frere du malheureux Amant de Madame de Noncourt, à qui tu a donné la mort. Je t'ay cherché long-têmes pour le venger, & aiant appris que tu étois sorty de Paris déguisé, pour éviter la punition que tu semblois meriter par un nouveau combat, je t'ay suivi, & te trouve enfin assez à propos, pour me satisfaire. Leve toy seulement, & viens me mōtrer si tu seras aussi heureux contre moy, que tu l'as été contre mon frere.

Madame de Blainville, qui avoit fait mille reflexions sur son enlèvement, & qui n'en avoit pû penetrer le secret, fut extremement surprise à ces paroles. Elle ne balança point à se découvrir, croiant qu'on luy parloit de bonne foy. En verité, dit-elle, à mon amy, je vous plains bien de vos peines, & vous vous trompez beaucoup, si vous croiez que je sois Quincy. Je ne suis qu'une malheu-

malheureuse fille , & sœur de celle que vôtre frere aimoit. Mon amy à ce discours feignit exprés un grâd étonnement , & parut même ne vouloir pas la croire , mais après qu'elle luy eût assuré la chose de nouveau , & qu'elle l'eût prié de la remener à l'endroit où il l'avoit prise , où elle luy feroit connoître la verité de ses paroles , il témoigna enfin de s'y rendre , & après luy avoir fait voir un extreme regret de s'être mépris , il luy demanda pardon de sa faute. Elle le luy accorda volontiers , & fut même bien-aïse de trouver quelqu'un qui me voulut du mal , croiant que je meritois d'être haï de toute la terre , après l'infidélité que je luy avois faite. Mon amy la remena ensuite luy-meme dans son logis , luy faisant toujours de grandes excuses sur ce qui étoit arrivé. Mais, Seigneur, quelle fut la surprise de cette fille , quand on luy dit que le Marquis s'en étoit allé ?

Je m'étois flatté jusques là, qu'elle ne l'aimoit point & qu'elle n'en affectoit les apparences , que pour me punir plus rigoureusement de ce qu'elle

qu'elle m'accusoit. Mais mon amy me desabusa de cette pensée, m'apprenant quelle avoit été la douleur, quand elle n'avoit point trouvé mon heureux Rival. Elle s'informa aussi-tôt du chemin qu'il avoit tenu pour courir après luy : en effet, elle ne sceut pas plutôt qu'il avoit pris la route de Picardie, qu'elle se mit à le suivre. J'appris cette nouvelle le lendemain de son départ, car je ne pûs me résoudre de demeurer plus d'un jour avec mon amy, après ce qu'il venoit de me dire, & voulus être témoin moy-même d'un amour qui me desespoiroit. Je pris donc le chemin de l'endroit où je croiois qu'elle deût être, mais, Seigneur, quel fut mon desespoir, quand on m'apprit qu'elle étoit allée après le Marquis. Je ne hésitay point quelle party je devois prendre en cette occasion, & me mis à les suivre, ou pour donner la mort à mon heureux Rival, ou pour me tuer moy-même aux yeux de ma cruelle Maîtresse. J'appris de leur nouvelles tous les jours, & je marchay enfin sur leur piste jusques à Calais, où je scûs que Madame de Blain.

Blainville s'étoit embarquée pour passer dans ce Royaume, sur l'avis qu'on luy avoit donné que le Marquis y étoit entré quelques jours auparavant. Je me résolus aussi tôt de les y suivre, mais mon esprit avoit trop souffert, pour que mon corps ne s'en ressentit pas. Je commençay à tomber malade, & me vis enfin réduit dans peu de jours en un état à faire desespérer de ma vie. Je me consolais alors en quelque façon de mes malheurs, par le remede que je croiois que ma mort y dût apporter, mais il étoit de ma destinée que mes maux ne finissent pas si-tôt, & je gueris enfin de cette maladie, contre l'attente de tout le monde.

Dés que je me vis debout, je voulus continuer mon voyage, & reparer le long-têms que j'avois perdu à recouvrer ma santé. Je passay donc dans ce Pays-cy, & n'y fus pas plûtôt entré, que j'y appris des nouvelles de Madame de Blainville, & qu'elle y faisoit tous les jours de nouvelles conquêtes. J'y sçeus en un mot qu'elle étoit auprès de la Princesse Alix, & que vous ne l'aviez pû voir sans être

être sensible à son mérite. Je vous avoüeray , Seigneur , que je ne pûs apprendre que j'avois un si puissant Rival sur les bras , sans sentir augmenter mes inquietudes. J'en passay les plus méchantes heures du monde , & Dieu sçait ce que j'eusse souffert encore, si j'eusse sçeu , comme je le connois aujourd'huy que vous étiez encore plus à craindre par le mérite de votre personne , que par la grandeur de votre naissance. J'avançay néanmoins toujours chemin ; mais le Ciel ne vouloit plus me traiter qu'avec la dernière rigueur. J'appris si-tôt que je fus à Londres , que le Roy votre Pere avoit fait arrêter la Princesse Alix , & qu'on ne sçavoit aucunes nouvelles de Blainville , qui s'étoit éloignée , sans qu'on sçeut ce qu'elle étoit devenue. Après mille cruelles reflexions sur l'état de ma fortune , je me résolus de la chercher , & fus même vers le Château où la Princesse est prisonnière. Mais ma peine fut inutile , & j'en revins tout aussi sçavant que j'y avois été. Je m'imaginay donc que cette fille seroit
retour,

retournée en France, pour y chercher le Marquis, dont je n'avois point sçeu de nouvelles depuis Calais, & que Madame de Blainville n'avoit point trouvé apparemment en Angleterre. Je fis dessein aussitôt d'y repasser, & j'en prennois le chemin, quand vous avez crû, Seigneur, que j'étois cette même Blainville, que nous cherchons tous deux, & que vous trouverez peut-être quelque jour douce & traitable, au lieu que je ne puis jamais espérer de la rencontrer que farouche, & pleine de cruauté.

Le Comte de Ponthieu finit ainsi son discours, & ne pût s'empêcher de s'admirer soy-même, d'en être sorty si bien à son honneur, & d'avoir employé si utilement les instructions que luy avoit données Firmin. Mais le Prince Richard ne fut point du tout content de ce qu'il venoit d'entendre, qu'il prennoit pour une vérité. Il trouva les actions de Blainville trop emportées pour une fille, & ne les pût approuver. Il eut bien voulu néanmoins qu'elle eut fait pour luy, ce qu'il croyoit qu'elle avoit fait
pour

pour un autre, & ce qui me persuade, que c'étoit la seule jalousie, qui luy faisoit trouver à redire à sa conduite, c'est qu'il fit reflexion bien des fois sur le bonheur du Marquis, & sur celui du faux Quincy. Mais il ne continua pas long-têms d'être jaloux de celui-cy; car outre la ressemblance qu'il luy trouvoit avec sa Maîtresse imaginaire, qui le luy faisoit aimer, il consideroit encore qu'il étoit hay d'elle, & par consequent qu'il n'en avoit rien à craindre. Cela le luy fit regarder avec plus de douceur, qu'il n'étoit capable vraisemblablement d'en avoir en l'état où il étoit. Ainsi se laissant plutôt entraîner au penchant qu'il avoit pour luy, qu'à la jalousie. Quincy, luy dit-il, vous êtes un mal-heureux, & je le suis aussi. Nous adorons tous deux une vocation, qui se perd par l'amour d'un homme, que je crois qui a quelque mérite sur le rapport que vous m'en faites; mais qui n'en a pas plus que nous, pour devoir s'attirer son amitié à nôtre prejudice. Nous sommes deux Rivaux mal-

mal traités. Cette ressemblance qu'il y a entre nous me donne beaucoup moins de jalousie que si vous étiez aimé de ma Maîtresse, & que j'en fusse haï. Cela ne demanderoit pas néanmoins que j'eusse de la bonne volonté pour votre personne; mais je ne sçais comment cela se fait, je m'en sens assez pour aimer à vous voir, & il ne tiendra qu'à vous que nous ne cherchions Madame de Blainville de compagnie. Elle fera aliée sans doute vers le Château, où la Princesse est enfermée, nous irons, si vous le voulez, & peut-être trouverons-nous le secret de nous en faire ouvrir la porte, quoy que le Roy mon Pere ait deffendu sur toutes choses de ne m'en point laisser approcher.

Le party que le Prince Richard propoisoit au Comte luy plût extrêmement, & il n'eut garde de ne pas s'offrir à l'accompagner par tout où il voudroit. Ils prirent le chemin qu'ils avoient resolu de suivre, & arriverent bien-tôt à la veuë du Château, qui enfermoit toutes les esperances du Comte. Pendant que celuy-cy s'occupoit à

à des reflexions conformes à l'état de son ame, le Prince Richard donna ordre à une personne de qualité qui étoit à luy, & sur la fidelité de qui il comptoit, de s'avancer vers la sentinelle, pour voir s'il ne pourroit point avec un peu d'adresse luy faire procurer l'entrée du Château. Ce Gentil-homme obéit aussi-tôt & croyoit la chose bien plus difficile qu'elle ne fut; car il n'eut pas besoin d'employer beaucoup de prieres pour venir à bout de ce que son Prince fouhaitoit. Et de fait la sentinelle ne l'eut pas plutôt découvert qu'il fit avancer l'Officier qui commandoit le corps de garde, & cet Officier n'eut pas plutôt jetté les yeux sur luy qu'il l'aborda avec toutes les marques d'un homme qui ne cherchoit qu'à l'obliger. Qu'y a-t'il icy, Seigneur, luy dit-il, pour votre service, & serois-je assez heureux pour reconnaître celui que vous m'avez rendu dans une affaire de la dernière consequence?

Ces paroles surprirent extrêmement ce Gentil-homme. Il ne se souve.

souvenoit point d'avoir jamais rendu de service à celui qui vouloit ainsi luy avoir obligation, & ne pouvoit comprendre ce qui luy avoit attiré son compliment. Mais il étoit trop habile pour vouloir le desabuser, & il répondit aux offres obligeantes qu'il luy faisoit par beaucoup d'honnêtetés. Cependant cét Officier étant encore plus porté par là à luy accorder ce qu'il demandoit. Seigneur, reprit-il, je ne scaurois jamais m'acquitter de ce que je vous dois, & l'obligation que je vous ay est si bien gravée dans mon ame, que quoy que je voye que vous ne vous souveniez presque plus de vos bienfaits, je ne m'en crois cependant moins vôtre redevable. Je vous ay obligation de ma vie, & si vous pouviez rappeler vôtre memoire, vous vous remettriez peut-être mon vilage, & que j'ay eu l'honneur de vous remercier il y a quatre ans de ma grace, que vous obtintes du Roy à la priere d'un de mes amis. Il m'étoit arrivé une méchante rencontre, & quoy je fusse beaucoup moins criminel, que

que mal-heureux , c'étoit fait cependant de ma vie si vous n'eussiez eu la bonté de vous entremettre pour me la sauver. Ces paroles rafraîchirent la memoire à ce Gentil-homme de ce qu'il luy disoit , & après avoir témoigné à cet Officier qu'il étoit ravy de s'être employé pour luy , & qu'il auroit encore beaucoup de joye , si l'occasion se presentoit jamais de luy rendre quelque service ; il luy avoüa franchement ce qui l'avoit fait venir là , & combien il luy seroit obligé s'il vouloit faciliter au Prince Richard l'entrée de la chambre de la Princesse. L'Officier reconnut bien la consequence de cette priere ; mais le souvenir de la grace qu'il avoit reçeuë , étant plus fort en luy , que celui de son devoir , il promit à ce Gentil-homme tout ce qu'il voulut. Il le pria seulement que la chose se fit avec quelques mesures , & que le Prince ne vint que luy troisième , afin que l'on ne soupçonnât rien de ce qui se passoit , & qu'il fut même en état une autre fois de luy rendre service.

Ce

Ce Gentil-homme s'en retourna vers son Maître, après avoir si bien réussi. Il luy apprit ce qu'il venoit de faire, & s'attendoit d'en recevoir des louanges; mais Richard ne jugea pas qu'il l'eut bien servy. Il trouva mauvais qu'il eut oublié à demander des nouvelles de Blainville, puis qu'il sçavoit qu'il n'alloit là que pour en apprendre. Après quelques excuses que luy fit ce Gentil-homme, & que le Prince reçut, Richard marcha vers le Château accompagné seulement du Comte de Ponthieu, & du même Gentil-homme qui venoit d'en arriver. L'Officier les reçut sur le pont-levis d'une manière fort honnête; mais qui ne donnoit point à juger que ce fut là le Fils du Roy. Il le fit même passer pour un Seigneur étranger qui voyageoit, & qui vouloit voir le Pays. Cela ne l'empêcha pas néanmoins de vouloir luy faire compliment sur le bonheur qu'il avoit de pouvoir rendre un petit service à un si grand Prince; mais il n'eut pas le tême de l'achever, Richard l'interrompit pour sçavoir, s'il n'éroit point

point venu là une personne qui ressembloit au Comte, & il le luy montra au même têmes.

L'Officier qui se souvenoit d'avoir parlé au Comte de Ponthieu, luy répondit que celui qu'il luy montrait s'étoit déjà présenté à la porte du Château; mais qu'il la luy avoit refusée luy-même, sur l'ordre précis qu'il avoit du Roy de ne laisser voir la Princesse à personne. Le Prince qui avoit oublié que le Comte luy eut dit qu'il étoit venu vers le Château, crût aussitôt que c'étoit Blainville qui avoit parlé à l'Officier, & se retournant vers le faux Quincy, il se mit à luy sourire, pour luy témoigner que cet Officier s'étois mépris comme on avoit déjà fait tant de fois sur leur ressemblance. Mais peu s'en fallut qu'il ne s'en retournât sur ses pas, quand il sceut qu'il n'y trouveroit point sa Maîtresse, & sans qu'il vouloit faire part à Alix de la nouvelle imaginaire que luy avoit débité le faux Quincy, il est seur qu'il n'auroit pas avancé davantage. Il ne voulut point que le Comte entrât d'abord avec luy dans la chambre de
la

la Princesse, & le laissa à la porte, pour la prevenir mieux sur ce qu'il avoit à luy dire. Elle fut extrêmement surprise de voir Richard, & ne luy voulant pas cacher l'étonnement où elle étoit de la peine qu'il avoit prise, elle luy en demanda la raison. Elle étoit bien persuadée aussi qu'il n'étoit pas venu là pour elle, & qu'il y avoit quelque autre sujet qui l'y avoit engagé. Le Prince fut de très-bonne foy, il luy avoua franchement la passion qu'il avoit pour Blainville, luy disant qu'elle ne luy en devoit point vouloir de mal, puis qu'on n'étoit point maître des mouvemens de son cœur, & après luy avoir dit comment il s'étoit mis en chemin pour la chercher dès qu'il avoit sçeu qu'elle avoit quitté la Ville de Londres, il luy parla de la rencontre qu'il avoit faite du faux Quincy, & de ses aventures.

La Princesse eut peine à croire ce qu'il luy disoit, & voulut voir de ses yeux une ressemblance si extraordinaire. Le Prince n'attendoit que cela pour faire entrer Quincy. Il fut luy-même au devant

de luy , & le presenta à la Princesse. Il est difficile de s'imaginer quel fut son étonnement à cette veüe. Quoy Prince , dit-elle aussi-tôt à Richard , ne vous mocquez-vous point de moy , & n'est-ce pas là Blainville , que vous avez exprés déguisée pour me mieux surprendre ? Ce Prince n'avoit garde de ne pas desabuser Alix , puis qu'il étoit prevenu luy même de ce qu'il avançoit. Il luy fit d'oc mille sermens qu'il n'avoit pensé en aucune façon à luy déguiser la verité & la persuada enfin à demy de ce qu'il luy disoit.

Cependant le Comte demeuroid tout interdit , & soit que la joye qu'il eût de revoir la Princesse occupât toute son ame , ou qu'il s'abandonnât entierement au déplaisir qu'il avoit de la trouver dans une étroite prison , il étoit aisé de reconnoître en luy une preoccupation toute extraordinaire. La Princesse luy parla , & ce fut dans les réponses , qu'elle crût voir quelques difference entre Blainville & luy. Elle ne luy trouva pas en effet tant d'esprit , mais comment le Comte en eût-il eu en cette occasion ? Ne faut-il pas avoir l'ame libre ,

bre, pour dire les choses agreablement & est-ce devant un Rival, & devant une Maîtresse que l'on a trompée, qu'on sçait se tirer galamment d'affaire? Il parut donc tout stupide devant Alix, mais comme l'amour est aveugle, & que la Princesse commençoit à se sentir pour luy des sentimens tout extraordinaires, elle ne laissa pas de le trouver aymable, & de croire qu'il pouvoit renfermer beaucoup de bonnes qualitez qui ne se connoissoient pas tout en un jour.

C'est ainsi que la Princesse expliquoit les choses à l'avantage du faux Quincy : le destin aussi avoit agi déjà si puissamment sur son ame, qu'elle ne le vit point s'éloigner, sans se sentir plus melancolique qu'à l'ordinaire. Elle ne soupçonna rien néanmoins de ce qui se passoit dans son cœur, elle en attribua au contraire tous les mouvemens à la tendresse qu'elle avoit eüe pour Blainville, qui sembloit revivre dans la ressemblance qu'elle en avoit trouvée dans le faux Quincy. Mais le Comte étoit bien mieux instruit de ce qui se passoit dans le sien, Il sçavoit bien que
l'amour

l'amour de la Princesse étoit tout ce qui le tourmentoit , il n'avoit donc garde de rejeter sur autre chose le sujet de ses peines, & il aimoit d'ailleurs ce qui les faisoit avec trop de passion , pour souhaiter d'être déchargé des chaînes , que cét amour inquiet lui faisoit porter.

Après que le Prince fut sorty du Château , il se trouva embarrassé du chemin qu'il devoit suivre. Mais comme il avoit résolu de deterrer à quelque prix que ce fut sa Maîtresse imaginaire, il envoya ses gens à droit & à gauche , pour battre plus de Pais en même têmes. Le Comte prit ce pretexte pour s'éloigner de luy, il s'offrit au Prince de prendre une autre route que la sienne, luy disant que comme il agiroit avec plus d'affection , il luy seroit peut-être plus aisé de réussir. Richard s'y opposa d'abord , mais le Comte insista si bien qu'il ne pût luy refuser ce qu'il demandoit. Ce ne fut pourtant qu'à condition qu'il se rendroit à Douvres dans huit jours au plus tard; car il sembloit que Richard craignit que le faux Quincy ne trouvât plutôt que luy sa Maîtresse.

Chacun suivit après cela le chemin qu'il devoit tenir, mais le Comte ne marcha pas long-tems sans s'arrêter, & ayment autant mourir, que de demeurer toujours en l'état où il se trouvoit, il résolut d'apprendre à Alix ce qu'il étoit véritablement. Il luy étoit assez aisé de luy pouvoir parler, car il avoit entendu que l'Officier de la garde s'étoit offert de laisser entrer tout ce qui viendrait de la part du Prince Richard. Il s'en retourna donc sur ses pas, mais devant que de vouloir rentrer dans le Château, il s'arrêta quelques momens pour faire reflexion sur ce qu'il auroit à dire. Après qu'il eût raisonné bien, ou mal, car l'un arrive aussi-tôt que l'autre à un Amant, & principalement en l'état où il étoit, il alla se présenter à la porte du Château que l'Officier luy fit ouvrir, dès qu'il sceut qu'il avoit quelque chose à dire à la Princesse de la part du Prince Richard. Et comme il s'étoit déjà écoulé deux jours depuis que ce Prince l'avoit veüe, le Comte crût qu'il falloit l'aborder avec un compliment qui vint de luy. Il monta incontinent à la cham-

chambre de cette Princesse, & la trouva seule qui lisoit. Mais qu'il y a de difference entre ce qu'un Amant se propose, & ce qu'il execute. Le Comte croioit qu'il luy feroit aisé de pouvoir dire à la Princesse le fâcheux état ou il se trouvoit, il demeura neanmoins interdit en sa presence, & n'eût jamais la force de luy parler. Il pâlit, il rougit, & son desordre embarrassant la Princesse, il sembla que la simpatie qui leur donnoit tant de complaisance l'un pour l'autre, les rendit encore assez semblables en cette occasion. La Princesse en effet n'étoit plus comme elle avoit coûtume d'être, & son esprit au contraire étoit tellement preoccupé qu'elle ne se connoissoit pas elle-même. Cependant elle fut la premiere à se remettre. Qui a-t'il, Quincy luy dit-elle, & qu'avez vous à m'apprendre, qui vous mette en l'état où je vous vois ? feroit-il bien arrivé quelque chose au Prince, depuis la visite qu'il m'a renduë, & craignez-vous de m'affliger en me le disant ? Non, Madame, il ne luy est rien arrivé, luy répondit le Comte en tremblant, & il

il se porte bien. Il en demeura là après ces paroles, & ce silence qui étoit si fort à contre-téms, étonnant encore plus la Princesse. C'est donc à vous luy dit-elle, qu'il est survenu quelque chose. Non, Madame, luy repliqua-t'il encore, je n'ay rien, ou du moins ce que j'ay n'est pas nouveau. Qu'avez vous donc à me dire, reprit la Princesse, & d'ou vient tout cet embarras? Je n'ay rien, Madame, répondit il froidement. Mais vous n'êtes pas venu icy sans dessein, luy repliqua-t'elle aussi-tôt plus étonnée que jamais de ses réponses, & il faut bien que quelqu'un vous y ait envoyé. Peu s'en falut, qu'il ne dit encore qu'il n'y avoit aucune affaire, tant il étoit déconcerté, mais s'il ne le dit pas tout à fait, il fit presque une réponse toute semblable, & qui ne signifioit pas toujours davantage.

Il étoit assez aisé ce me semble à la Princesse de se douter de ce qui luy ôtoit ainsi la raison, elle n'en soupçonna rien néanmoins, & donna toute la peine au Comte de s'expliquer. Il prit de grands détours devant que de le pouvoir faire, & il

il ne tint pas à luy qu'il ne gardât encore le silence. Mais Alix se sentant d'autant plus d'empressement de sçavoir son secret qu'il prennoit soin de le luy cacher. Ecoutez, Quincy luy dit-elle, ce que je vois n'est point naturel, je veux sçavoir ce qui en est cause, & il faut vous résoudre à parler plus clairement, ou à ne point parler du tout. Il n'y avoit point de milieu après ces paroles, & ce fut au Comte à se declarer. Mais qu'il souffrit encore devant que de se mettre au dessus de toutes ses foibleesses ? Il ouvrit la bouche plusieurs fois, & la referma sans pouvoir rien dire, & après des peines inconcevables il ne pût prononcer que le nom de Madame, sans avoir la force de rien dire davantage.

La Princeesse qui ne songeoit point du tout à ce qui se passoit, ne sçavoit encore que soupçonner d'un si grand desordre ; mais il falloit assurément que ce qui faisoit l'embarras du Comte, en fit un peu dans son ame, car quelle apparence y a-t'il, qu'elle eut pû demeurer si long-téms dans l'aveuglement,

glement , si elle n'eut pas été preoccu-
pée elle-même. Le Comte re-
marquoit bien sa rêverie , & l'ex-
pliquant à son avantage , il reprit
à la fin des forces qui le mirent en
état de luy pouvoir déclarer sa pas-
sion. Enfin , Madame , luy dit-il ,
il faut donc vous ouvrir mon cœur,
quoy qu'il m'en doive coûter ;
mais songez que c'est vous qui me
tirez malgré moy du silence , &
qui m'obligez de vous dire ce que
j'avois résolu de tenir caché tou-
te ma vie. Ouy , Madame j'a-
vois dessein de passer toujours au-
près de vous pour Blainville , ou
pour le faux Quincy ; mais enfin
je ne suis ny l'un, ny l'autre, & c'est
un mal-heureux Prince qui vous
parle , & qui s'est veu réduit à
vous tromper , & à faire une fausse
histoire au Prince Richard , pour
vous cacher à tous deux l'amour
que je me sens pour vous. Je vous
aimay dès le moment que je vous
vis , & vous donnay si bien mon
cœur , que quand j'aurois eu des-
sein ensuite de le retirer , il m'au-
roit été impossible. Je vois bien ,
Madame , continua-t'il , que ce

que je viens de vous dire demande que vous tiriez vengeance de ma temerité ; ordonnez donc la punition que vous voulez prendre de mon crime , je suis prest de la souffrir telle , que vous l'aurez résoluë. Elle ne me fera peu être pas si dure , que l'on diroit bien , & quand on est aussi mal heureux que je le suis , on ne doit pas avoir beaucoup de regret à la vie.

La Princesse n'avoit point entendu ces dernières paroles , & le commencement du discours du Comte l'avoit tellement surprise , qu'elle n'avoit eu garde d'en écouter la suite. Cette aventure luy paroissoit aussi si extraordinaire , qu'elle ne sçavoit si on y pouvoit adjoûter foy. Elle regarda fixement le Comte , & tâchant de connoître dans ses yeux , si ce qu'il luy disoit , étoit véritable ? Quoy , luy dit-elle , vous n'êtes donc ny Blainville , ny Quincy , & vous êtes un Prince ? Elle ne pût dire que ce peu de paroles , & son cœur commençoit déjà à être si prevenu en sa faveur , qu'elle n'attendoit que la confirmation de ce qu'il

qu'il luy avoit dit , pour se declarer. Il luy étoit impossible d'avoir de si bons sentimens dans le cœur sans en faire connoître quelque chose. Le Comte de Ponthieu s'en apperçeut , & se hâtant de luy dire son nom , pour voir ce qu'il avoit à en esperer. Ouy , Madame , luy répondit il , je suis Prince , & c'est le mal-heureux Comte de Ponthieu que vous voyez devant vous , & qui souffre tout ce qu'un amour violent , & qu'il voit sans esperance peut faire endurer de cruel. Le nom du Comte de Ponthieu ne fit point un méchant effet dans l'esprit de la Princesse , & elle connoissoit assez la grandeur de sa maison , & le rang qu'il tenoit dans le monde , pour le regarder de bon œil. Elle n'eut plus aussi d'autre inquietude parmy la joye qu'elle avoit d'une si agreable avanture , que de sçavoir s'il ne déguisoit point encore la veritable naissance. Ce soupçon où elle étoit la fit balancer encore à se declarer. Je ne sçais , luy répondit-elle , ce que je dois croire de ce que vous me dites , & c'est cette incertitude qui suspend

pend peut-être ma colere. Vous étiez Quincy il n'y a que deux jours, & vous voila Prince aujourd'huy. J'ay biẽ de la peine à adjoûter foy à vos paroles : un Prince se resout difficilement à tromper, c'est cependant pour la seconde fois que vous m'avez surprise, & qui me répondra que vous êtes plus sincere en cette occasion, que vous n'avez été dans celles qui l'ont precedée ? Quelle utilité tirerois-je de cette feinte, Madame, luy repliqua-t'il ? Que je sois le Comte de Ponthieu, ou que je ne le sois pas, ma fortune en doit-elle être meilleure, & mon rang peut-il rien ôter de la grandeur de mon crime ? Non Comte, luy repliqua la Princesse, & je le sçais tout aussi bien que vous. Je cherche aussi, adjoûta-t'elle, une réponse à vous faire qui soit digne d'une Princesse, & de ce que je me dois à moy-même. Mais enfin il faut que je vous avouë à ma confusion, que mon coeur s'oppose à ce que je veux entreprendre, ma raison même se revolte contre moy, & je sens bien que je confonds le crime du

Com-

Comte, avec la tendresse que j'ay encore pour Blainville. Ah qu'il que vous foyez, continua-t'elle, que n'êtes-vous Prince, ou que n'ay-je plutôt l'ame d'une Princesse?

Elle ne pût achever ces paroles sans sentir quelque confusion, & comme si elle eût fait un crime que d'avoir le cœur tendre, elle voulut se retirer de devant celuy qu'elle sca-voit bien être cause de sa foiblesse. Mais elle ne songeoit point qu'elle étoit prisonniere, & qu'elle ne pou-voit pas aller bien loin; elle fut donc obligée de se retourner du côté du Comte qui la suivoit. Une honnête pudeur la fit rougir dans ce moment, mais elle n'empêcha pas qu'elle ne le regardât avec des yeux qui acheverent de luy apprendre quel étoit son bon-heur. Il voulut luy dire tout ce qu'il se sentoît là-dessus; mais est-on en état de le faire, quand on est ainsi dans une extreme joye, & n'est-ce pas l'ordinaire d'être muet dans un extreme plaisir? Il ne pût donc luy expliquer son contentement que par des regards tendres, & languissans, & la belle Alix faisant
refle-

reflexion sur un merite qu'elle avoit reconnu devant qu'il éclatât sous la figure d'un Prince , se laissa aller doucement à la pente que son cœur luy montrait , & qu'il luy étoit impossible aussi bien d'éviter. Mais les grandes ames ont extrêmement à souffrir dans leurs passions ; car quoy qu'elles ne soient pas faites d'une autre matiere que celles des autres , elles ont cependant des sentimens bien plus relevés. Elles se font souvent une horreur de la moindre foiblesse , & on les voit toujours s'opposer avec rigueur , à ce que les autres suivent ordinairement avec beaucoup de plaisir. La Princesse se trouva de ce nombre , elle se fit mille reproches de la douceur qu'elle avoit pour le Comte , & voulant du moins luy dire quelque chose , qui luy pût faire voir qu'elle se souvenoit encore de la tromperie qu'il luy avoit faite. Quoy , luy dit elle , c'est donc le Comte de Ponthieu qui m'aime , & qui s'est pu résoudre à me tromper ? Ah ! Prince , continua-t'elle , puisque vous le voulez être , que ne devez-vous point

point craindre de mon juste ressentiment? Cependant si vous l'étiez, comme vous le dites, ou plutôt si vous vous sentiez pour moy tout ce que vous voudriez bien me faire accroire, ne seriez-vous pas le premier à me faire prendre des sentimens dignes de ma naissance, & ne vous opposeriez-vous pas en un mot à une foiblesse qui ne me parle déjà que trop en votre faveur?

Elle avoit bien resolu de luy dire quelque chose de plus fâcheux; mais elle ne pût executer ce qu'une belle fierté luy vouloit inspirer. Le Comte en fut d'autant plus ravi, qu'il s'attendoit moins à cette bonté. Il se jetta à ses pieds, & luy fit voir des marques si tendres de son amour, qu'Alix le trouva encore plus aimable sous la figure d'un Prince, que sous celle qu'il luy avoit paru auparavant. Après mille discours qu'ils eurent ensemble, & qui les devoient persuader l'un l'autre qu'ils s'aimoient tendrement, un souvenir fâcheux vint troubler la joye qu'ils avoient de se le dire. Le Comte songea que la Princesse étoit entre les mains d'un puissant

puissant Roy qu'il avoit pour Rival , & Alix de son côté fit réflexion que les sentimens qu'elle avoit pour le Comte , seroient peut-être moins approuvés du Roy son Frere , qu'ils ne l'étoient de son cœur. Elle eut peur encore qu'on ne l'obligeât de se sacrifier aux intérêts de son Pays , & que le Traité de Tours ne vint un jour à s'exécuter. Elle témoigna ces craintes obligantes au Comte de Ponthieu , & bien qu'il deut être sensible à tout ce qui pouvoit donner de la peine à sa Princesse , il reçut néanmoins une secrète joye en cette occasion , & fut bien-aïse d'apprendre qu'il luy étoit déjà devenu assez cher pour luy donner quelque allarme.

Après qu'il luy eut témoigné sa reconnoissance , il luy promit de travailler à la sortir de prison , & prit ensuite congé d'elle. Il tint la route de Douvres comme il avoit promis à Richard : aussi ce Prince luy étoit trop nécessaire , pour ne le pas aller retrouver. Il en fut reçu avec de grands témoignages d'amitié , & après une conversation
tion

tion qu'ils eurent ensemble, & qui roula entierement sur Blainville, le Comte fit entendre à Richard qu'il passeroit en France s'il vouloit le croire, & que c'étoit là où il devoit esperer d'avoir des nouvelles de sa Maîtresse. Cette proposition embarrassa le Prince d'Angleterre; il remontra au Comte qu'il ne pouvoit entrer dans ce Royaume sans pretexte, & que Philipès Auguste voudroit sçavoir aussi tôt ce qu'il y viendrait faire. C'étoit là où le Comte l'attendoit, Seigneur, luy dit-il, vous vous faites là une difficulté qui ne vous doit point faire de peine, & bien loin de vouloir cacher au Roy de France votre entrée dans son Royaume, je voudrois, si j'étois en votre place, l'en envoyer advertir, après quoy j'irois d'abord à la Cour. Vous y pourrez avoir des nouvelles de ce que vous cherchez, & pour ce que vous avez à dire à Philipès Auguste, vous faut-il prendre un autre sujet de votre voyage, que celuy que vous pourriez avoir naturellement. Le Roy votre Pere ne vous retient-il

il pas vôtre Accordée, qu'il a fait enfermer dans une étroite prison ? N'est-ce pas là une raison assez forte pour aller demander du secours à Philipès Auguste contre vôtre Pere ? & n'est-ce pas de luy que vous devriez l'attendre, si vous aviez dessein de vous employer pour cette Princeſſe infortunée ?

Ces raisons plûrent extrêmement au Prince Richard, & il ne balança plus après cela à passer en France. Il fut reçu du Roy Philipès avec beaucoup de marques d'estime, & Richard ne luy eut pas plûôt exposé le pretexte qu'il prennoit pour cacher le sujet de son voyage, que ce grand Prince qui jugeoit de ses intentions par ses paroles, luy promit tout le secours qu'il voulut luy demander. Cela eut dû contenter sansdoute le Prince d'Angleterre, s'il n'eut eu que les sentimens qu'il étoit obligé d'avoir ; mais il ne pouvoit être satisfait sans apprendre des nouvelles d'une Maîtresse imaginaire, & comme c'étoit une chose absolument impossible, il n'avoit
gar-

garde de ne se pas croire toujours
extremement mal-heureux.

Le Comte ne l'avoit point suivy
en France, & s'en étoit excusé
sur l'affaire qu'il luy avoit dite a-
voir eüe avec le Marquis de Gran-
ville. Le Prince Richard ne l'a-
voit point trop pressé là dessus,
& s'étoit contenté de luy dire de
le venir retrouver, dès qu'il sçau-
roit qu'il seroit repassé en Angleter-
re. Le Comte prit le têmes de cette
absence, pour aller revoir la Prin-
cesse; mais bien loin de luy pou-
voir parler, il se fit arrêter luy-
même. Car sans considerer qu'il
pouvoit être arrivé quelque chose
de nouveau, depuis que le Prince
Richard étoit passé en France, il
alla se presenter à la porte du Châ-
teau, dont le vieil Henry avoit re-
doublé la garde, dès qu'il avoit
sçeu les desseins de son Fils. Le
Comte y trouva un autre Comman-
dant que celuy qu'il y avoit veu, &
celuy-cy ne fut pas si obligeant
que l'autre; car il n'eut pas plûtôt
veu avec combien de bonne foy
il luy demandoit permission d'en-
trer, que le soupçonnant de quel-
que

que intelligence , il le fit arrêter , & conduire en lieu de seureté. Il l'y retint jusques à ce qu'il eut des nouvelles du Roy , & qu'il luy eut cependant ordonné ce qu'il avoit à faire là-dessus. Il interrogea le Comte sur ce qu'il venoit faire dans le Château , & après avoir entendu sa réponse , il donna avis au Roy de tout ce qui se passoit.

Le Comte avoit été bien surpris de cet accident ; mais il avoit fait de nécessité vertu , & se voyant obligé de decliner son nom , il avoit eu l'esprit assez present , pour cacher ce qu'il étoit , & pour faire accroire à cet Officier , qu'il étoit la même Blainville , qu'il avoit pû voir auprès de la Princesse. Cét Officier n'étoit pas le meilleur Courtisan du monde ; mais la curiosité l'avoit porté à aller deux, ou trois fois chez Madame de France pendant qu'elle étoit à la Cour d'Angleterre. Il se souvint donc bien d'y avoir veu Blainville , & s'en faisant une idée assez presente il ne douta point que celui qu'il avoit arrêté , ne fût la favorite de la Princesse. Cette nouvelle se répandit

pandit en peu de tēms par toute l'Angleterre, & on la manda bientôt au Prince Richard. Le vieil Henry n'en avoit pas fait grand cas, quand il avoit sçeu que c'étoit Blainville qu'on avoit arrêtée; mais son Fils y parut bien moins indifferant. Il pressa le secours que le Roy Philipès Auguste luy avoit promis, dans le dessein plutôt d'aller delivrer sa Maîtresse, que la Princesse Alix en faveur de qui on le luy accordoit.

Les troupes, que le Roy de France donnoit à Richard, ne furent pas plutôt en état de marcher, que ce Prince se mit à leur tête. Il entra en Angleterre, & marcha droit vers le Château où la fausse Blainville étoit enfermée. Mais comme c'étoit le même, où l'on retenoit la Princesse, chacun crût aisement que c'étoit Alix qui le faisoit agir. Il n'y eut personne qui ne luy souhaitât un heureux succès, tant on desapprouvoit le procédé du vieil Henry. Cependant ce malheureux Roy avoit bien rassemblé quelques troupes pour opposer à son Fils; mais il y prennoit tres-peu

peu de confiance, & les Officiers les plus considerables, le quittoient tous les jours pour se jeter dans le party de Richard. Il ne jugea donc pas à propos d'attendre le sort d'une bataille, & prevoyant qu'il pourroit perdre sa Couronne au même tēms que sa Maîtresse (car il croyoit son Fils encore plus ambitieux, qu'amoureux,) il prit conseil de ses plus affectionnés serviteurs, & envoya par leur avis faire des propositions de paix au Prince. Ce Fils revolté s'accorda à tout ce que son Pere voulut, à condition neanmoins qu'on luy remettroit la Princeesse entre les mains.

Il ne voulut point parler du tout de Blainville, car il vouloit encore garder quelques mesures dans son amour, & étoit persuadé que cette fille auroit la même destinée que sa maîtresse. Mais quelle fut sa douleur, quand au lieu de la retrouver, il vit le faux Quincy se jeter à ses pieds, qui après s'être fait connoître à luy sous ce nom, luy rendit grace de sa liberté?

Peu s'en fallut que ce Prince n'expirât de rage à cette veüe, & sans la
la

la contrainte qu'il le fit pour cacher ses affaires, il eut donné sans doute de sanglantes marques de son desespoir, & fait voir ce qu'une pareille surprise est capable de produire dans une ame tendre. Mais comme il n'avoit fait que suspendre sa douleur pour un momēt, il ne fut pas plûtôt seul, qu'il s'abandonna à ses cruelles pensées. Cependant après avoir long-têms soupiré inutilement, & s'être plaint de même, il voulut sçavoir ce qui avoit fait prendre Quincy, pour Blainville. Il le fit donc venir devant luy; mais il auroit bien mieux fait de luy faire cette demande d'abord. Le Comte avoit eu le tēms de songer à ce qu'il avoit à dire, & n'en fut point du tout embarrassé. Il luy dit, que s'étant informé de Blainville sur le chemin, on luy avoit assuré qu'elle avoit passé par là, & pris du côté du Château. Qu'il s'y en étoit retourné sur ses pas, & qu'il y avoit été arrêté par un Officier, qui l'avoit pris d'abord pour elle, & qui en avoit fait courir le bruit apparemment, puis qu'il étoit parvenu jusques à luy.

Ce

Ce discours parut vray-semblable au Prince d'Angleterre , & il n'y fit plus de reflexion. Cependant le vieil Henry ne pût résister longtemps au déplaisir qu'il avoit d'avoir été obligé de céder sa maîtresse à son fils , & étant tombé malade d'une fièvre il en mourut en peu de jours. La mort du jeune Henry son fils aîné , qui avoit épousé Madame Marguerite sœur d'Alix avoit précédé de quelque temps celle de son Pere , tellement que la Couronne venoit au Prince Richard. Il ne tenoit donc plus qu'à luy d'épouser la Princesse ; mais son amour pour Blainville le rendant sans empressement pour toute autre que pour elle , il ne songea à rien au monde , qu'à la retrouver.

Cependant le Comte de Ponthieu étoit toujours auprès de luy , & ne manquoit jamais de l'accompagner, quand il alloit chez la Princesse. Il ne pouvoit la voir autrement, encore falloit-il qu'il prit de grandes mesures pour luy parler, de peur d'être découvert. Alix ne vouloit pas même quelquefois l'écouter , & faisant céder son amour

à son devoir, elle se faisoit des scrupules, qui faisoient bien de la peine à son tendre Amant. Un jour qu'il étoit venu la voir, & qu'il vouloit luy parler à son ordinaire de la passion, cessez Prince, luy dit-elle, de pareils discours, qui font tort à ma gloire, & écoutez ce que j'ay à vous dire. Je vous aime, je vous l'avouë, aussi bien vous n'en doutez pas, & puis que je vous l'ay déjà dit bien des fois, il me seroit inutile maintenant de le cacher. Mais j'aime aussi la gloire, & je suis bien-aise que vous le sçachiez. Elle me dit tous les jours que c'est au Roy d'Angleterre que je suis promise, & non pas au Comte de Ponthieu. Un peu d'ambition vient encore se mêler parmy ces reproches, & je me dis même quelque fois que je devrois preferer une couronne à votre cœur. Il est vray que je suis peu tentée de ce côté là, & que ces sortes de pensées meurent d'ordinaire en même têmes qu'elles naissent. Mais enfin il n'en est pas de même de ce qui regarde ma gloire : je m'y rends même entierement, & il faut Prince en un mot, ou que

vous fassiez consentir le Roy mon frere à vos desirs , ou que vous ne m'en parliez jamais.

Le Comte de Ponthieu fut bien surpris à ces paroles , & vit bien aussi-tôt quelles suites elles pouvoient avoir. Il luy étoit impossible néanmoins d'y trouver à redire , à moins qu'il ne donnât à connoître qu'il s'aimoit beaucoup mieux que la Princesse. Il falut donc se résoudre de faire tout ce qu'elle vouloit. Cependant il se trouvoit bien empêché de quelle maniere il s'y devoit prendre , & il ne se trompoit pas , quand il croioit qu'il luy étoit bien plus difficile de faire agréer sa passion au Roy de France , que de retirer Alix des mains du Roy d'Angleterre. En effet ce luy-cy étoit déjà tout disposé à la renvoyer à Philipès Auguste , & comme il ne se sentoit aucun penchant qui le portât à l'aimer , on n'auroit pas eu grand' peine à luy faire céder les prétensions qu'il avoit sur elle. Mais cela ne se pouvoit faire sans le consentement du Roy de France , & ce Prince ne l'eut pas donné volontiers ; il pre-

ten

tendoit au contraire que Richard executât au plutôt le traité de Tours, & même il étoit prest de le faire expliquer là-dessus.

Le Comte de Ponthieu representa tout cela à la Princesse, & les difficultés qu'il trouvoit d'ailleurs à ce qu'elle luy avoit dit à faire approuver leurs desseins au Roy son frere. Mais Alix étoit si résolue qu'elle ne l'écouta, que pour luy répondre qu'il devoit prendre le parti qu'elle luy offroit, ou celui de ne la voir jamais. Il luy fallut obeïr après cela, de sorte qu'il n'eut plus d'autre party à prendre que de songer à passer en France. Avāt que de partir, il dit un adieu le plus tendre du monde à la Princesse, & ces deux Amans ne se quitterent point sans répandre une infinité de larmes. Cependant il partit sans prendre congé du Roy d'Angleterre, de peur que ce Prince ne l'obligeât de demeurer encore quelque tēms auprès de luy. Il s'arrēta cinq ou six jours dans son petit païs, où il reçut les complimens de ses sujets, qui luy témoignèrent la joye qu'ils avoient de son retour après une si longue absence.

Il s'en fut ensuite à la Cour de Philippe Auguste, où il arriva dans un équipage digne de la grandeur de sa naissance, & du rang qu'il tenoit dans le monde.

Il salua le Roy, & en fut reçu avec toutes les marques d'amitié qu'il pouvoit desirer. Cependant comme il avoit ses desseins, il observa pendant quelque temps toutes les brigues qui se faisoient à la Cour, pour se mettre de la plus forte, & pour s'en faire un appuy qui luy pût servir. Et comme il avoit des qualités qui le faisoient aimer aisément, il gagna bien-tôt l'estime de tous ceux qui avoient du credit auprès du Roy. Mais bien loin de tirer avantage de leur amitié, elle ne luy servit qu'à luy donner plus de peine. Car il sceut d'eux, sans leur avoir néanmoins confié son secret, que le Roy s'irritoit extrêmement du retardement que le Roy d'Angleterre apportoit à épouser sa sœur, & qu'il étoit enfin résolu de l'y obliger par la force, en cas qu'il ne se mit pas bientôt en état de le faire par amitié. La connoissance que le Comte avoit de la justice de ses desseins,

seins , ne les luy pût faire desapprouver , quelque interet qu'il y prit. Cependant il y fut extrêmement sensible , & il n'y eut presque personne qui ne s'apperçeut de son affliction. Mais la fortune qui luy reservoit la possession de la Princesse trouva bien-tôt moyen de le soulager , & luy fit concevoir de grandes esperances.

Le Roy d'Angleterre après la mort de son Pere , avoit fait sortir sa Mere de la prison où le vieil Henry l'avoit confinée , & pour la recompenser en quelque façon des souffrances qu'elle y avoit souffertes pendant quatorze ans , il luy avoit donné beaucoup de part dans le maniement des affaires de son Royaume. Il luy avoit même ouvert son cœur , & après luy avoir parlé de l'indifference qu'il s'étoit toujours sentie pour la Princesse , il luy avoit avoué de bonne foy la passion qu'il avoit pour Blainville. La Reyne Eleonor devoit apparemment conseiller à son fils ce qui étoit de sa gloire , c'est à dire de preferer une grande Princesse à une inconnue , & qui ne meritoit pas

l'attachement d'un si grand Prince.
Mais se ressouvenant beaucoup mieux de sa prison, que de ce qui étoit digne d'une telle Princesse, elle crût se bien venger d'Alix, qu'elle regardoit comme la cause de ses malheurs, si elle pouvoit l'empêcher de devenir Reyne d'Angleterre. Elle confirma donc son fils dans les sentimens qu'il avoit pour elle, & luy faisant voir qu'il n'y avoit plus d'esperance de retrouver Blainville, & que d'ailleurs elle étoit quelque chose de trop au dessous de luy, pour songer à l'épouser, elle le porta à faire demander la Princesse de Navarre en mariage, dont elle luy fit un portrait fort avantageux.

Cependant en faisant cela, il falloit que ce Prince songeât à éviter le ressentiment de Philipès Auguste, qui étoit prest d'éclater, & c'étoit ce qui embarassoit Eleonor. Mais cette Princesse qui connoissoit à fond l'esprit du Roy de France, & qui sçavoit qu'il n'y avoit point de Prince plus genereux s'avisa de faire entreprendre le voyage de la Terre sainte au Roy son Fils,

Fils, se doutant bien que le respect que le Roy de France auroit pour la Religion, l'empêcheroit de rien attenter sur ses Etats pendant son absence. Elle en parla à son Fils, qui approuva son dessein & qui même y étoit déjà disposé par un vœu qu'il avoit fait, devant qu'il fut monté sur le Thrône. Le bruit de ce voyage se répandit aussi-tôt en Angleterre, & passa ensuite en France. Philipès Auguste ne manqua pas de se faire un scrupule de conscience à cette nouvelle, comme l'avoit bien jugé Eleonor, & ne pût jamais se résoudre d'aller attaquer un Prince dans le cœur de ses Etats, pendant qu'il seroit occupé au loin à la defence des Autels. Il fit même dessein de l'imiter dans une si sainte entreprise, & faisant ceder son juste ressentiment à l'interêt des Chrétiens, il se disposa à leur mener de belles troupes qu'il voulut commander luy-même en personne. Sa devotion l'ayant ainsi emporté sur toutes les considerations qui pouvoient le détourner d'un si perilleux voyage, il se mit à la voile, & aborda heureusement

en

en Sicile , où il fut néanmoins obligé de s'arrêter , à cause de l'hiver qui approchoit , & qui ne luy permettoit pas de continuer son voyage. Le Roy d'Angleterre y arriva aussi quelque tēms après , & la rigueur de la saison le faisant reloudre malgré luy à la même chose , la Ville de Messine eut le bon-heur de posseder les deux plus grands Rois de l'Europe. Cependant il sembloit que ces deux Princes deussent avoir étouffé en faveur des Chrétiens tout ce qu'ils avoient l'un contre l'autre ; mais il arriva une occasion qui pensa faire perdre à ceux-cy toute l'esperance qu'ils avoient mise dans le secours de deux Rois si puissans.

Il se fit un Mariage considerable à la Cour du Roy de Sicile pendant que Philipès Auguste , & Richard y étoient. Ce dernier prit plaisir d'en voir les magnificences , & en exagera les divertissemens à Philipès Auguste. Ce Prince qui se ressouvenoit toujours du mépris qu'il faisoit de sa Sœur , trouva que la conjoncture étoit favorable pour luy en parler. Je suis
fuis

surpris, luy dit-il, que vous vous plaisez tant à voir des nopces, & que vous ayez cependant negligé de faire les vôtres. Outre que votre honneur vous y engageoit, vous y étiez encore obligé par le traité de Tours, fait entre le feu Roy votre Pere & le mien. Le Roy d'Angleterre n'eût pas plutôt entendu ces paroles, qu'il eût bien voulu retenir les siénes, qui luy avoiént attiré un si fâcheux cōplimēt; mais voiant qu'il luy étoit impossible d'empêcher, que ce qui étoit fait, ne le fut, il se prepara le mieux qu'il pût à luy répondre. Je vous avouë, luy dit-il, que le feu Roy mon Pere m'avoit engagé avec la Princeſſe votre Sœur par le traité dont vous venez de parler, mais il m'a ce me semble assez bien dégagé, & ce qu'il a fait luy-même à l'égard d'Alix, marque assez qu'il n'approuvoit pas nôtre alliance. C'est ce qui m'a obligé d'entendre à la proposition qu'on m'a faite de me marier ailleurs, & je crois que j'épouseray bien-tôt la Fille du Roy de Navare, dont je suis bien-aïse de vous donner avis. Ce discours ne pouvoit pas être fort agreable à Philipès Auguste,

peu s'en fallut aussi qu'il ne mit l'épée à la main pour se venger en même temps d'un Prince, dont il se croioit extrêmement offensé. Il se fit violence néanmoins dans ce moment, & la considération qu'il eût du miserable état où les Chrétiens étoient réduits, en fut cause. Cependant il voulut témoigner à Richard ce qu'il pensoit d'un affront si sensible. Ma sœur, luy dit-il, tout en colère, vaut bien la Fille du Roy de Navarre: vous en userez néanmoins comme il vous plaira, je ne songe maintenant qu'à delivrer la Terre Sainte des armes des Infideles; mais un jour viendra que je seray sans affaires, & que je sçauray vous faire voir qu'on ne m'offense point impunement.

Ces deux Rois se separerent ainsi fort irritez l'un contre l'autre, & ne furent pas long-temps sans s'en donner des marques sous un pretexte assez leger. Leurs principaux Officiers se querellerent aussi, chacun prennant le parti de son Prince, & peu s'en fallut même que leurs armées n'e vinssent aux mains. Mais un certain Abbé, appelé Joachim, que le Pape avoit envoyé en qualité de legat auprès de ces

ces Princes , s'entremet de les accorder , & leur dit de si bonnes raisons à l'un & à l'autre , qu'il les empêcha de pouffer les choses à l'extrémité. Par ce moyen il rendit un grand service aux Chrétiens du levant , car comme leurs affaires étoient déjà en méchant état , c'eût été bien pis , si ces deux Princes ne l'eussent pas voulu croire. Après que cét Abbé les eut ainsi reconciliés , ou pour parler plus juste , qu'il les eut obligés d'oublier pour un téms leur ressentiment, il les fit convenir ensemble, qu'ils se remettroient à la voile, dès que la saison le pouroit permettre. Le Roy de France qui étoit épris d'une juste vengeance le luy promit, mais il arriva au même téms une occasion qui pensa luy faire perdre patience, & qui fut presque cause de luy faire manquer à sa parole. La Reine Eleonor arriva en Sicile avec la Princesse de Navarre qu'elle amenoit à son Fils. Richard avoit écouté d'abord la proposition qu'elle luy avoit faite de ce mariage, comme une chose qui pouvoit bien se faire un jour , mais qu'il croioit encore fort éloignée , il fut donc tout surpris

pris de voir que sa Mere eut fait tant de diligence. Il témoigna à cette Princesse l'étonnement qu'il en avoit, & il fut aisé à Eleonor de juger que son fils ne se marieroit jamais par inclination. Elle le pressa néanmoins d'y vouloir donner son consentement, & comme elle souhaitoit en cela se venger d'Alix, & qu'elle craignoit d'ailleurs que la passion que Richard luy avoit avouë se sentir pour Blainville, ne le portât peut-être à quelque chose d'indigne d'un Prince, elle sceut le presser si à propos qu'il ne pût luy refuser ce qu'elle luy demandoit. En effet il fut marié à quelques jours de là avec la Princesse, au grand contentement d'Eleonor.

Il est impossible d'exprimer quelle fut la colere du Roy de France à cette veüe, car la chose se passa si près de l'endroit où il étoit, qu'on peut presque dire qu'il y étoit present. Il pensa mille fois éclater, & ce ne fut que par beaucoup de prieres qu'on retint son juste ressentiment. Il jura néanmoins en soy-même de se venger cruellement, & cet-

te

te resolution qu'il forma dans son ame ne perdit rien de sa force, comme on peut lire dans l'Histoire, quoy qu'il en remit l'exécution après le retour de son voiage. Mais si Philipès Auguste conçut un furieux dépit de ce mariage, il n'affligea aucunement le Comte de Ponthieu. Ce Prince au contraire s'en sentit une secrete joye, & s'y trouva si sensible qu'il commença alors à bien esperer de son amour. Une maladie violente, & qui avoit toutes les apparences dangereuses, luy étoit survenue quelques mois après qu'il avoit été à la Cour de France, de sorte qu'elle l'avoit empêché de suivre Philipès Auguste dans son voyage. Il ne s'en vit pas plutôt delivré, qu'il se prepara à l'aller joindre, & il en prit la resolution d'autant plus volontiers, qu'il scavoit bien qu'il ne pouvoit jamais esperer une aussi grande Princeesse que sa sœur, amoins que de luy rendre auparavant des services considerables. Il arriva bien-tôt auprès de luy, & ce Prince le reçut comme une personne, pour qui il avoit une estime toute particuliere. Il

luy

luy témoigna encore qu'il étoit bien-aïse de le voir guery d'une maladie, dont il avoit extrêmement appréhendé les suites, qu'on luy avoit faites tres-dangereuses.

Quelques jours après que le Comte se fut ainsi rendu à la Cour, Philipès Auguste se mit à la voile pour continuer son voyage, & le premier exploit qu'il entreprit fut le siege d'Acre. Le Roy d'Angleterre qui étoit jaloux de la gloire qu'il alloit acquérir, voulut la partager avec luy : il leva l'ancre aussi-tôt, & s'empara en chemin faisant, avec un bon-heur incroyable, du Royaume de Chypre, & se rendit encore devant Acre, devant que le Roy de France l'eut pû mettre au rang de ses conquêtes. Mais il n'est pas nécessaire de rapporter icy quel fut le succès de cette glorieuse entreprise, il est aisé de le lire dans l'histoire, & combien les Chrétiens se signalerent en cette occasion. Le Comte de Ponthieu ent'autres, y donna des marques d'une si haute valeur, que le camp ne fut bientôt plein que de la grandeur de ses actions. Toute l'armée en parloit
comme

comme d'un Prince d'une bravoure extraordinaire, & comme la vertu donne de l'admiration même aux ennemis, les infideles l'estimoient du moins autant, qu'ils le craignoient.

Le Roy d'Angleterre en entendoit dire du bien comme les autres, mais le peu de commerce qu'il avoit avec le Roy de France luy faisoit connoître bien mieux le nom du Comte, que son visage. Il souhaitoit cependant avec passion de le voir, & il en avoit tant d'empressement, que s'il n'eut point crû interesser son honneur, il auroit recherché d'accommodement Philippe Auguste, pour avoir le plaisir d'embrasser un Prince dont il faisoit tant d'estime. Il étoit donc retenu par la seule consideration de sa grandeur, quand il survint une occasion qui leva l'obstacle qui s'opposoit à ses desirs, & qui luy facilita le moyen de voire le Comte toute à son aise.

Les Chrétiens avoient pressé fort vigoureusement le siege d'Acre, & s'étoient logez au pied des murailles. Mais l'obstination des infideles étoit si grande, qu'ils n'avoient pas

pas songé encore à demander composition. On voulut les y obliger par quelque effort considerable, & n'y aiant rien qui pût les étonner davantage, que de donner un assaut general, les deux Rois s'y résolurent chacun en leur particulier. Il falloit qu'ils s'abouchassent ensemble devant que d'en venir là, & Philipès Auguste, qui étoit déjà accoustumé à dissimuler son ressentiment, fit encore la même chose en cette occasion, de peur d'en perdre une qui étoit à l'avantage des Chrétiens. Il se résolut d'envoyer quelqu'un au Roy d'Angleterre pour luy demander une conference, & voulant faire honneur au Comte de Ponthieu, il le choisit pour la luy aller proposer de sa part. Le Comte reçut ces marques d'estime avec un profond respect, & quoy qu'il se trouvât bien embarrassé de la surprise où il alloit mettre Richard par sa presence, il se prepara neanmoins à l'aller trouver. En effet il n'y avoit plus d'histoire à luy faire là-dessus qui luy pût donner le change une seconde fois, & il se devoit assurer que le Roy d'An-

d'Angleterre ne le verroit pas plutôt, qu'il voudroit ſçavoir qu'étoient devenus Blainville, & Quincy.

Tout autre que le Comte auroit été ſans doute bien empêché ; mais quel remede eut-il pû trouver, & ſe pouvoit-il diſpenſer d'obeïr à un grand Roy ? Le Comte n'eut donc garde de manquer à exécuter ponctuellement ſes ordres : il ſe reſolut cependant d'avouer la vérité au Roy d'Angleterre, & il monta à cheval dans ce deſſein. Il marcha droit au quartier de ce Prince, à qui il avoit envoyé un trompette auparavant, pour l'avertir qu'il venoit de la part du Roy de France. Richard fut bien aïſé de ce meſſage, parce qu'il avoit deſſein auſſi, comme je viens de dire de faire propoſer la même choſe à Philipès Auguſte. Mais ce qui augmenta ſa joye, fut d'apprendre que c'étoit le Comte de Ponthieu que Philipès Auguſte luy envoyoit. L'empreſſement qu'il avoit de connoître un Prince, dont on parloit ſi avantageuſement, luy fit oublier ce qu'il devoit à ſa grandeur, il ſortit cinquante pas hors de ſa

sa tente, & s'avança même au devant de luy pour l'embrasser. Mais quel fut son étonnement, quand il reconnut le même visage qu'il avoit le plus aimé? Il crût aussi-tôt que c'étoit le faux Quincy, dont il avoit été en peine, depuis qu'il étoit party d'Angleterre, sans luy rien dire. Mais faisant reflexion au même têmes, que celuy qu'il voyoit devant ses yeux, venoit de la part du Roy de France, & qu'il s'étoit fait nommer le Comte de Ponthieu, il ne sceut que juger de ce qu'il voyoit, & rentra dans sa tente pour attendre du Comte l'éclaircissement d'un mystere, qu'il ne pouvoit développer sans luy.

Le Comte étoit assez en desordre luy-même, comme il est aisé de se l'imaginer; mais enfin il n'étoit point si embarrassé que l'étoit le Roy d'Angleterre, & comme il avoit pris son party, & qu'il avoit eu le temps de se preparer à ce qu'il avoit à dire, il ne parut pas beaucoup deconcerté. Il salua le Roy d'Angleterre, comme il devoit saluer un grand Roy, & le
regar

regardant fixement, Seigneur, luy dit-il, j'ay mille choses à vous dire, qui ne demandent point tant de témoins, & vous n'aurez pas plutôt fait retirer les gens que vous avez auprès de vous, que j'exposeray à vôtre Majesté le sujet pour lequel Philipès Auguste m'envoye icy. Je vous retireray aussi bientôt de l'étonnement où vous jette la presence d'un homme que vous avez crû connoître autre-fois; mais que vous ne connoissiez pas. Le Roy d'Angleterre avoit trop d'impatience de sçavoir le denouement de cette aventure, pour ne pas accorder au Comte ce qu'il luy demandoit. Il ne retint aussi auprès de luy, que le seul Capitaine de ses Gardes, & il l'eut encore fait sortir, pour peu que le Comte de Ponthieu eut témoigné de le desirer. Mais Richard en avoit assez fait, & le Comte n'en souhaitoit pas davantage; il ne fit point aussi de façon après cela de parler, & il le fit en ces termes. Seigneur, luy dit-il, je prendrois mal mon tème, ce me semble, si je voulois maintenant vous exposer ce qui fait que
Philipès

Philippe Anguste m'envoie icy, chaque chose doit avoir son tême, & je dois à mon avis vous apprendre auparavant ce qui m'a pû faire manquer à ce qu'un Prince se doit à soy-même, & à ce qu'il devoit à un grand Roy comme vous êtes. Je demande donc pardon à votre Majesté, de ce que je me suis servy d'un nom auprès d'elle, qui n'étoit pas à moy. Je la prie encore de croire que je ne l'ay fait qu'à la dernière extrémité, & pour conserver ma vie dont on me faisoit peur dans ce moment. Ouy, sans cela je luy aurois avoué dès ce tême-là, que j'étois le malheureux Comte de Ponthieu, que l'amour d'Alix avoit obligé de se déguiser sous les habits d'une fille pour luy pouvoir parler de sa passion.

Ces paroles étonnerent extrêmement le Roy d'Angleterre, il s'étoit bien attendu à quelque chose d'extraordinaire voyant le Comte; mais il n'auroit jamais crû ce qu'il venoit d'entendre. Quoy, s'écria-t'il, Blainville, Quincy, & le Comte de Ponthieu ne sont donc

donc qu'une même chose, & l'histoire surprennante que vous me fîtes, quand je vous surpris lors que vous y pensiez le moins, n'étoit donc qu'une pure invention de votre esprit? Je vous avouë, Seigneur, répondit le Comte, que Blainville & Quincy ne sont autres que le Comte de Ponthieu; mais l'histoire dont vous me parlez ne vient point de moy, elle me fut suggerée par un de mes gens, qui me conseilla de vous la faire pour éviter le ressentiment qu'il craignoit que vous n'eussiez contre moy, si vous fussiez venu alors à découvrir que j'étois la même Blainville, que vous aviez tant aimée. Mais je crois, Seigneur, continua-t'il, qu'il n'y a plus tant de danger aujourd'huy à vous avouer la vérité. Vous venez d'épouser une grande Princeesse, que l'on dit fort aimable, & il n'y a point d'apparence qu'elle n'ait effacé toutes les idées avantageuses, que vous vous étiez faites d'une personne qui en étoit si indigne de toutes façons. Cette raison n'étoit pas si certaine, que le Comte y dût faire un grand fond,

fond. En effet les premiers mouvemens du Roy d'Angleterre le portèrent à se venger d'une personne, de qui il croyoit avoir tant de lieu de se plaindre. Il ouvrit aussi tôt la bouche pour luy faire connoître son ressentiment; mais qu'eut-il pû luy dire de glorieux pour luy, & dont il n'eut pas été blâmé de toute la posterité? Il y fit donc reflexion lors qu'il étoit tout prest d'éclater, & connoissant d'ailleurs qu'il ne pouvoit rien faire contre le Comte, qui étoit Ambassadeur du Roy de France, sans violer le droit des gens, il calma sa colere à la consideration de ce grand Roy, dont il respectoit le merite, tout son ennemy qu'il étoit. Il regarda néanmoins le Comte d'un œil qui luy fit assez voir ce qui se passoit dans son ame, & quand ce Prince ne s'en fut pas apperçû, il luy eut été aisé de juger de ses sentimens par le discours qu'il luy tint. Qui que tu sois, luy dit il, ou Comte de Ponthieu, ou Blainville, ou Quincy, je ne m'en informe pas, & il me suffit de sçavoir que tu es un fourbe,

fourbe, pour n'avoir pas beaucoup d'estime pour toy. Je n'attendrois pas long-têms aussi à te donner des marques de ma colere, & scaurois te punir à l'heure qu'il est, sans le caractere que tu as d'Ambassadeur d'un grand Roy. C'est donc à luy que tu as l'obligation maintenant de ta vie, que je scaurois sacrifier au juste ressentiment qui m'aigrit contre toy & sans ce grand nom, dont tu t'es fait un rempart, en m'abordant tu peux dire que tu étois perdu. Tu n'as maintenant, cõtinue-t'il, qu'à m'exposer en assurance ce que Philipès Auguste t'a chargé de me dire. Je scauray faire autant de cas de tout ce qui viendra de luy, que j'en scauray faire peu de ce qui viendra de toy.

Le respect que l'on doit aux têtes couronnées empêcha le Comte de répondre au Roy d'Angleterre tout ce qu'il eut répondre à un autre, pour qui il n'eut pas été obligé de garder tant de mesures. Il ne pût pas néanmoins se contraindre assez pour ne luy point témoigner un mot en passant de ce qu'il pensoit. Seigneur, luy dit-il, vous connois-
lez

lez votre pouvoir, & vous vous en servez. Il est aisé de menacer quand on a cinquante mille hommes autour de soy; mais vous devez cependant faire reflexion, ce me semble, que c'est à un Prince à qui vous parlez, & à qui il ne manque qu'une Couronne pour être égal à tous les Rois de la terre. Ce n'est point cela qui m'arrête répondit fierement le Roy d'Angleterre, & c'est le seul caractère dont je t'ay parlé. Mais c'est assez discourir là-dessus, adjousta-t'il & puis qu'il n'est pas têmes maintenant de me satisfaire, voyons seulement ce que tu as à me dire de la part de Philipès Auguste. Acquitte-toy en un mot de la commission qu'il t'a donnée, & je scauray m'acquitter à mon tour de ce que tu dois attendre de ma colere.

Ces sortes de menaces chagrinerent extremement le Comte de Ponthieu; mais il en fallut passer par là malgré luy, & comme il n'avoit qu'à se proposer l'exemple de Philipès Auguste, pour apprendre à dissimuler, il ne fit presque pas semblant d'entendre ce qu'il

qu'il venoit de luy dire. Il luy exposa donc succinctement le sujet pour lequel Philipès Auguste l'avoit envoyé devers luy. Richard l'écouta paisiblement; mais quoy qu'il approuvât tout ce que le Comte luy disoit, il le renvoya néanmoins sans réponse, & se contenta de luy dire qu'il la feroit sçavoir au Roy de France. Le Comte de Ponthieu se retira après cela, & fut rendre conte à Philipès Auguste de la commission. Il l'en entretenoit encore, quand on vint dire au Roy de France, qu'il y avoit un Gentil-homme qui demandoit à luy parler de la part de Richard. Le Roy le fit entrer, & après que ce Gentil-homme eut fait les complimens dont son Maître l'avoit chargé, il luy dit que le Roy d'Angleterre acceptoit volontiers la conférence qu'il luy avoit fait proposer par le Comte de Ponthieu; mais qu'il le prioit de ne se plus servir de luy, quand il auroit encore quelque chose à luy faire sçavoir. Ce Gentil-homme ne fut pas plutôt sorti, que Philipès Auguste voulut que le Comte luy dit la raison pour la-

quelle il étoit si desagréable au Roy d'Angleterre. Ce Prince se trouva bien embarrassé sur ce qu'il avoit à répondre, il eut bien souhaité néanmoins qu'il eut déjà sçeu son secret ; mais comme il n'étoit pas si bien persuadé de son mérite, qu'il se laissât aller à la pensée qu'il dût approuver son amour, il ne sçavoit par où commencer, & eut bien voulu être hors de cét embarras. Cependant venant à considérer qu'il n'avanceroit jamais rien, tant qu'il cacheroit les affaires à Philipès Auguste, qui pouvoit seul leur donner un bon succès, il se resolut de les luy découvrir, & il le fit de cette maniere. Seigneur, luy dit-il, je vais perdre sans doute l'honneur de vos bonnes graces, vous faisant part icy d'un secret, que je renfermois dans moy-même. J'avois dessein aussi de ne m'en jamais ouvrir à personne, & de souffrir plutôt toutes les peines, qu'on souffre, quand l'on sent quelque chose qui pèse sur le cœur ; mais enfin vôtre Majesté m'oblige à luy faire part de mes plus secretes affaires. Je n'ay rien à luy
repli-

repliquer après son commandement, & c'est à moy d'obeir, quoy qu'il m'en doive coûter. J'ay veu, continua le Comte, la Princesse Alix en Angleterre au retour de mes voyages. Je crois, Seigneur, que c'est assez vous dire sans qu'il soit besoin de vous expliquer les suites de cette veuë. Elle est jeune, elle est belle, elle a de l'esprit, du merite, & vous sçauriez enfin vous-même, combien elle est aimable, si la nature vous pouvoit permettre de la regarder avec d'autres yeux, que ceux d'un frere.

Le Roy de France entendit bien ce que cela vouloit dire, & il n'étoit pas besoin d'autres paroles, pour luy apprendre quels étoient ses sentimens; mais ne pouvant comprendre ce qu'ils avoient de commun avec la colere du Roy d'Angleterre. J'entends bien, luy dit-il, par vôtre discours, que vous aimez ma Soeur; mais je ne suis pas assez habile pour penetrer sans vôtre secours ce qui peut vous avoir attiré la haine de Richard.

chard. Il me semble que l'amour que vous avez pour Alix n'en peut être cause ; ce Prince l'a toujours méprisée , & on ne devient jamais jaloux de ce qu'on n'estime pas. Je sçais bien repliqua aussi-tôt le Comte , que ce que j'ay dit à votre Majesté , ne l'instruit pas encore assez , pour luy faire deviner tout ce que j'ay à luy apprendre. Il est nécessaire aussi que je luy en fasse moy même le recit ; mais comme il faut avoir l'esprit libre , pour faire un conte aussi agreable , qu'est celuy que j'ay à faire à votre Majesté , & que je ne puis jouir de cette tranquillité , dans la crainte que j'ay que mon amour ne luy déplaise , je prendray la liberté de luy assûrer que si elle avoit assez de bonté , pour me vouloir pardonner la temerité que j'ay eue de lever les yeux jusques sur la sœur de mon Souverain , je luy ferois peut-être un recit qui ne luy déplairoit pas. La passion que le Comte avoit pour la Princesse Alix n'étoit point si desagreable à Philipès Auguste que le Comte

se l'imaginoit, & comme ce grand Roy ſçavoit parfaitement bien eſtimer ce qui meritoit de l'être, il trouvoit dans la perſonne du Comte, de quoy reparer les grandeurs qui luy manquoient. Il le luy témoigna ſur l'heure, & luy parla même ſi obligement, qu'il eut lieu d'être ſatisfait.

Après qu'il luy eut donné ces marques d'amitié, où le Comte fut tout auſſi ſenſible que le peut être un homme extrêmement amoureux, le Roy luy commanda de luy expliquer tout au long ce qu'il avoit à luy dire. Le Comte y obeït auſſitôt, & fit le recit à Philipès Auguſte de tout ce qui luy étoit arrivé à la Cour du Roy d'Angleterre. Le Roy jugea par ſon diſcours, de l'amour qu'il avoit pour la Princeſſe, & luy promit de luy être favorable. Il rit bien des fois en luy-même du ſujet que le Roy d'Angleterre avoit d'être en colere contre lui, & il admira les effets de l'amour, qui fait perdre ſouvent la raiſon aux eſprits qu'on croit le moins capables de foibleſſe. Le
Comte

Comte de son côté fit de grandes reflexions sur l'entretien qu'il avoit eu avec Philipès Auguste , & elles lui furent toutes agreables. Il ne conta plus que pour rien toutes les peines qu'il avoit souffertes pour Alix , & il se fut tenu le plus heureux de tous les hommes , s'il eut pu lui faire part de ce qu'il venoit d'avancer auprès du Roy son Frere.

Le Roy de France demeura encore quelque tēms en Sirie , & le Comte qui vouloit se rendre digne par ses grandes actions , de devenir le beau-frere de son Roy y fit toujours merveilles , & soutint admirablement bien la bonne opinion que l'on avoit conceuë de lui par les premiers exploits.

Philipès Auguste repassa ensuite en France , & le Comte l'y suivit. La Princesse y étoit revenue d'Angleterre , plus belle que jamais , & aussi tendre pour le Comte de Pontieu , qu'elle l'avoit jamais été. Elle avoit appris par les lettres de ce Prince , que le Roy son frere ne desapprouvoit point les sentimens qu'il

qu'il avoit pour elle , elle le reçut donc avec tous les témoignages d'amitié , qu'il pouvoit desirer. Elle ne laissa pas même échaper d'occasion de luy marquer l'estime qu'elle avoit pour luy. Un procédé si tendre fit passer agreablement quelques mois à cét Amant , & il étoit sans doute aussi heureux , qu'on le peut-être , quand la fortune luy fit voir qu'on ne doit jamais s'affurer sur ses faveurs.

Philippe Auguste n'avoit fait que dissimuler , comme j'ay déjà dit plusieurs fois , le ressentiment qu'il avoit contre le Roy d'Angleterre , & il luy vouloit toujours beaucoup de mal. Il ne fut donc pas plutôt revenu dans ses états , qu'il appliqua tous ses soins à se venger du mépris qu'il avoit fait de sa sœur. Il rêva long-têms à ce qui le pouvoit servir plus utilement dans ce dessein ; mais après plusieurs réflexions , il jugea qu'il ne pouvoit rien faire qui portât un plus rude coup à la fortune de ce Prince que de faire declarer son propre frere contre luy. Le Roy d'Angleterre en avoit un , qui s'appelloit Jean , & qui

qui regna depuis sous le nom de Jean Premier, ou de Jean sans terre, comme nos Historiens l'appellent communement, à cause qu'il se vit dépouillé de tous ses états par le Roy Philipès Auguste, dont le fils fut mis sur le Thrône à sa place. Ce Prince sembla donc tout propre au Roy de France pour le servir utilement dans sa vengeance. Il envoya le solliciter de prendre les armes contre son frere, & luy offrit la Princeſſe Alix en mariage, & sa protection, s'il vouloit s'aider seulement pour monter sur le Thrône. Jean étoit né cruel, ambitieux, & sans foy. Sur ce pied là il n'eut garde de refuser les propositions qui luy étoient faites de la part du Roy de France, & ces deux Princes eurent bien-tôt conclu ensemble un Traité, dont l'exécution eut accablé entierement le Roy d'Angleterre, si le Prince Jean eut eu autant de bonne foy à le garder, que Philipès Auguste en apporta à luy tenir les choses, qu'il luy avoit promises.

Ce qui se tramoit à la Cour étoit trop de consequence pour être ignoré de tous les grands, & le Com-
te

te de Ponthieu en fut bien-tôt aver-
ti. Il vouloit assez de mal au Roy
d'Angleterre , par les raisons que
j'ay dites , pour souhaiter que Phi-
lipes Auguste portât la guerre jus-
ques dans le cœur de ses Etats ;
mais il luy en devoit trop coûter
par les biais que le Roy de France
prennoit , pour desirer qu'il reüssit
dans son entreprise. Il fit donc des
vœux tous contraires à ceux que
Philipes Auguste eut demandé
qu'on eut fait pour luy ; & c'étoit
ce me semble tout ce que le Comte
de Ponthieu pouvoit faire en cette
occasion. Car eut-il pû esperer
vray-semblablement de détourner
le Roy d'un projet , qu'il avoit
formé depuis long-têms , & à
l'exécution duquel il étoit encore
animé par une nouvelle injure ? En
effet le Roy d'Angleterre publioit
mille choses au desavantage d'A-
lix , & entr'autres que son Pere
avoit été bien avec elle , aussitôt de
gré, que de force. Cela desesperoit le
Comte de Ponthieu , qui ne pou-
voit souffrir qu'on médit de la
Princesse , & comme il n'en croioit
rien , il souhaitoit que la negotia-
tion

tion qui se faisoit entre Philipes Auguste, & le Prince Jean ne réussit pas. Mais il ne fut pas encore long-téms à se pouvoir flatter de cette pensée; car il sçeut à quelques jours de là, que ces deux Princes s'étoient accommodés ensemble, & qu'ils devoient déclarer tous deux la guerre au Roy d'Angleterre. En effet Philipes Auguste ne tarda gueres à lever de belles troupes, & pour satisfaire au Traité qu'il avoit fait avec le Prince Jean, il luy remit entre les mains la Ville d'Eureux.

Le Comte de Ponthieu ne pût voir les appareils qu'on faisoit pour la guerre, sans éprouver tout ce qu'on peut endurer de plus cruel dans la vie. La Princesse n'étoit pas plus en repos de son côté, & elle ne sçeut pas plutôt qu'on parloit de la marier avec le Prince Jean, qu'elle se sentit une affliction inconcevable. La douleur du Comte, & celle de la Princesse n'ayant qu'une même cause, il y avoit apparence qu'elle ne leur inspireroit que de mêmes sentimens. Il s'en fallut beaucoup néanmoins;
le

le Comte ne pût renoncer à ses esperances, sans vouloir persuader à la Princeſſe qu'elle devoit s'opposer aux cruelles intentions du Roy son Frere ; mais la Princeſſe ne pût l'écouter ſans croire qu'il offenſoit la gloire. Songez-vous bien, luy dit-elle auſſi-tôt, à ce que vous me propoſez ? Vous m'allez faire perdre dans peu de têmes la bonne opinion que j'ay de vous, & c'en eſt fait en un mot, ſi vous continuez plus long-têmes à me témoigner de la foibleſſe. Bien loin de me tenir le diſcours que vous me tenez, ce ſeroit à vous à me faire rentrer dans mon devoir, ſi vous voyez que je m'en éloignaiſſe, & que j'eufſe des ſentimens indignes de ma naiſſance. Ces paroles acheverent de confondre le malheureux Comte de Ponthieu. Il avoit mis le reſte de ſes esperances dans la réponſe qu'il attendoit de la Princeſſe, il ne pût voir qu'elle luy étoit ſi contraire, ſans ſ'abandonner à un furieux deſeſpoir ? Quoy, Madame, luy dit-il, vous vous reſolvez donc à me perdre avec tant de facilité, & il faut que

vous

vous soiez insensible, pendant que je ne puis songer à ce qui se prepare contre moy, sans me sentir déchirer cruellement? Je m'étois bien abusé continua-t'il, quand je m'étois imaginé que vous aviez quelque bonté pour moy, non, vous n'en eûtes jamais, & ce qui me le marque absolument, c'est que vous ne me quitteriez point avec tant d'indifference, si vous m'aviez jamais regardé tendrement.

La Princesse ne pût entendre ces reproches sans se laisser attendrir : les larmes luy vinrent aux yeux, & peu s'en fallut qu'elle ne fit voir de la foiblesse. Mais enfin elle se ressouvint de son devoir, & de sa naissance, & tâchant de cacher ses pleurs, devant que le Comte eut le têmes de s'en appercevoir : Vos discours, luy dit-elle, me font voir ce que c'est que l'amour des hommes. Ils se regardent entierement dans leur passion, & n'envisagent jamais que ce qui est de leur intérêt. Cela n'est il pas bien vray, continua-t'elle, & me pources-je fier à vous doresenavant

vant du soin de ma gloire , après ce que vous venez de me dire. Il ne m'en faudroit point chercher d'autre cependant, à mon avis, pour la deffendre , si vous m'aimiez autant que vous me l'avez voulu quelque-fois persuader. Mais ce sont contes en l'air que font tous les hommes , & il n'y a pas plus de fonds à faire sur les uns , que sur les autres. Le Comte de Ponthieu ne répondit rien à ces paroles , & soit qu'elles luy semblaissent pleines de raison , ou qu'il fut tout preoccupé de son desespoir , il se contenta de regarder fixement la Princesse , qui fut bien-aise de le voir sans réplique. Elle crût qu'il se rendoit à la raison , & étant bien-aise de le convaincre si bien qu'il fut obligé de luy demander pardon des reproches qu'il luy avoit faits : Ne devriez-vous pas, luy dit-elle , vous sentir de la confusion de ce que vous venez de me dire ? & ne vous ay-je pas toujours fait voir assez de bonne foy , pour croire que je n'en manquerois pas jamais avec vous ? Je vous ay déclaré franchement mes sentimens , quand je vous ay parlé en Angleterre. Croyez-vous

vous que je doive être plus réservée en France ? Non Prince, continua-t'elle, mon cœur est icy sur mes levres, comme il étoit au delà de la mer, & je ne feindray point de vous dire, que s'il ne tenoit qu'à moy, je vous préférerois aussi bien au Prince Jean, que mon mal-heur me destine pour marry, que je vous ay préféré au vieil Henry, & à son fils. Jean ne me paroît pas plus aimable qu'ils faisoient tous deux, & s'il m'étoit permis de me faire un choix selon mon cœur, vous n'auriez jamais sujet de vous plaindre. Je vous diray quelque chose encore de plus, l'affaire me tient au cœur tout autant qu'à vous & je ne feindray point de vous dire que je me rendrois heureuse, en faisant vôtre bon-heur.

Ces paroles étoient assez obligantes pour satisfaire une personne qui n'eut pas été aussi prévenue de sa douleur, qu'il l'étoit. Mais on n'est gueres capable de raison, quand on est fortement amoureux. Ce Prince ne se contenta donc point de la bonne volonté de la Princeesse, il luy fit connoître qu'il ne pouvoit être heureux avec de
sim-

simples paroles. Il parut même extrêmement jaloux, & ne luy cacha rien de ce qui se passoit dans son cœur. Alix ne pouvant pas faire davantage pour luy, que ce qu'elle avoit fait, le laissa tout seul, quand elle vit qu'il n'étoit pas raisonnable. Ce Prince demeura encore quelque tēms dans l'endroit où il étoit, sans en sortir, & fit là quantité de choses qui sentoient extrêmement le desespéré. Après mille emportemens, & qui luy furent bien inutiles, il résolut de chercher la fin de ses peines dans celle de sa vie. Il fut joindre l'armée de Philippe Auguste, où il ne se presenta point d'occasion de se signaler, qu'il n'y fit des choses extraordinaires. Mais le destin qui luy reservoit la possession de la Princesse, n'avoit pas résolu sa mort, & il la chercha bien des fois sans la pouvoir rencontrer.

Toute l'armée admiroit cependant la vigueur avec laquelle il venoit à bout de ses entreprises, qui paroissoient le plus souvent impossibles aux autres. Mais comme on connoissoit sa bravoure, chacun de-

demeuroit d'accord que c'étoit ce qui luy donnoit un succès si favorable. Il n'y avoit que le seul Philippe Auguste qui pénétrât la vérité. Aussi ce grand Prince le plaignoit souvent en secret ; mais comme on sacrifie tout ordinairement à ses intérêts , cette pitié ne faisoit pas sur luy tout l'effet qu'il eut été à souhaiter pour la satisfaction du Comte , & il n'écoutoit que ce qui pouvoit faciliter ses desseins , & la vengeance qu'il avoit résolue depuis si long-têms. Il ne voulut pas néanmoins être cause de la perte d'un si brave homme , & ne se contenta pas seulement de luy deffendre de s'exposer sans la permission ; mais il voulut encore luy donner quelque esperance , pour le porter plus facilement à se conserver. Un jour que le Comte l'étoit venu prier de luy permettre de tenter une entreprise , le Roy crût voir sur son visage toutes les marques d'un véritable desespoir. Je ne vous demande pas , Comte , luy dit-il aussi-tôt , ce que vous avez ; car je crois le sçavoir aussi bien que vous ; mais je vous diray

diray que je ne vous fais du mal que malgré moy , & que sans l'interêt de ma Couronne , qui m'oblige de me lier avec le Prince Jean , je n'aurois jamais consenty à vous rendre mal-heureux. La politique , comme je viens de dire , m'a porté à faire un traité contraire aux sentimens de vôtre cœur ; mais l'amitié que j'ay pour vous , me fait vous ouvrir le mien , & vous dire une chose qui se passe , qui pourroit bien vous rendre le repos , que je vous ay ôté malgré moy. Le Prince Jean , continua Philippe Auguste , n'en use pas ce me semble avec moy , d'aussi bonne foy qu'il en devroit user. Je sçais de bonne part que ses intentions ne sont pas droites ; mais quoy qu'il les dissimule , je les connois néanmoins au travers de ses déguisemens , & je n'attends que d'avoir des marques un peu plus certaines de ses desseins , pour me separer de luy. Ce sera alors que je retireray avec joye la parole que je luy ay donnée , & si cela se peut faire , je ne pretends pas differer vôtre bon-heur d'un moment.

Le

Le Comte se trouva sensible à cette grande nouvelle, & remercia Philipès Auguste des témoignages d'amitié qu'il luy donnoit. Comme il connoissoit la sincerité de ce grand Roy, il ne douta nullement de sa parole, & s'y assûrant extrêmement, il commença à mieux esperer de son amour. Mais la fortune qui n'est constante que dans son inconstance, luy fit bien-tôt de ses tours ordinaires, & luy fit voir en un mot qu'elle n'étoit pas encore lasse de le persecuter. Le Roy d'Angleterre étoit toujours occupé au secours des Chrétiens dans la Terre sainte; mais quoy qu'il eut beaucoup de zele, il ne pût apprendre la rebellion de son Frere, & ce qui se passoit dans ses Etats, sans sentir extrêmement refroidir sa devotion. Il crût enfin que ses propres affaires le devoient plus toucher que celles d'autrui, & se prepara dans cette veüe à repasser dans son Royaume. Il fit embarquer ce qui luy restoit de troupes, & dès que le vent fut favorable, il commanda qu'on levât l'ancre, & qu'on prit le chemin d'Angleterre.

terre. Mais il en est des vents, comme de la fortune, & il y a si peu de solidité dans l'un, & dans l'autre, que l'on ne s'y doit jamais assûrer. Les vaisseaux du Roy d'Angleterre furent mal-traitez de la tempête, & celuy qui le portoit, fut échoüer sur les Côtes d'Istrie, où ce Prince fut encore trop heureux de se pouvoir sauver. Il défendit à tous ceux qui étoient avec luy de dire qui il étoit, & prit cette precaution, parce qu'il ne s'assûroit pas assez dans l'amitié de l'Empereur, pour traverser ses Etats en se faisant connoître. Il marcha quelques jours sans qu'on s'aperçût de sa condition; mais le caractère d'un Prince est trop différent de celuy d'un particulier, pour le pouvoir cacher long-téms. Ce Prince fut enfin reconnu lors qu'il passoit à Vienne. Il y fut arrêté & conduit vers l'Empereur Henry IV. qui le fit enfermer dans une étroite prison, où il demeura vingt-deux mois, & dont il ne sortit qu'en payant une rançon prodigieuse.

L'ambition qu'avoit le Prince
Jean

Jean, luy avoit fait écouter d'abord comme nous avons dit, les propositions qui luy avoient été faites de la part de Philipès Auguste, & le desir de regner avoit été plus fort en luy, que tous les intérêts du sang, qui l'eussent dû empêcher de se declarer contre son Frere. Il s'étoit donc jetté de tout son cœur dans le party du Roy de France contre luy; mais la politique l'en retiroit peu à peu, & comme le Roy d'Angleterre avoit traité du Royaume de Jerusalem, avec Guy de Lusignan qui en avoit été reconnu Roy, le Prince Jean s'imaginoit que ces nouveaux droits luy donneroient beaucoup d'affaires en Asie, & qu'il ne pourroit jamais revenir dans son Royaume. Cela luy faisoit regarder les Etats que son Frere possédoit dans l'Europe, comme s'ils eussent été déjà à luy, & n'étant pas bien aise de les partager avec personne, il faisoit tout ce qu'il pouvoit sous main pour rompre les desseins de Philipès Auguste. Il ne se soucioit pas ainsi le plus souvent de manquer aux engagements où il s'étoit mis

mis

mis avec ce grand Prince. C'étoit là le sujet de plainte que le Roy de France avoit contre luy, & dont il avoit fait confidence au Comte de Ponthieu. Ce grand Roy ne pouvoit plus souffrir un procédé si peu sincere, & étoit prest d'éclater, quand le Prince Jean apprit que le Roy son Frere avoit quitté l'Asie, pour venir au secours de ses Etats, & pour le punir de sa rebellion. Il oubliâ dans ce moment toutes les fausses regles de la politique, qui le portoient à se brouiller avec Philipès Auguste, & ne songea au contraire qu'à s'en faire un protecteur, pour se mettre à couvert de l'orage qu'il prevoioit. Il commença donc à en user avec luy, tout d'une autre maniere qu'il n'avoit fait auparavant. Philipès Auguste reconnut aussi-tôt le changement qu'il y avoit dans son procédé, & en fut bien-aise, pour pouvoir executer plus facilement ce qu'il avoit projeté. Mais comme ce qui réjouit les uns, a coûtume d'affliger les autres, le Comte de Ponthieu fut au desespoir de ce qui étoit cause
de

de la joye de Philippes Auguste. Ce Prince avoit repris de nouvelles esperances, voyant la brouillerie qui étoit entre le Roy de France, & le Prince Jean, il ne pût voir leur réunion, sans en recevoir un extreme chagrin. Il maudait mille fois leur politique, qui étoit tout ce qui les faisoit agir. Peu s'en fallut même que la rage où il étoit ne le portât à entreprendre quelque chose contre soy-même, & s'il n'eut crû qu'il pouvoit rencontrer facilement la mort dans les occasions, où il s'exposoit tous les jours, il est seur qu'il n'eut jamais résisté à son desespoir. La résolution où il étoit de perir, luy fit rechercher tous les endroits où il devoit vray-semblablement trouver la fin de sa vie; mais il en sortit toujours plein de gloire, & sans y recevoir de grandes blessures. Il fut peu sensible à tout cela; car quand on est aussi malheureux qu'il l'étoit, il est aisé de concevoir qu'il n'y a rien d'agréable, & que le plus grand bien qui puisse arriver, est de rencontrer la mort. Mais on ne meurt pas quand on veut, & il luy

luy fallut encore effuyer tout ce que le destin avoit resolu de luy faire souffrir , devant que de le rendre heureux. Mais si c'est une necessité à la fortune que de changer tous jours , le Comte avoit lieu d'esperer d'être bien-tôt content. Il en avoit été déjà assez mal-traité , pour attendre quelque relâche dans ses mal-heurs , & d'ailleurs , puis que tous les mouvemens du cœur du Prince Jean , devoient se regler sur la politique , le Comte n'avoit-il pas lieu d'esperer beaucoup de changement dans la conduite de ce Prince , dès qu'il apprendroit la nouvelle de la prison du Roy son Frere ?

En effet ce Prince ne la sçeut pas plûtôt , qu'il crût avoir meilleure part dans ses Etats , qu'il n'avoit jamais eu. Il regarda le Roy de France , comme un Prince ennemy de sa maison , & qui n'avoit songé qu'à ses propres interêts , en faisant un Traité avec luy. Cette veüe luy donna quelque pensée de le rompre ; mais il apprehenda d'un autre côté , que son Frere ne vint à sortir de prison,

prison, & que le trouvant sans appuy, il ne se vengeât de son infidélité. Ces différentes reflexions ne luy permirent pas de se bien déterminer de quelque tēms, & il luy arriva, ce qui arrive ordinairement à une personne qui en veut menager deux à la fois, c'est à dire que Philipès Auguste penetrant ses intentions, se défiât de luy, & que le Roy son Frere, apprennant tout ce qui le faisoit agir, ne luy pardonna jamais. Ce Prince qui étoit donc instruit dans la prison de tout ce qui se passoit en Angleterre, y chercha aussitôt le remede qui y étoit necessaire. Il fit parler à l'Empereur de le remettre en liberté, & l'obtint enfin sous des conditions un peu rigoureuses, & qui pour l'être trop, eurent les suites qu'on peut lire dans l'histoire.

Ce Prince ne fut pas plutôt en liberté, qu'il prit le chemin d'Angleterre. La nouvelle en vint aussitôt au Roy de France, & au Prince Jean. Il sembloit que la politique voulut que celuy-cy se reünit d'autant plus étroitement à l'autre, qu'il

qu'il n'y avoit point d'apparence qu'il se pût mettre autrement à couvert de l'orage qui le menaçoit. Il en fit bien à la verité toutes les mines ; mais son cœur n'étoit pas d'accord avec les apparences. Ce Prince ne songeoit plus qu'à rentrer en graces auprès du Roy son Frere, & ne se souciant pas de perdre son honneur moyennant qu'il y pût parvenir, il n'épioit que les occasions de trahir son Protecteur. Il ne luy étoit pas difficile d'en venir à bout, & l'on sçait qu'il est plus difficile de se deffendre des traîtres qu'il n'est aisé aux traîtres de surprendre. En effet ce Prince affectant toujours d'avoir les mêmes interêts, qu'avoit Philipès Auguste, convia un jour à un festin, qu'il faisoit dans la Ville d'Eureux le Gouverneur du Château, qui y commandoit pour le Roy de France. Ce Gouverneur imprudent s'y rendit aussi-tôt avec les principaux Officiers de la Garnison, que le Prince Jean y avoit aussi invités ; mais il ne furent pas plutôt à table, que ce Prince violant les droits de l'hospitalité, les fit tous inhumainement

massacrer. Après cette action cruelle, & qui apprend à un Gouverneur à ne jamais sortir de sa place, le Prince Jean attaqua le Château qu'il emporta sans beaucoup de résistance. Il le mit en même temps entre les mains du Roy son Frere, pour luy témoigner mieux qu'il ne vouloit plus conserver d'intelligence avec l'ennemy de sa Couronne. Le Roy d'Angleterre luy accorda par ce moyen le pardon qu'il demandoit; mais Philipès Auguste se sentit dans une furieuse colere contre luy, qui éclata en même lieu: ce que l'histoire nous apprend avoir été la source des malheurs qui arriverent ensuite au Prince Jean.

Après cette indigne trahison, le Roy de France ne se prepara pas seulement à soutenir tout seul le faix de la guerre; mais il voulut encore se venger d'un Prince qui luy avoit donné tant de marques de son infidelité. Il fut mettre le siege devant Eureux, qu'il emporta d'assaut & après y avoir fait passer tous les habitans au fil de l'épée, pour les punir du meurtre de ses troupes, à quoy

Quoy ils ne s'étoient pas épargnez, il fit mettre le feu aux quatre coins & au milieu de la Ville, pour montrer à toutes les Provinces ce qu'elles devoient attendre d'une pareille action, en cas qu'elles se portassent à en faire d'aussi méchantes. Cette juste vengeance ne remplit pas néanmoins l'ame de ce grand Roy, il eut bien encore voulu que le Prince Jean eut été renfermé dans la Ville, pour avoir sa part d'une punition qu'il avoit si bien méritée; mais ce Prince avoit prévu de bonne heure à sa feureté, & s'étoit retiré dans le Camp du Roy son Frere. Philipès Auguste l'y suivit, à dessein de l'y assieger, ou d'obliger le Roy d'Angleterre d'en venir à une bataille. La chose luy réussit assez comme il le souhaitoit, car Richard n'eut pas plûtôt avis de sa marche, qu'il leva le siege d'Arques, où il étoit occupé, & s'en vint au devant de luy. La bataille se donna entre ces deux grands Princes, où la fortune seconda le courage de Philipès Auguste, & luy fit remporter une grande victoire. Mais il n'y a point de neces-
sité

fité qu'une guerre soit éternelle ; quelque juste raison qu'on ait eue de le commencer. Le Roy de France considerant l'interêt de ses peuples , & preferant leur tranquillité à son ressentiment , fit enfin la paix , après laquelle les deux Rois se retirerent chacun dans leurs Etats.

Le Comte de Ponthieu , qui avoit suivi Philipès Auguste à la guerre , le suivit encore quand il s'en alla à Paris. Ce qu'avoit fait le Prince Jean luy avoit bien redonné quelques esperances , mais il connoissoit trop l'inconstance de la fortune , pour oser s'y assûrer. Etant donc allé voir la Princesse , il l'aborda avec une contenance qui n'étoit point d'un homme qui se croit heureux. Le plaisir qu'il avoit de la revoir , étoit traversé par la crainte de voir passer tant de charmes dans d'autres mains , que les siennes. Il luy expliqua ses apprehensions , & la Princesse l'estimoit assez pour entrer dans ses sentimens. Elle fit néanmoins ce qu'elle pût pour le rassûrer , elle luy parla des grands services qu'il avoit rendus au Roy son Frere
dans

dans la dernière guerre, sur lesquels il ne manqueroit jamais de faire reflexion. Il sembloit que la Princesse penetrât le secret de Philippes Auguste; car ce grand Roy ne fut pas plutôt de retour dans la Capitale de son Royaume, qu'après s'être appliqué à détruire bien des choses, que la licence de la guerre avoit introduites contre les bonnes mœurs, il songea à récompenser ceux qui luy avoient donné le plus de marques de leur courage. Le Comte de Ponthieu avoit lieu sans doute de concevoir de grandes esperances, puisque chacun devoit être récompensé selon sa vertu, & la grandeur de ses actions. Le Roy luy prepara aussi la plus digne récompense que le Comte eut sçeu desirer & il se resolut en un mot de luy faire épouser sa sœur. Il est difficile d'exprimer la joye que ressentit cét heureux Amant à cette bonne nouvelle, il en rendit des actions de graces à Philippes Auguste, telles que ce grand Roy les devoit attendre. En effet le Comte connoissoit trop le merite de la Princesse, pour ne luy pas témoi-
gner

gner combien il luy étoit redevable. Il s'en fut ensuite chez elle & il luy fit part de ce que Philipès Auguste luy venoit de dire. La joye d'Alix ne fut pas moindre que la sienne, & ces deux illustres personnes ne manquerent pas de se témoigner l'un à l'autre, tout ce qu'ils croioient se sentir en cette occasion. Ils pensoient tous deux que rien ne pouvoit augmenter leur bon-heur, & qu'il étoit au plus haut point, qu'il pût jamais être; mais enfin ils jugerent bien le contraire à quelques jours de là; car ils ne furent pas plutôt mariés qu'ils trouverent dans la possession l'un de l'autre, des plaisirs que leur imagination ne leur avoit jamais figurés si grands, qu'ils les rencontrèrent en effet.

F I N.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Alix de France ...

Liege 1687

P.o.gall. 35

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10087469-8